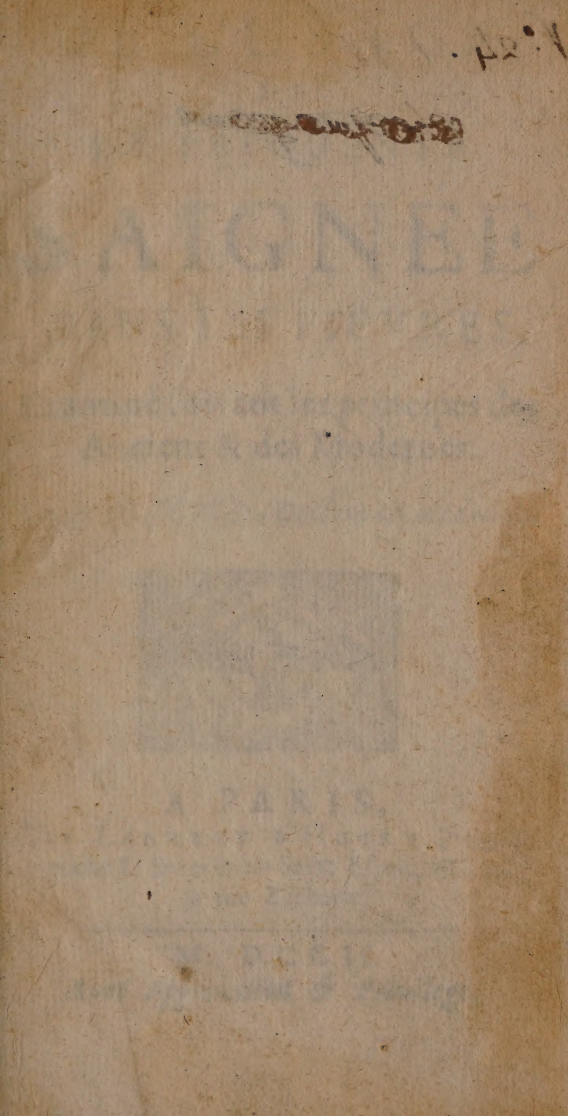



27,023/A



N°24. 1 Vol.

[redacted]

# DE L'USAGE DE LA FREQUENTE SAIGNÉE DANS LES FIEVRES,

Examiné ſuivant les principes des Anciens & des Modernes.

*Par Mr GUYARD, Docteur en Medecine.*




A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY ; rue & proche S. Severin, au Saint-Eſprit, vis à vis la rue Zacharie.

M. DCCII.
*Avec Approbation & Privilege.*



A MONSEIGNEUR
# ROUJAULT,
## CHEVALIER
CONSEILLER DU ROY,
EN TOUS SES CONSEILS,
& Intendant de Justice, Police, Finances, &c. dans la Generalité de Berry.


*ONSEIGNEUR,*

*Jamais Ouvrage n'eut besoin d'une plus puissante*

*protection que celui que j'ai l'honneur de vous presenter; j'y combats une opinion qui a prévalu malgré l'autorité des plus habiles Medecins de tous les siecles, malgré leur experience, le bon sens & la raison même; mais quelque formidable que soit pour son nombre le parti qui la suit, j'ai lieu d'esperer que les hommes se deferont en ma faveur d'une prévention qui leur coûte jusqu'au principe de leur vie; & quand leur interest ne les y porteroit pas naturellement, si vous protegez, MONSEIGNEUR,*

*la verité que je leur découvre; ils doivent ſuivre ſans balancer les vives lumieres d'un genie ſuperieur comme le vôtre. Car qui ne ſeroit pas entrainé par la ſolidité de votre eſprit, par la délicateſſe de votre goût, & par toutes les rares qualitez qui vous ont merité la confiance de notre Auguſte Monarque, & la fonction d'Intendant que vous rempliſſez ſi glorieuſement pour Vous, & ſi avantageuſement pour toute notre Province.*

*Que ſi au préjudice de la verité qui vous a fait ſeule*

*approuver mon ſentiment, les Critiques s'élevent contre moi; comme j'ai moins cherché l'applaudiſſement du Public, que votre approbation, je ſerai trop content de me l'être attirée, & m'eſtimerai encore trop heureux de vous en avoir icy marqué mes tres-humbles reconnoiſſances, & le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

*MONSEIGNEUR,*

Votre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur,

GUYARD.



# PREFACE.

IL y a quelque tems, qu'ayant été obligé de parler en public, il m'échappa de déclarer mon opinion ſur l'uſage abuſif de la frequente ſaignée pour la guériſon des fiévres; & quoi que mon diſcours ne concernât point du tout cette matiere, & que je n'en eûs dit qu'un mot, ceux qui font profeſſion de ſuivre l'opinion contraire à la mienne s'en offenſerent auſſi vivement, que le reſte de mes Auditeurs

parut ſatisfait de ma declaration. J'ay êté dans la ſuite obligé à m'en expliquer plus ouvertement, pour eſſayer à convaincre les uns de leur erreur, & pour ſatisfaire à la curioſité des autres, qui ſouhaitoient lire les preuves de ce que j'avois avancé, & c'eſt ce qui m'a donné occaſion d'écrire la Diſſertation ſuivante, où aprés avoir examiné les differens ſyſtemes des plus habiles Medecins ſur la nature & ſur la cure des fiévres, je fais voir qu'ils ſont tous contraires à l'uſage de la frequente ſaignée, & que l'hypotheſe même de Galien, & des plus fameux Galeniſtes,

qui du premier abord ſemble favoriſer cet uſage, s'y trouve pourtant également contraire, lors qu'on l'examine ſans prévention.

Pour garder quelque methode en ce petit Ouvrage, quoy que tous les ſyſtemes que j'y rapporte ſoient preſque ſemblables quant à leffet de la ſaignée, je l'ay diviſé en trois parties.

Ceux pour qui la nouveauté ſeule a de l'attrait pourront s'arreſter à la premiere, où je rapporte avec toute l'exactitude, dont j'ai été capable, les ſyſtemes des Modernesſur la nature & ſur la cure des fiévres, & ce qu'ils ont verita-

blement pensé de la frequente saignée.

La seconde sera pour ceux qui ont beaucoup de respect, & peut-être trop de prévention pour l'antiquité ; car j'y examine l'opinion de Galien, & de ses plus habiles sectateurs sur la matiere en question.

Enfin ceux qui ne sont Idolatres, ni des Anciens, ni des Modernes, & qui cherchent la verité toute seule, seront peut-être contens de la troisiéme, dans laquelle aprés avoir fait un paralelle de l'opinion des uns & des autres, je fais voir que s'ils different en quelque chose, ce n'est pro-

prement qu'en quelques questions de nom, & qu'ils rejettent unanimement l'usage de la frequente saignée pour la cure des fiévres.

Ce consentement universel est une preuve demonstrative de la verité de mon opinion; car comme dit Galien, si la diversité des sentimens qui partagent les Medecins a toûjours rendu leur art suspect, & quelquefois même dangereux; rien au contraire n'établit mieux la verité de leurs principes, rien ne leur attire plus de confiance, que la conformité qui se trouve entre les maximes & les observations de tous les siecles.

Si une preuve ſi concluante ne convainc pas tout-à-fait ceux qui par entêtement ſont d'une opinion contraire à la mienne, elle déſabuſera du moins ceux qui ſe perſuadent qu'on ne ſe peut declarer contre la frequente ſaignée, que par un amour aveugle pour la nouveauté.

Les Anciens & les Modernes ſont également reſpectables pour moy ; je crois que ſans s'entêter de rien, il faut profiter des lumieres des uns & des autres ; mais je ſuis perſuadé qu'une ſervile & honteuſe ſoumiſſion pour l'antiquité, n'eſt pas un moindre obſtacle à l'accroiſſement, &

à la perfection de la Medecine, qu'une attache outrée à la nouveauté.

Ces veritez m'ont déterminé à m'instruire de ce que la raison & l'experience m'ont appris dans tous les siécles sur la matiere que je traitte icy, de sorte que cet Ouvrage n'est pas proprement à moy, mais aux Medecins les plus distinguez, dont j'ay recueilli les sentimens, que j'ay unis à quelques consequences qui se tirent naturellement de leurs principes. Aussi ne pretens-je point au titre d'Auteur pour un Ouvrage de cette nature; mais si le Public ne desaprouve pas les reflexions

que j'ay fait icy ſur l'uſage abuſif de la frequente ſaignée, j'eſſayerai d'expliquer les veritables indications, dont les Anciens & les Modernes conviennent pour ſaigner avec ſuccés, & je découvrirai la ſource de l'abus que j'attaque.

Il me reſte à avertir le Lecteur, que dans les lieux où j'ay cité Fernel, je me ſuis ſervi de l'édition de Lyon de 1548. & de celle de Francfort de 1578.

# TABLE
## DES CHAPITRES contenus en ce Livre.

## SECONDE PARTIE.

## TROISIE'ME PARTIE.



Fin de la Table.



# DE LA FREQUENTE SAIGNE'E DANS LA CURE *des Fiévres.*

IL n'y a pas de remede plus commun que la ſaignée : on ne doute preſque pas qu'elle ne ſoit neceſſaire, ſoit pour prevenir les maladies, ſoit pour les guerir : ſouvent même on ſe fait ſaigner avant que de conſulter le Medecin ; chacun

s'ordonnant à ſoy-même un remede ſi facile, & chacun ſe mélant de le conſeiller aux autres.

Nous ne ſçavons pas préciſement dans quel ſiécle a commencé l'uſage de la frequente ſaignée : ſi nous en croyons un celebre Medecin de Paris, cet uſage fut introduit en 1582. par Leonard Botal, dont les maximes furent combatuës par Bonaventure Grangier qui eſtoit auſſi Medecin de Paris : mais un ſçavant moderne qui vient de donner au public des Reflexions ſingulieres ſur les bons & les mauvais effets de la frequente ſaignée, pretend qu'elle eſt beaucoup plus nouvelle, & qu'elle n'a eû tant de vogue que depuis cinquante ans.

Is primus frequẽtem venæ ſectionem apud Pariſienſes induxit, in eamque ſcripſit Granger.

Renat. Moreau de miſſ. ſang. in pleur.

Mr. Cauſapé.

Il ſemble neanmoins que la methode de multiplier la ſaignée eſt beaucoup plus ancienne, & Celſe qui vivoit ſous Auguſte s'explique aſſez là-deſſus. La ſaignée, dit-il, n'eſt pas un remede nouveau; mais c'eſt une nouveauté de s'en ſervir preſque dans toutes ſortes de maladies. Or avant le ſiecle où Celſe vivoit, on ne voit pas que la frequente ſaignée ait eſté fort en uſage: il y a même eu de tres-fameux Medecins avant luy qui l'ont abſolument rejettée.

Sanguinem incisâ venâ mitti novum non eſt, ſed nullum pene morbum eſſe in quo non mittatur, novum eſt. Celſ. med. l. 2. cap. 10.

Quoy qu'il en ſoit du tems auquel la coûtume de ſaigner ſi ſouvent s'eſt établie, & ſans remonter aux ſiecles les plus éloignez; il eſt certain que dans les derniers ſiecles paſſez la

plûpart des Medecins les plus diſtinguez, & ceux mêmes qui ſe ſont les plus attachez aux ſyſtemes de Galien ne l'ont point approuvée. Fernel a même oſé dire que les Medecins qui ſuivent cette methode, ne le font que pour couvrir leur ignorance ; & ſelon Baillou, ceux qui en uſent de la ſorte ſont des ſanguinaires & des cruels. Valleſius les traite d'une maniere plus douce & plus honneſte, il ſe contente de les tourner en ridicules d'une façon enjoüée & agréable. Je pourrois citer icy pluſieurs autres Medecins tant anciens que modernes, qui ne jugent pas plus favorablement de la conduite de ceux qui ſaignent ſi ſouvent.

Lib de evacuand. ratione c. 6. 46. Fernel.

Epid. & Ephemer. lib. 1. p. 79. & lib. 2. n. 154.

Method. medend. c. 2. lib. 4. p. 282.

Mais je n'ay pas deſſein d'entrer dans le detail de toutes les maladies, qu'on s'imagine pouvoir guerir par la frequente ſaignée. Je me borne uniquement à la fiévre : comme elle eſt la plus commune des maladies, c'eſt auſſi pour la guerir qu'on uſe plus ſouvent de la ſaignée.

Les Partiſans de cette methode ſe fondent principalement ſur deux choſes qu'ils croyent certaines. La premiere eſt que la ſaignée emporte ou diſſipe la cauſe de la fiévre, laquelle ſelon eux n'étant qu'une pouriture ou corruption d'humeurs qui étouffe la chaleur naturelle, produit une chaleur étrangere. La ſeconde eſt que la ſaignée éteint ce feu étranger, ou

du moins qu'elle rafraichit beaucoup; de là ils inferent qu'il faut ſaigner ſouvent pour diminuër la matiere de la fiévre, pour en éteindre le feu, pour reveiller la chaleur naturelle, pour la degager de plus en plus des humeurs corrompuës qui l'embaraſſent & qui l'étouffent. Voilà les principes les plus ſpecieux que les défenſeurs de la frequente ſaignée avancent hardiment, & qu'ils debitent par tout.

Or il eſt ſurprenant qu'on en uſe ainſi, puiſque la frequente ſaignée eſt également contraire aux ſyſtemes des nouveaux & des anciens Medecins, & c'eſt ce que je me propoſe de faire voir. Pour y reüſſir il faut premierement expli-

quer les differens ſyſtemes tant des anciens que des modernes touchant la nature de la cauſe des fiévres. Secondement il faut montrer que de tous ces ſyſtemes il s'enſuit neceſſairement que la frequente ſaignée n'eſt pas un bon remede pour guerir la fiévre. Troiſiémement que les Auteurs de ces ſyſtemes en ont eux-mêmes tiré la même conſequence.

Mais pour agir avec plus de netteté, nous ne confondrons point les ſyſtemes nouveaux avec les anciens, & nous partagerons ainſi cet Ouvrage. Dans la premiere partie nous ferons voir que les ſyſtemes nouveaux ſont oppoſez à la frequente ſaignée ; dans la ſeconde nous demontrerons

que l'Hypotheſe même de Galien & des plus fameux Galeniſtes eſt pareillement contraire à l'uſage de ſaigner ſi ſouvent : Dans la troiſiéme enfin nous ferons le paralelle des ſyſtemes nouveaux & de l'hypotheſe de Galien ; & nous remarquerons en quoy les Modernes s'accordent avec les Galeniſtes, & en quoy ils different.



# PREMIERE PARTIE.

## *Que les ſyſtemes nouveaux touchant la nature des fiévres ſont opposez à l'uſage de la frequente ſaignée.*

POUR executer le deſſein que je me ſuis propoſé dans cette premiere partie, je pretend d'abord donner une idée generale des nouveaux ſyſtemes touchant la nature & la cauſe des fiévres, & montrer enſuite que ſuivant ces nouveaux ſyſtemes, 1°. La ſaignée ne detruit pas directement la cauſe des fiévres. 2°. Qu'en ſaignant ſouvent

on affoiblit la nature, & qu'au lieu de la debaraſſer par là des matieres fiévreuſes on multiplie les levains de la fiévre. Troiſiémement, qu'on rend même le ſang plus ſuſceptible de l'effervefcence fiévreuſe. Je ne crois pas qu'on m'en demande davantage pour conclure que les ſyſtemes modernes ſont oppoſez à l'uſage de la frequente ſaignée : commençons donc par donner une idée generale de ces ſyſtemes.



## CHAPITRE I.

### *Idée generale des systemes nouveaux touchant la nature & la cause des fiévres.*

LA diversité des opinions que les Medecins modernes ont suivies pour expliquer la nature, la cause & le foyer de la fiévre, est aussi prodigieuse que leurs écrits ; chacun donne au public ses pensées sur ce sujet, & presque tous pensent là-dessus d'une maniere particuliere.

Les uns veulent que la fiévre consiste dans un feu de soulfre allumé dans les vaisseaux du sang ; les au- Vanhelmont.

tres ſoûtiennent, que ce n'eſt qu'une fermentation, une efferveſcence, ou ebullition extraordinaire exercée dans la maſſe du ſang.

Vuillis.

Quelques-uns pretendent qu'une commotion, qu'une agitation violente, & même une extrême rarefaction des particules du ſang, fait l'eſſence de la fiévre. Barbette la fait conſiſter dans l'augmentation du mouvement circulaire du ſang. Enfin il s'en trouve qui aſſeurent que la ſeule diſproportion des humeurs qui compoſent la maſſe du ſang & le deſordre des eſprits qui y ſont mélez, produiſent la fiévre. Mais ſi les Medecins ſont ainſi partagez touchant la nature de la fiévre; ils ſont encore moins d'accord tou-

Sydenham.

Dolæus.

chant la qualité de l'humeur qui l'excite.

Entre les Chimystes ceux-cy veulent que la fiévre tire son origine d'un soulfre exalté, car ils l'appellent ainsi, ou d'un sel acide, nitreux, ou vitriolique; ceux-là d'une matiere acre & visqueuse qui ne semble composée que d'huile & de sel. Silvius rapporte toutes les fiévres à la bile, & au suc pancreatique, qui degenere, dit-il, en sel lixivial & semblable à la saumure. Un sçavant s'imagine que le suc & les esprits qui sont dans les nerfs venant à s'aigrir, sont la cause principale & immediate de la fiévre. Plusieurs ne veulent que l'aigreur du sang & du chyle pour expliquer la maniere dont la fiévre s'allu-

Mr. Causapé.

Borelli.

M. Minot.
Spon.

me. Au rapport de Dolæus quelques-uns mettent l'eſſence de la fiévre dans le derangement des globules qu'un fameux Hollandois a découvert dans la maſſe du ſang ; quelques autres l'attribuënt à un acide vitié qui coagule le ſang dans le cœur.

Levvenhoeck.

Il y a des Medecins qui pretendent que la ſuppreſſion de la ſueur, ou de l'inſenſible tranſpiration produit la fiévre ; ſi la ſueur, dit un celebre Moderne, qui eſt ſupprimée, eſt remplie de principes fermentatifs, on a des fiévres continuës ; ſi elle eſt moins remplie, mais qu'il y en ait beaucoup de propres à en refournir dans les premieres voyes, on en a d'intermittentes.

Etmuller.

M. Tauvry

Enfin les Carteſiens croyent que la fiévre tire ſon origine de certains ſucs alterez & corrompus dont les figures irregulieres embaraſſent la matiere ſubtile qui paſſe continuellement par les pores du ſang ; les uns pour mieux expliquer la choſe comparent ces matieres eſtrangeres au bois verd qui s'enflamme plus aiſement que le ſec ; les autres diſent que les humeurs heterogenes ont beaucoup d'acide, beaucoup de nitre meſlé de ſel & de ſoulfre. Rohault. Dolæus.

Outre cela, la penſée des Modernes eſt qu'il y a encore quelque partie de nôtre corps où s'amaſſe & ſe forme la matiere qui cauſe la fiévre ; ils nomment cet endroit le foyer de la fié- Focus, ſive minera febrilis.

vre, & la matiere qui s'y est amassée & corrompuë, ils l'appellent le levain où le ferment de la fiévre; mais sur cet article ils s'accordent aussi peu que sur les autres.

Vanhelmont & plusieurs autres mettent le foyer de la fiévre dans le ventricule, ils ajoûtent que le chyle aigre ou acide en est toûjours le levain. Graaf aprés son Maistre, veut que la matiere fiévreuse s'amasse dans les canaux colidoques ou biliaires & dans les vaisseaux pancreatiques; les autres sont presque tous du sentiment de Dolæus, & établissent le foyer de la fiévre generalement dans toutes les parties du corps; ils disent donc que les levains fiévreux se trouvent dans

dans les canaux de la lymphe, dans les veines lactées, dans les glandes, dans la teste même ; par tout enfin où la lymphe, le chyle, le sang & les autres humeurs peuvent devenir acides ou impregnées de soulfre ; de nitre & de sel, disposées enfin à exciter une effervescence fiévreuse.

Mais pour donner une idée plus nettte de tous ces differens systemes, il me semble qu'on peut les reduire à deux hypotheses principales qui renferment tous les autres. La premiere veut que la cause ou le levain de la fiévre ne s'amasse & ne se forme que dans les veines & les arteres ; La seconde met le foyer de la fiévre hors des vaisseaux du sang. Suivant

la premiere on pretend que la tissure du sang ou la proportion des humeurs qui le composent, ne peut s'alterer que par quelque vice intestin capable de causer une fermentation violente, de même que le vin nouveau fermente par ses propres principes. Suivant la seconde on reconnoit certaines parties du corps où l'humeur fiévreuse se produit, & devient fermentative, de là elle coule differemment dans la masse du sang, & y fait naître une effervescence extraordinaire, de même que le vin se gaste & se corrompt par le mélange de quelque corps étranger, ou que l'eau boult par l'intromission des corpuscules ignées.

Voicy en quoy consiste la premiere hypothese, ou du moins quelle est la maniere dont ces Auteurs l'expliquent avec beaucoup d'esprit. Lors que le soulfre, disent-'ils, ou le sel volatile & huileux qui fait une partie du sang se trouve trop exalté, il s'enflame & trouble aussi-tost la fermentation naturelle; ils ajoûtent pour descendre dans le détail, que comme la Biere nouvelle entonnée dans des vaisseaux bien fermez boult & fermente à cause des vapeurs qui ne peuvent sortir & qui la gonflent & la rarefient, de même les humeurs trop impregnées de sel & de soulfre, qui s'amassent quelquefois dans les arteres & dans les vei-

nes , & qui les gonflent pour ainsi dire, sont la veritable cause de la fiévre continuë. Venant ensuite aux fiévres intermittentes, ils supposent que quand le chyle est trop acide & trop visqueux, ce qui arrive par le défaut des premieres digestions & filtrations ; il ne peut tout entier s'unir au sang, & qu'il en reste des particules qui devenant au regard du sang des matieres heterogenes, circulent pourtant avec luy quelque temps sans y causer beaucoup de trouble ; mais lorsque la masse du sang en est trop gonflée, elle se trouble, & il s'y fait une effervescence fiévreuse qui dure jusqu'à ce que les particules qui sont le foyer de la fiévre soient dissipées par

la chaleur naturelle : alors le ſang circule & fermente doucement, la fiévre ceſſe & ne revient point qu'il ne ſe ſoit fait un pareil amas de ſucs vitiées capable d'exciter un nouvel accés.

Les Auteurs de la ſeconde hypotheſe ſuppoſent de leur coſté qu'il y a toûjours quelque partie du corps qui eſt le foyer & le reſervoir des matieres fiévreuſes, & qu'elles s'y amaſſent ſoit par obſtruction, ſoit en quelqu'autre maniere : ainſi le levain de la fiévre eſt, diſent-ils une humeur qui s'eſt corrompuë, & qui ſe trouve acide, impregnée de ſoulfre, de ſel & de nitre, & qui a par conſequent une qualité propre pour la fermenta-

tion, & qui ne manque point de troubler le ſang; ils ajoûtent que ſi cette matiere eſt en aſſez grande quantité, ou d'une nature à pouvoir entretenir durant long-temps l'agitation & le trouble dans le ſang, il ſe fait une fiévre continuë; ſi au contraire elle ſe trouve diſpoſée à ſortir de ſon foyer par intervale avant que d'autres ſemblables matieres s'y joignent & s'y inſinuënt, la fiévre devient intermittente. Ainſi ſelon ces Autheurs les fiévres continuës different des intermittentes, en ce que l'humeur qui cauſe celle-là eſt plus abondante & plus en mouvement, qu'elle eſt avec le chyle portée ſans nul intervale des premieres voyes dans les veines & dans les ar-

teres, & qu'il n'y a pas assez d'esprit dans le sang pour la dompter ; au contraire l'humeur qui fait les fiévres intermittentes n'est pas en si grande quantité, & ne peut entretenir une si grande fermentation ny si longue : D'ailleurs les esprits qui se trouvent dans le sang ont assez de force pour la dissiper beaucoup plus vîte. Il faut marquer icy que les deux hypotheses tout opposées qu'elles paroissent ont pourtant cecy de commun que l'une & l'autre font consister le levain de la fiévre dans un amas de particules incapables de se faire homogenes avec le sang, qui viennent des premieres voyes, c'est à dire des visceres destinez par la nature à faire les digestions & les fil-

trations des humeurs; en un mot la premiere hypotheſe regarde les matieres heterogenes comme la cauſe éloignée de la fiévre lors qu'elles ne ſont encore que dans les premieres voyes; & la ſeconde hypotheſe les regarde comme la cauſe prochaine de la fiévre.

Mais quoy qu'il en ſoit de la reſſemblance ou de la difference de ces deux ſyſtemes; il ſuffit pour mon deſſein de faire voir qu'ils ſont également oppoſez à l'uſage de ſaigner beaucoup dans les fiévres.

CHAPITRE

## CHAPITRE II.

### *Selon les Siſtemes nouveaux la ſaignée ne détruit pas directement la cauſe des fiévres.*

PUISQUE les ſiſtemes modernes ſe reduiſent à deux opinions principales, dont l'une prétend que la matiere de la fiévre s'amaſſe hors des vaiſſeaux du ſang, & l'autre ſoûtient au contraire qu'elle ſe forme immediatement dans les veines & les arteres: il faut que nos reflexions tombent également ſur ces deux hypotheſes; mais pour agir avec ordre, nous examinerons d'abord le pre-

mier sistéme, & nous viendrons ensuite au second.

Premierement donc si l'on suppose que les levains de la fiévre ne se forment pas dans les vaisseaux sanguins; mais qu'aprés s'être amassez dans quelqu'autre partie du corps, & y avoir acquis une qualité fermentative, ils coulent dans les veines & dans les arteres, qu'ils y produisent l'effervescence fiévreuse; il est incontestable, suivant ce principe, que la saignée ne peut détruire le foyer de la fiévre, ny empêcher que les matieres heterogenes ne s'y amassent & ne coulent ensuite dans la masse du sang: On convient que la saignée ne peut evacuer que ce qui est contenu dans les veines & dans les arteres; or on sup-

pose que la matiere fiévreuse se forme ailleurs, & qu'elle ne se mêle dans la masse du sang que quand la fiévre s'allume ; donc la saignée ne peut tirer cette matiere que dans le temps qu'elle est mêlée avec le sang, & qu'elle cause actuellement la fiévre. Mais en évacuant ainsi les matieres fiévreuses la saignée n'ôte pas au foyer de la fiévre la disposition d'en former de nouvelles, & ne les empêche pas aprés qu'elles ont esté formées de couler dans les vaisseaux sanguins ; de même qu'en ôtant de l'eau d'un pot qui boût, on n'empêche point pour cela les atomes ignez de s'introduire dans le pot, & d'y continuër le boüillonnement. On me permet-

tra bien de me servir de cette comparaison, puisque les partisans de la frequente saignée l'employent pour un éclaircissement de l'utilité de leur methode ; car, disent-ils, l'eau qui boüillonne dans un pot bien couvert se calme quand on le decouvre, & qu'on en diminue la quantité ; la raison est que la chaleur de l'eau s'affoiblit à cause de l'air qui s'insinue dans le pot. Ainsi, ajoûte-t-on, quand on saigne, on diminuë la masse du sang, & l'air qui penetre alors dans la veine, cause du rafraîchissement & calme l'effervescence fiévreuse : De sorte que c'est un remede excellent pour dissiper l'ardeur de la fiévre, que de saigner souvent. Voilà com-

me raisonnent aujourd'huy tous nos Chirurgiens prevenus qu'ils sont du sentiment de plusieurs Medecins, que la saignée rafraîchit.

Mais si nous voulions presser la comparaison dont les défenseurs de la frequente saignée se servent icy pour apuyer leur methode, nous pourions certainement conclure que la saignée frequente, au lieu de rafraîchir le sang en le diminuant, doit l'échauffer davantage & augmenter la fermentation de la fiévre. En effet pour donner air à l'eau qui bouillonne dans un pot, & pour en diminuer la quantité, on ne luy procure point par là un rafraîchissement durable; au contraire le bouillonnement

en devient bien-toit plus grand & dure davantage; car les atomes ignez qui passent continuellement & en même quantité par les pores du pot, trouvant moins de matiere l'agitent avec plus de facilité. Aussi voyons-nous que l'agitation de l'eau croît de plus en plus, & qu'il n'y a pas d'autre moyen pour la faire cesser, que d'éteindre le foyer ou le feu qui la cause.

Je dis pareillement qu'en saignant beaucoup il n'est pas possible d'éteindre ou d'affoiblir le foyer de la fiévre, en vain on diminue la masse du sang, en vain on luy donne air, les levains fiévreux ne s'en forment pas moins dans leur foyer, & ne perdent rien de la disposition qu'ils ont à cou-

ler dans les vaisseaux sanguins, ils y passent même avec plus de facilité qu'auparavant, & comme ils y trouvent une moindre quantité de sang, ils l'agitent & l'enflamment davantage. Or c'est de là peut-être qu'on pourroit expliquer pourquoy aprés plusieurs saignées on voit si souvent les fiévres intermitantes devenir continues, & les continues redoubler avec tant de violence.

N'allez pas plus loin, diront les partisans de la frequente saignée; cessez icy vos reflexions, nôtre metode n'est point appuyée sur le sistéme qui met les levains de la fiévre hors des veines & des arteres, nous sommes persuadez qu'ils sont immediatement dans

la masse du sang. Je veux bien en convenir, & je n'ay pas de peine à croire que la matiere & la cause des fiévres se forme dans le sang, mais je soûtiens toûjours qu'elle ne peut être détruite par la saignée, & c'est ce qu'il faut maintenant examiner.

Pour détruire le levain de la Fiévre, s'il est dans les vaisseaux sanguins, il faut le corriger ou l'évacuer. Or la saignée ne peut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, il est impossible qu'elle corrige ce levain fiévreux qu'on suppose être dans la masse du sang: car puisque c'est une humeur acide & amére mêlée de soulfre, d'huile, ou de divers sels, comment peut-on s'imaginer qu'en

ſaignant on puiſſe adoucir l'amertume du ſoulfre, temperer l'acidité de la lymphe, émouſſer la pointe des ſels, moderer l'acrimonie des ſucs vitiez, en un mot donner aux particules heterogenes la figure & la proportion neceſſaire pour s'unir au ſang, pour circuler & pour fermenter doucement avec luy. Que l'on tire d'un tonneau auſſi ſouvent que l'on voudra d'un vin qui s'y eſt aigri, ou gâté d'une autre maniere, il ne perdra rien pour cela de ſon aigreur ny de ſes autres mauvaiſes qualitez. Il en eſt de même de la ſaignée : vous avez beau la reïterer; vous ne changerez jamais par là les méchantes qualitez de la maſſe du ſang.

Les modernes & les anciens conviennent ensemble que le sang par rapport à ses qualitez, demeure apres la saignée tel qu'il étoit auparavant. Il est donc certain que la saignée ne peut corriger les humeurs du sang, qui se trouvent trop acides & trop impregnées de soulfre, de sel, & par consequent qu'elle ne peut corriger les levains de la fiévre.

Mais on dira sans doute qu'en saignant on tire les matieres fiévreuses, & que cela seul doit suffire pour prouver qu'on doit saigner souvent.

On accorde aisément que la saignée peut évacuer une partie des humeurs qui font la fiévre, mais on nie absolument qu'il faille établir

ſur cela l'uſage de la frequente ſaignée; au contraire, on va montrer que rien n'eſt plus pernicieux qu'un tel uſage, car ſi l'on prétend que la ſaignée tire le méchant ſang, je ſoûtiens qu'elle tire également le bon; & je demande à quoy peut donc ſervir une évacuation qui ôte également & ſans diſtinction les bonnes & les méchantes humeurs. Or la ſaignée ne peut faire que cela dans l'hypotheſe que nous examinons; car on avoüe que les levains fiévreux ſont de méchants ſucs amaſſez dans le ſang, ou même quelques principes du ſang mal conditionnez. Ainſi ces matieres heterogenes ou ces méchantes humeurs étant confonduës avec les bon-

Mr Minot traité des Fiévres.
MrTauvry tom. 1. c. 3.
Æquabilis omnium humorum vacuatio quæ exactiſſima habetur, ſectione venæ administrari ſolet. Gal. comment. 2. in aphoriſmos aph. 17.
Fernelius lib. de Vacuand. rat. cap. 6.

nes elles circulent enſemble ; & il eſt impoſſible que la ſaignée puiſſe ſeparer les unes des autres ; de ſorte que ſi l'on veut ſoûtenir que la ſaignée fait du bien parce qu'elle évacue les levains fiévreux, on peut du moins avec autant de raiſon aſſûrer qu'elle fait du mal, puiſqu'elle n'épargne pas auſſi les bonnes humeurs. En vain l'on dira que par la ſaignée on tire plus de méchantes humeurs que de bonnes, & qu'ainſi on fait plus de bien que de mal ; c'eſt ce que l'on ne ſçauroit prouver, puiſque, comme nous l'avons déja dit, les bonnes & les méchantes humeurs étant mêlées les unes avec les autres & fermentant enſemble elles doivent ſor-

Venæ ſectio omnes æquabiliter, neque putridum potius quam benignum, neque utili manente inutilem aufert. Fernel. de Vacuand. rat. c. 6. p. 394.

tir ſans nulle diſtinction ; l'eau & le vin mêlez enſemble dans un tonneau, ſortent ainſi également quand vous le percez. Je dis plus, l'experience nous montre, que les bonnes humeurs doivent ſortir en plus grande quantité que les mauvaiſes ; car celles-cy étant plus peſantes & plus groſſieres, elles ont moins de diſpoſition pour ſortir, au lieu que celles-là étant plus ſubtiles & plus legeres, elles doivent ſortir avec d'autant plus de facilité qu'elles ont plus d'eſprits qui les pouſſent ; de même que ſi l'on perçoit un tonneau qui ſeroit plein d'eau & de vin mêlez enſemble, il en ſortiroit certainement moins d'eau que de vin malgré le mélange,

parce que le vin eſt plus leger & a plus d'eſprits. C'eſt peut-être pour cette raiſon que quelques medecins veulent que l'on faſſe en ſaignant de grandes ouvertures, afin (diſent-ils) que les humeurs groſſieres & corrompues puiſſent ſortir plus aisément, au lieu qu'il n'y a que les plus ſubtiles qui ſortent quand les ouvertures ſont plus petites; En effet (ajoûte-t-on) plus les ouvertures ſont grandes, plus le ſang tiré paroît méchant.

Mais quoi que, je pourois ſoûtenir avec Monſieur Tauvry, que c'eſt une précaution ridicule qu'une large ouverture, & que ſi le ſang qui en eſt ſorti ſemble mauvais, on ne ſçauroit

a Ex foramine exiguo quod ſubtilius & magis ſpirituoſum eſt, erumpet, portione craſſiori & fæculenta penè ſubſiſtente. Vuillis de Phlebot. ſe.ct.3.c.10.

b Materia ſi fuerit craſſa quia valdè reſiſtit, foramen amplum, ſi tenuis arctum, ſi mediocris mediocre requiret. Claudinus lib. 2. c. 3. de ingreſſu ad infirm.

pas inferer qu'il fut tel dans lesveines, comme on le fera voir dans la suite. Je veux bien cependant accorder icy qu'il faut une plus grande ouverture pour tirer le sang grossier que le subtil ; & de là encore il faudra inferer que les parties du sang les plus grossieres ont moins de disposition à sortir que les plus subtiles. Si donc le sang corrompu sort plus difficilement que le bon, il est faux que l'on tire par la saignée plus de méchant sang que l'on en tire de bon. En vain fera-t-on de grandes ouvertures pour donner une plus libre sortie aux humeurs corrompues, puis que les plus subtiles en sortiront encore mieux, & la dissipation des esprits en

ſera auſſi plus grande. Voylà pourquoy les bleſſures affoibliſſent beaucoup, & pourquoy quand elles ſont plus grandes elles affoibliſſent plus promptement.

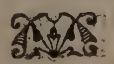
Lucas Antonius portius dialog. 4.

Un Medecin Italien a fait voir par ſes obſervations, que la ſaignée tire neuf fois plus de bonnes humeurs, qu'elle n'en tire de mauvaiſes. Si donc il eſt indubitable que la ſaignée évacue plus de bonnes humeurs que de méchantes, il eſt évident qu'elle n'eſt pas un remede particulier pour tirer les levains fiévreux, & que par conſequent elle ne détruit pas directement la cauſe des fiévres. Mais enfin, quand on accorderoit que la ſaignée tire plus de méchantes

chantes humeurs que de bonnes, il ne s'ensuivroit pas pour cela que la frequente saignée fût utile, puisqu'il est certain qu'en évacuant même les plus méchants sucs du corps, on affoiblit toûjours les malades; & plus l'évacuation en est copieuse & frequente, plus les foiblesses qui en arrivent sont grandes & longues. Si vous en voulez une preuve bien sensible & bien évidente, considerez ce qui arrive aux hydropiques aprés qu'on leur a fait l'opération qu'on nomme paracenthese, si on tire trop d'eau à la fois, ou trop souvent, ils tombent incontinent en pâmoison : Or on ne peut douter que le sang, quelque corrompu qu'on le suppose dans la fiévre, n'ait

encore plus d'esprits, & ne soit plus necessaire à la vie que l'eau des hydropiques. Puis donc qu'il y a du peril à tirer souvent & en grande abondance les eaux des hydropiques, il est incontestable qu'il est beaucoup plus dangereux de tirer souvent du sang.

Ainsi je passe à ma seconde reflexion, où je dois montrer qu'aprés plusieurs saignées la chaleur naturelle n'est pas plus forte, qu'elle étoit auparavant, pour dissiper le levain de la fiévre.



## CHAPITRE III.

*Aprés plusieurs saignées, la chaleur naturelle n'est pas plus forte pour se débarasser des levains fiévreux, qu'elle étoit auparavant.*

S'IL est vray que la saignée tire plus de bonnes humeurs que de méchantes ; & s'il est vray encore qu'il y a moins d'esprits dans les méchantes humeurs que dans les bonnes, il est facile de conclure que la frequente saignée bien loin d'augmenter la chaleur naturelle, doit au contraire l'affoiblir & la diminuer. En effet, il est certain que la chaleur naturelle vient du sang & des

eſprits qui ſont dans le ſang; c'eſt une verité établie dont tous les Medecins convien-nent, & qu'il n'eſt pas per-mis de revoquer en doute: le mouvement & l'impé-tuoſité des eſprits, entre-tient, diſent-ils, la chaleur naturelle, & la chaleur du ſang entretient celle des eſprits; de maniere que la chaleur naturelle a ſon principe dans les eſprits, comme les eſprits ont leur principe dans le ſang; or cela ſuppoſé, on voit clairement qu'à proportion que la ſaignée tire plus de ſang & d'eſprits, à pro-portion auſſi la chaleur na-turelle doit s'affoiblir da-vantage.

Mais pour ne laiſſer là-deſſus aucun doute, il ne faut que regarder les per-

ſonnes qui ſont ſujettes à de frequentes hemorragies, & conſiderer combien elles deviennent foibles & languiſſantes toutes les fois qu'elles perdent du ſang, car on n'a jamais attribué leur foibleſſe & leur langueur qu'à l'évacuation du ſang, & à la diſſipation des eſprits.

On n'a pas donc raiſon de dire qu'en reïterant la ſaignée, on dégage la chaleur naturelle ; & qu'on la rend plus forte qu'auparavant.

Mais il faut pouſſer plus loin nos reflexions, & montrer qu'aprés pluſieurs ſaignées, la maſſe du ſang devient plus ſuſceptible de la fiévre, & que les levains fiévreux s'y amaſſent en plus grande abondance.

## CHAPITRE IV.

*Aprés plusieurs saignées, la masse du sang devient plus susceptible de la fiévre.*

NOus avons déja monstré que plus on saigne, plus on dépoüille le sang de ses esprits; or plus le sang est dépoüillé d'esprits, plus il est disposé à s'aigrir, & par consequent à recevoir une effervescence fiévreuse; car de toutes les alterations dont le sang est capable, la plus propre à causer la fiévre c'est sans doute l'aigreur; aussi ne crois-je pas qu'on en puisse disconvenir aprés tant de solides preuves qu'en ont donné les sçavants de nôtre siecle.

Mr Minot.

Nous pouvons même asseurer certainement que les anciens Medecins, aussi-bien que les modernes, ont été convaincus par leur experience, que non seulement le sang s'aigrit par le déperissement de ses esprits: mais qu'en cet estat la fermentation de la fiévre s'y excite plus facilement.

Quand même on voudroit douter d'une verité si bien établie, & si solidement prouvée par les plus sçavans Ecrivains de tous les temps; il est toûjours incontestable que la dissipation des esprits cause dans le sang la disposition la plus propre & la plus commune pour produire la fiévre; & on en conviendra aisément, si l'on veut examiner ce qui se passe

tous les jours dans quelques perſonnes qui ne manquent point d'eſtre pris de la fiévre aprés de violens exercices, aprés une forte application à l'étude, aprés des hemorragies conſiderables, aprés de grands ſaignemens de nez dans les hommes, & des pertes de ſang extraordinaires dans les femmes, tout cela ne pouvant ſe faire qu'avec une grande perte d'eſprits.

C'eſt pour cette même raiſon que les fiévres ſont ſi frequentes durant l'Automne; parce que l'Eſté qui a precedé aura cauſé une tres-grande diſſipation d'eſprits, par la forte tranſpiration qui arrive dans cette ſaiſon où les pores ſont fort ouverts; en effet le ſang ſe trouve trop dépoüillé de parties

parties ſpiritueuſes pour reſiſter à l'intemperie de l'Automne, & l'eſtomach pareillement affoibli par la même perte des eſprits ne peut digerer qu'imparfaitement la plûpart des fruits qu'on mange alors, & qui ſont trop fermentatifs ; de là vient qu'il ne ſe fait qu'une mauvaiſe digeſtion ou un chile aigre, qui ne pouvant s'aſſimiler au ſang, produit enfin la fiévre.

Il eſt donc conſtant, que plus le ſang eſt deſtitué d'eſprits, plus il eſt ſuſceptible d'alteration, de même que le vin qui a peu d'eſprits eſt plus ſujet à ſe corrompre ; cette comparaiſon eſt juſte & phyſique, les Anciens l'ont faite auſſi-bien que les Modernes. On ſçait comment ceux-cy s'en

Vuillis. Etmuller. Sydenham. Mr. Cauſapé.

sont servi pour éclaircir leur sistéme touchant la fermentation fiévreuse, & il n'est pas moins certain que Galien & ses Disciples emploïent la même similitude pour donner plus de jour aux idées qu'ils ont eu de la fiévre.

Cela sans doute peut nous persuader qu'ils n'ont pas entierement ignoré les sistemes nouveaux, comme on le dira dans la suite.

Il faut seulement icy faire observer qu'Hippocrate sur tout se sert souvent du terme de ζύμωσις ou de fermentation pour expliquer l'effervescence extraordinaire des humeurs, & même la digestion des alimens qui se fait dans l'estomac. Et aussi aprés avoir enseigné en general, de même

οὖρα ἐζυμωμένα urinæ fermentatæ prorrhet. lib. 4. parag. 72.

διὰ ἄλις ἐζυμωμένον διαχώρημα. alvi egestio abunde fermentata, Coac. parag 604.

ζύμωσις ἥπατος hepatis tu-

que les Modernes, que des humeurs acides, ameres, salées & insipides sont les causes principales des fiévres, il asseure en particulier que ces marieres morbifiques sont semblables à la saumure, & Sylvius s'est attaché particulierement à cette idée.

gesserit, lib. de prisca med. neque calidum febricitantium, neque ipsum solum causa sit, sed & amarum & calidum de prisca med.

Hippocrate dit de plus, & cette opinion est encore renouvellé par Monsieur Borelli, que la cause des fiévres, sont les esprits animaux alterez & corrompus par l'air exterieur infecté de quelque qualité nuisible.

Mais il n'est pas moins remarquable encore qu'il y a

mor lib. 4. Epid. ἀλλ' ὅτι ζεύσαντε καὶ ἐζυμωμένην κοιλίαν ἐπαναστέψατε sed in ipsum (ventrem) ferventem adhuc & fermentatum recentes (cibos) insimpliciter affectionis idem &c. lib.

δακνεῖ καὶ ἑλκοῖ ὥσπερ ἅλμη tanquam muris mordet & ulcerat lib. 2. de morb. mul. ἁλμώδεις δαίκοι δακνώδεις. Salsuginosa & mordicans las

cryma lib. de morb. pap. parag. 29. Alia, ſi manantia corpuſcula per inviſibilia foramina ſubſiſtendo iter claudunt, ut Aſclepiades lib 1. de med. Celſ.

eu des Medecins, au rapport de Celſe, qui ont expliqué l'eſſence des maladies par les principes de la Philoſophie corpuſculaire.

Je pourois citer une infinité de ſemblables traits, pour montrer que les ſiſtémes des Modernes ont eſté enſeignez par les plus anciens Medecins; mais outre que je ferois une trop longue diſgreſſion, c'eſt qu'on peut les voir plus aiſément dans les ouvrages des ſçavans de nôtre ſiécle, & particulierement dans ceux qui ont écrit expreſſément pour prouver cette verité.

Ainſi je reviens à mon ſujet, & je continue de prouver que plus le ſang perd d'eſprits, plus il eſt diſpoſé à s'alterer; car les

esprits sont les principes dominans du sang & le frein des acides ; ils lient encore les autres principes du sang & les entretiennent dans un mélange proportionné, en sorte que faute d'esprits ils se troublent & se dérangent, le soulfre s'exalte selon quelques modernes ; selon d'autres tantost le sel urineux ou alkali excede, tantost l'acide domine ; mais quoy qu'il en soit du déreglement qui arrive au sang par la perte des esprits, il est toûjours certain que c'est là la source des fiévres, lesquelles s'augmentent dans la suite par le chyle mal conditionné, comme aussi par l'air qui nous environne à cause que l'un & l'autre trouve les parties du sang trop desunies ou trop con-

denſées pour y continuer une effervescence temperée & égalle ; on ſçait aſſez combien l'air dans les moindres changemens altere le ſang des perſonnes dont le temperament eſt naturellement delicat, ou qui l'ont acquis tel par la frequente ſaignée. Le chyle auſſi par la même raiſon eſt la matiere la plus ordinaire des fiévres parce que le ſang ne peut ſe l'aſſimiler ou fermenter doucement avec luy faute d'eſprits, puiſque l'un des uſages des eſprits eſt de briſer & de diſſoudre les particules du chyle ; ſi donc l'autorité, ſi la raiſon, & l'experience nous apprennent que la diſſipation des eſprits trouble & dérange la maſſe du ſang, en ſorte que les principes qui la

composent en deviennent plus sulfurez ou plus acides; si de là il arrive encore que le chyle ne s'assimile pas bien au sang, ne devons-nous pas conclure, que non seulement les saignées reïterées disposent le sang à la fiévre; mais qu'elles sont la cause d'un plus grand amas de levains fiévreux dans les vaisseaux?

Mais ce n'est pas seulement par la perte des esprits que la frequente saignée cause, qu'il se fait un plus grand amas de levains fiévreux dans la masse du sang; quelquefois il arrive encore qu'en désemplissant les vaisseaux du sang, d'autres humeurs y coulent plus facilement.

Selon le sentiment & l'expression de Monsieur Lan-

Traité des vapeurs chap. 9. p. 204.

ge, la saignée desemplit les vaisseaux sanguinaires, & par là les lymphatiques s'y degorgent avec plus de facilité. Or si la Lymphe est alors acide, ou vitiée d'une autre maniere, en se mélant parmi le sang elle augmente la matiere febrile, qui y étoit déja. Aussi voyons-nous souvent aprés la saignée, que dans les fiévres intermittentes les accés augmentent, ou se multiplient, & que dans les continues, les redoublemens en deviennent plus violens, ou plus frequens.

Jones p. 1. c. 1. nec sicco pede prætereundæ sunt hæmorragiæ sive accidant per venæ sectionem.

Il est donc évident que la saignée frequente, ou faite mal à propos augmente les levains fiévreux. Cette verité a paru si constante à un celebre moderne, qu'il n'a point hesité à mettre la fre-

quente ſaignée entre les cauſes externes les plus ordinaires de la fiévre. Il ſoûtient meſme à l'égard des fiévres d'Automne, que rien n'y eſt de plus pernicieux que la ſaignée & tout ce qui rafraîchit.

---

## Chapitre V.

### *La frequente ſaignée empêche les Criſes.*

Les Criſes qui arrivent pendant le cours des fiévres, dependent uniquement de la coction & de la ſeparation de l'humeur fiévreuſe. La coction des ſucs & des matieres qui font les maladies eſt, ſi l'on en croit tous les Medecins, l'ouvrage de la chaleur naturelle,

& la separation s'en fait par les couloirs, ou si l'on veut par les tamis que la natute a disposez pour separer les mauvais sucs d'avec ceux qui doivent servir d'aliment. Cela ainsi établi, on voit clairement, que pour faire une bonne crise, il faut que la chaleur naturelle soit assez fotte pour dompter les levains fiévreux, & que les couloirs soient bien conditionnez pour les filtrer & les separer, afin qu'ensuite ils soient precipitez par les urines, ou les selles, ou emportez par la sueur & la transpiration; or la frequente saignée affoiblissant la chaleur naturelle empêche donc & la coction des matieres fiévreuses, & la filtration qui s'en doit faire. J'ay deja

montré que la frequente ſaignée diminue la chaleur naturelle, & je n'uſeray point icy de redites. Qui pouroit donc conteſter que la frequente ſaignée empêche auſſi la coction des humeurs vitiées. En effet ſi la coction des mauvais ſucs depend abſolument de la chaleur naturelle, comme on en tombe d'accord, il eſt évident que ce qui diminue la chaleur naturelle, interrompt auſſi la coction des matieres fiévreuſes. Je viens donc à ma ſeconde propoſition, & je dis qu'en ſaignant ſouvent on empêche auſſi la ſeparation des ſucs étrangers, & voicy mes raiſons.

Quantum enim ſanguinis tantum caloris omittitur. Jones p. 1. c. 1.

Pour faire une parfaite ſeparation des bonnes humeurs & des méchantes, il faut que les tamis qui les

doivent filtrer, soient bien conditionnez, que leurs fibres soient bien tenduës, leurs pores bien proportionnez, il est necessaire que le battement des arteres soit assez fort pour pousser la masse du sang dans tous les tamis, & l'y faire circuler d'une maniere égale : mais la bonne disposition des cribles, la tension des fibres, la rectitude des pores, la regularité du batement des arteres, l'egalité du mouvement circulaire des humeurs, dependent absolument d'une certaine quantité de sang & d'esprits, sans quoy toutes ces fonctions ne se font plus qu'en desordre : en effet par la diminution de la masse du sang, & par la perte des esprits, les fermentations & digestions vitales languis-

ſent, la circulation du ſang ſe rallentit, les fibres des tamis ſe relâchent, leur reſſort diminue, les pores s'affaiſſent & ſe bouchent, de ſorte que les matieres heterogenes s'y arrêtent, ne pouvant plus eſtre filtrées; il y en a meſme qui reſtent confondues dans la maſſe du ſang, les arteres n'ayant plus aſſez de force pour les pouſſer juſques aux cribles & aux emonctoires : de là viennent la cachexie, l'hydropiſie, la jauniſſe, maladies ſi ordinaires aux perſonnes qu'on a beaucoup ſaignées pendant leurs fiévres. On comprendra aiſément toutes ces choſes, ſi l'on fait reflexion que les perſonnes qui ſont ſujettes aux hemorragies, tombent facilement dans quel-

qu'un des accidens que nous venons de marquer, & qu'on ne sçauroit les attribuër qu'à un amas de matieres heterogenes qui ne peuvent estre digerées & filtrées, la chaleur naturelle estant affoiblie, & les esprits dissipez par la diminution de la masse du sang.

Mais comme on ne peut expliquer icy le dereglenent de chaque fonction en particulier, sans s'engager dans un trop long détail ; on s'arrêtera seulement à la transpiration, & on fera voir combien elle est dérangée par la frequente saignée.

Le celebre Sanctorius par ses curieuses observations nous fait voir d'une maniere demonstrative, qu'entre toutes les évacuations qui

purgent le corps, la tranſpiration, toute inſenſible qu'elle eſt, eſt ſans doute & la plus copieuſe & la plus neceſſaire ; ſans elle la ſanté n'eſt jamais ferme, & pluſieurs Medecins ſont perſuadez qu'elle ne manque point ſans cauſer quelques maladies, & que de là viennent preſque toutes les fiévres : mais l'experience nous apprend que ces fiévres finiſſent d'ordinaite par l'inſenſible tranſpiration, ou par une ſueur critique ; or rien n'interrompt davantage ce mouvement de la nature que la frequente ſaignée, c'eſt à dire que rien n'empêche plus les particules heterogenes qui ſe ſeparent de la maſſe du ſang, d'eſtre pouſſées dehors par les pores de la

peau. En effet que l'on ſaigne les malades dans le commencement d'une ſueur ou dans le temps que des puſtules commencent à ſortir, la ſueur ceſſe, les puſtules diſparoiſſent, & l'on empêche que ces matieres étrangeres ne tranſpirent; il eſt donc indubitable que la ſaignée trouble le mouvement par lequel les fermens fiévreux ſont pouſſez par les pores; mais ce qui arrive tres-ſenſiblement dans les fiévres où il y a des puſtules & des ſueurs, quand on ſaigne mal à propos, arrive encore imperceptiblement dans toutes les autres ſortes de fiévres, puiſque l'ébullition fiévreuſe tend toûjours à épurer le ſang par les pores de

de la peau; auſſi ne voit-on jamais finir d'accés ſans quelque ſueur ou ſans une grande tranſpiration. C'eſt dans cette vûë que Craanen ne veut pas que l'on ſaigne même quand il eſt abſolument neceſſaire de le faire, ſans donner aprés la ſaignée un ſudorifique, afin de rétablir la tranſpiration qui eſt toûjours empêchée ou du moins retardée par la ſaignée, en ſorte que ſans un ſudorifique il eſt toûjours à craindre que les matieres heterogenes qui ont été rengagées dans la maſſe du ſang, n'y demeurent trop long-temps; ainſi il eſt certain que la ſaignée trouble le mouvement de la tranſpiration; mais tâchons d'en découvrir les cauſes.

Lib. prox. med. 18.

Sydenham qui a ſi bien connu la matiere des fiévres, & l'effet de la ſaignée nous en donne pluſieurs raiſons ; tantôt il ſoûtient que les particules heterogenes que l'ébullition de la fiévre pouſſe toûjours vers la circonference, ſont arêtées par la ſaignée de la même maniere qu'elles le ſont par le froid exterieur & qu'en ſuite ces mêmes particules étrangeres étant repriſes par les vaiſſeaux, elles cauſent de nouveaux paroxiſmes : Tantôt il pretend que la ſaignée en troublant la maſſe du ſang & en ôtant une partie de la matiere morbifique qui ſeroit ſortie en puſtules, empêche le reſte de tranſpirer; ce qui le rengage naturellement dans la maſſe du ſang.

Vel phlebotomia minus opportunè facta, vel admiſſo frigore puſtulæ recederit, &c cardiacis utendum eſt. Sect. 3. c. 2.

Quatenus ſcilicet & ſeparationem perturbat, cõfunditque & pabulum inſuper tum puſtulis, tum tumori elevandis declinatum ſubducit. ibid.

Mais pour rendre la pensée de Sydenham plus sensible, nous pouvons dire que les vaisseaux étant trop désemplis par la frequente saignée & la masse du sang trop diminuée, les fibres des vaisseaux perdent une partie de leurs ressorts, & le sang une partie de sa force; ce qui fait que les impuretez qui devroient s'en separer par la fermentation, y demeurent; ainsi les pustules disparoissent, parce que le boüillonnement de la masse du sang êtant trop foible pour les soûlever, elles rentrent au dedans, elles y retombent par leurs propres poids, & troublent de nouveau le sang; elles reproduisent aussi la fiévre, & souvent même elles causent la mort.

Pour mieux comprendre tout cecy, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe dans un tonneau où l'on a mis du vin nouveau sans neanmoins le remplir, le vin boût à la verité, & en boüillant separe les parties impures qui y étoient mêlées, mais ne pouvant les pousser dehors par la bonde, elles retombent ensuite dans le vin & s'y mêlant du moins en partie, elles sont cause que le vin se gâte.

Si materies citò in ὀϱμὴν concita & vel intus ad viscera vis ventimi ruens vomicàtionem immanem, aut affectus disentericos citat,

Mais ce n'est pas à la transpiration seulement que nuit la frequente saignée, elle est encore contraire aux autres évacuations critiques; lisez ce qu'en écrit Vuillis dans son Traité de la Phlebotomie, où il examine si la saignée

eſt utile dans les fiévres putrides. Lors (dit-il) que la matiere de la fiévre eſt dans une grande agitation, & que ſon mouvement la porte ſoit au dedans pour s'évacuer par un violent vomiſſement ou par un flux diſſenterique, ſoit au dehors pour cauſer la petite verolle, la rougeole, ou d'autres puſtules, alors le mouvement des humeurs s'il eſt ſalutaire, ne doit pas être troublé par la ſaignée, & quand même il ſeroit ſymptomatique en ſaignant on le rendroit encore plus fâcheux, car dans ces occaſions il n'y a pas ſeulement du danger à tirer du ſang, mais encore il y a bien de la confuſion à eſſuyer pour celuy qui ordonne alors la ſaignée. Ce n'eſt pas ſeu-

vel extus propulſa variolos morbillos aliave exanthemata illatura videatur talis quicumque naturæ impetus ſive, bonus, ſive malus non in pejus incitari debet per phlebotomiam: nam in his caſibus ſanguinem mittere non ſolum periculoſū & ſæpiſſime etiam valde ignominioſum exiſtit Vuilles. ſect. 3. c. 1. de phlebit.

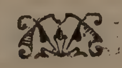
lement dans les fiévres où il y a éruption de pustules que la saignée interrompt le cours de la nature, cela se fait aussi dans toutes les autres especes de fiévres où il paroit quelque évacuation. En effet, l'experience montre tous les jours que la saignée faite mal à propos ou souvent, arréte le flux de ventre & les sueurs, parce que la fermentation étant par là diminuée, on interrompt l'expulsion de la matiere morbifique, & ce qui commençoit à se filtrer retourne dans les vaisseaux ; c'est de là sans doute qu'on voit si souvent les fiévres intermittentes devenir continues, & les continues devenir malignes.

Si donc il est dangereux

de troubler les mouvemens de la nature par la saignée, il est indubitable que le desordre est encore plus grand lors qu'on saigne souvent, puisqu'on trouble plus souvent l'effervescence fiévreuse, & qu'on dissipe plus d'esprits, qui seuls peuvent faire la coction, ou la separation des levains fiévreux, ou des matieres étrangeres.

Mais aprés avoir montré que suivant les sistémes nouveaux, la saignée ne détruit pas par elle-même la cause des fiévres, qu'à force de saigner, on ne rend pas la chaleur naturelle plus forte pour se débarasser des levains de la fiévre, & qu'au contraire la masse du sang devient souvent même par là plus susceptible de l'ef-

fervescence fiévreuse, & qu'enfin on interrompt les crises ou qu'on dérange les fonctions vitales ; il faut faire une autre démarche, & montrer que les modernes ont tiré de leurs principes speculatifs & practiques les mêmes consequences contre la frequente saignée que nous venons d'en tirer, cela seul fera peut-être plus d'impression que tout le reste, & persuadera du moins d'une maniere sensible que nous défendons la verité.



CHAP.

## CHAPITRE VI.

*Que les Modernes ont tiré de leurs principes, touchant la nature & la cause des fiévres, les mêmes consequences que nous en tirons.*

IL ne sera pas difficile de justifier cette verité qui seule fera voir que nos reflexions sont justes; pour nous éclaircir donc là-dessus, voyons comment raisonnent les Modernes.

Je commence par Vuillis qui est sans doute un Medecin du premier rang, & d'une science consommée.

On remarque, dit-il, que la frequente saignée rend les hommes plus sujets à la fiévre, & si je ne me

Præ cæteris vero observatione constat quod cre-

trompe, ajoute-t-il, cela vient de ce qu'en ſaignant beaucoup on augmente le ſoulfre de la maſſe du ſang & on diſſipe encore le ſel qui briſe le ſoulfre, & qui l'empêche de s'enflamer, car plus le ſang eſt ancien plus il eſt impregné de ſel; puiſque de tous les principes du ſang, le ſel s'évapore le plus difficilement; ainſi plus le ſang abonde en ſel, moins il y a de ſoulfre; car celuy-là conſume & diſſipe celuy-cy; c'eſt pourquoy ceux qui ſont maigres & qui ont plus de ſel dans le ſang ne ſont pas ſi ſuſceptibles de la fiévre; ainſi la ſaignée tirant le ſang ancien, il faut qu'un ſang plus gras & plus ſulphuré prenne ſa place; & de là vient que ceux qui ſont ſouvent

bra ſanguinis miſſio homines febri aptiores reddat, quare dicitur vulgo, quibus ſanguis ſemel detrahitur, eos niſi quotannis idem faciant, in febrem proclives eſſe. Hujus ratio, ni fallor, hæc eſt, crebra ſanguinis miſſione ſulphur in maſſa ſanguinea copioſius congeritur. Interea ſal quod ipſū frænare & ab efferatione cohibere debet, hac ratione ſubdu-

ſaignez, ont auſſi ſouvent les fiévres & deviennent plus gras.

citur. Etenim ſanguis quo magis inveteraſcit, eo evadit ſalſior. Sale nimirum cæteris elementis minime evaporante. Quo vero ſale magis abundat cruor, eo minus ſulphure. Sal enim ſulphur atterit, abſumit, & evaporare facit : quare qui ſunt graciles & cruore ſalſo ſcatent, minus in febrem ſunt proclives. Cum vero venæ ſectione priſtinus ſanguis detrahitur, ejus vice alius opulentior & ſulphure imprægnatior ſubſtituitur, adeo ut evadat minus ſalſus & plus ſulphureus. Hinc fit ut qui crebro mittunt ſanguinem non tantum in febres ſunt proclives, verum & pingues fieri ſolent propter cruorem ſucco ſulphureo plus imprægnatum. Vuillis. lib. de Feb. c. 9. de Febr. putrida.

Mais pour faire connoître que ce n'eſt qu'aprés beaucoup de reflexions que ce ſçavant Medecin eſt entré dans ce ſentiment, on me permettra de rapporter encore icy ce qu'il a dit ailleurs de la frequente ſaignée ; c'eſt dans un traité qu'il a fait exprés de l'effet de la ſaignée, où aprés s'ê-

tre repreſenté les differentes opinions où l'on eſt à cet égard, il les examine, il les compare attentivement les unes avec les autres ; il ſe rit de ceux qui craignent de diminuer trop la maſſe du ſang en ſaignant ſouvent : Il ſoûtient qu'elle l'augmente plûtoſt qu'elle ne la diminue; & bien loin d'entrer dans la penſée de preſque tous les Medecins, & principalement des Galeniſtes qui veulent que la ſaignée diminue la maſſe du ſang, il pretend qu'elle en augmente la quantité, quoy qu'elle en altere la conſtitution.

Voicy comme il s'exprime ſur cela.

Hujus evacuationis neceſſitas, qua licet evitari de-

Quelque neceſſaire, dit-il, que ſoit l'évacuation du ſang, il faut l'éviter autant

que l'on peut, puiſque par là le ſang devient plus impregné de ſoulfre & moins impregné de ſel, ce qui diſpoſe toutes ſortes de perſonnes à avoir la fiévre, & à contracter une mauvaiſe graiſſe : en effet la ſaignée qui eſt un des plus ſouverains remedes de la Medecine, devient inutile pour la gueriſon des grandes maladies ſi on l'employe dans les moindres occaſions. Il arrive meſme ſelon la remarque du peuple, que plus on s'accoûtume à la ſaignée, plus on en a beſoin : car lors que l'on tire du ſang pour en diminuer la plenitude, le reſte de la maſſe s'augmente bien toſt aprés, & devient plus abondante qu'elle n'étoit auparavant ; ce qui eſt bien contraire à l'opinion

bet, quoniã inde (ut alibi innuimus) ſanguis fit magis ſulfureus & minus ſalſus, proindeque homines fere quoſvis ad febricitãdum & pingueſcendum diſponit : porro venæ ſectio magnum remedium, ſi ad parvas quaſque occaſiones proſtituatur, quando opus erit, ad grandes affectus minus efficax evadit. Cui accidit, quod juxta vulgi obſervationem, quo familiarius

de ceux qui craignent trop de la diminuer par la frequente ſaignée, puiſque par là elle devient plus abondante, mais en meſme temps elle perd beaucoup de ſa pureté ; elle eſt dépouillée de ſon ſel balſamique, qui eſt un preſervatif contre la pourriture ; elle ſe charge d'un ſoulfre gras & fiévreux qui en prend la place. Les partiſans de la frequente ſaignée ne s'accommoderont pas du raiſonnement de Vuillis ; je ne pretens point auſſi l'adopter non plus que ceux des Auteurs que j'ay cité ; mon deſſein eſt ſeulement de faire voir que malgré la diverſité de leurs principes : tous conſpirent à condamner la frequente ſaignée, & qu'ils s'appuyent chacun ſur l'ex-

quiſpiam phlebotomia utetur, eo crebrius hac indigebit: quippe ſanguine ad plethoram evitandam emiſſo, maſſa reliqua denuo citius ad plethoram aſſurget, longe ſecus ac quorundam fert opinio qui verentur ne cruoris penus crebra phlebotomia abſumatur, quoniam e contra hoc modo fit quantitas ejus auctior, licet craſis deterior. Ita namque

perience : c'est ce que fait le fameux Dolæus, lequel aprés avoir observé, que la saignée est souvent nuisible dans les fiévres, il rêmarque encore que ceux qui se font souvent saigner sont plus sujets à la fiévre ; il soûtient encore que la saignée ne fait que troubler le sang, & qu'en l'épuisant par de telles evacuations, le peu qui en reste n'a point assez de force pour le dégager des matieres qui y causent la fiévre, principalement lorsque les levains febriles sont fort engagez dans les vaisseaux, & entierement mêlez avec le chyle & le sang.

cruor sale balsamico, & contra putrediné præservativo multum spoliatus, loco ejus sulphure pinguifico & πυρετίκῳ magis saturatur.

Vuillis, sect. 3. cap. 1. de phlebot.

b Novimus ipsi experientia edocti venæ sectionem in febribus sæpe fuisse nocivam (quia sanguiné perturbat) imo præservationis gratia sæpius celebrata febribus iter aperuisse &c. Venæ sectio ergo nihil juvat quando particulæ illæ febriles jam intimius inhærent tubulis, & chylo & sanguineæ massæ jam permixtæ sunt. Sic enim sanguis exhauritur

ut reliqua massa non sufficiens sit ad expellendas illas particulas extra corpus nostrum. Dolæus lib. 4. de feb. cap. 1.

Ob phlebotomiam liberiori manu celebratam spiritus qui subito ad despumationem se accingerent, pauperiores facti minus valent. sect. 1. c. 5. Sydenham.

Sydenham raisonne de la mesme maniere, & il veut aussi que la frequente saignée epuise les esprits qui sont si necessaires au sang pour le purifier des matieres hetorogenes dont il est troublé & agité avec violence.

Tom 2. c. 1.

Monsieur Causapé a suivi aussi la mesme route dans son traité des fiévres; car tantost il dit que ceux qui se font souvent saigner sont moins robustes, & que la moindre agitation du corps ou de l'esprit, le moindre excés dans le regime de vivre, un dereglement de saison ou quelque injure du temps les fait tomber malades: tantost il soûtient

qu'en ſaignant ſouvent on emporte les principes actifs qui produiſent la fermentation & la chaleur naturelle, il aſſeure meſme que quoique la ſaignée diminue un peu la chaleur de la fiévre pour quelques heures ou pour quelques jours, elle en augmente cependant ſouvent la cauſe, & elle la fait durer plus long-temps.

Enfin Monſieur Cauſapé a beaucoup de panchant pour l'opinion de Vuillis: car il ſoûtient comme luy, que le ſang n'eſt jamais mieux conditionné que quand il eſt vieux; mais que la ſaignée en le renouvellant l'altere & le gaſte. Nous avons veu le raiſonnement de Vuillis là-deſſus, voicy celuy de Monſieur Cauſapé, peut-être meſme

qu'il paroîtra plus convainquant.

Tom. 2. c. 1. Plus le ſang, dit cet Auteur, ſe renouvelle par la frequente ſaignée, plus les eſprits ſe diſſipent, de ſorte que les cruditez, les humiditez, & le chyle ne pouvant plus eſtre ſi bien digerez, s'amaſſent en plus grande quantité, & prennent la place du ſang qu'on a tiré: d'où cet habile Medecin conclut avec les autres modernes que la frequente ſaignée eſt moins un remede qu'une diſpoſition à la fiévre: Monſieur Cauſapé ſe ſert encore de beaucoup d'autres raiſons, & de pluſieurs experiences qu'on pourra lire dans ſon traité des bons & des mauvais effets de la ſaignée, & on ſera perſuadé qu'on ne peut pas

mieux developper qu'il a fait, les abus de la frequente saignée, ny combattre ses partisans avec plus de force.

Le rang qu'a Sylvius-Deleboé dans la Medecine, ne me permet pas d'ômettre icy son sentiment touchant l'effet de la saignée dans les fiévres, il se declare encore plus que Vuillis contre la metode de saigner souvent. Quoique plusieurs Medecins, dit-il, soient persuadez que la saignée est dans toutes sortes de maladies, le souverain remede, & même le seul qu'il faille employer, nous ne pouvons cependant nous attacher à leur opinion, & nous ne croyons pas que la saignée puisse en rien contribuer à corriger, ou à diminuer les mauvaises

Quamvis autem plerique Medici affectibus quibusvis curandis sanguinis missionem optimum & unicum remedium pene arbitrentur: non possumus tamen nos idem cum ipsis sentire, atque in humoribus ternis vario modo peccantibus emendandis aut minuendis aliquid eam præs-

qualitez de nos humeurs; on n'a pû jusqu'à present en rapporter aucune raison solide, ny aucune experience seure; & certainement l'experience & la raison prouvent le contraire. Ce n'est pas sur le seul raisonnement d'une hypothese particuliere que Sylvius s'appuye pour prouver les suites facheuses de la frequente saignée, c'est aussi sur l'experience qu'il compte; ainsi l'on ne peut pas dire que l'experience ne s'accorde pas avec les raisonnemens des Modernes.

tare posse non putamus, postquam nulla ejus ratio probabilis potest afferri; nulla observatio certa, quin contrarium potius suadet ratio, testaturque experientia prax. med. append. text. 9. num. 241.

Mais si l'on ne veut pas s'en rapporter entierement au sentiment de Sylvius sur le chapitre de la saignée, il faut encore consulter l'illustre Ettmuller: les curieux & les sçavans qui recher-

chent ces Ouvrages avec un empressement extrême, montrent évidemment que le témoignage d'un si habile homme doit estre d'un grand poids, sur le sujet dont il s'agit. La foule des Auteurs qui regardent la saignée comme l'unique remede des fiévres ne luy fait point de peur, & ce grand homme porte encore les choses plus loin que Vuillis, Dolæus, Sydenham, Causapé, Sylvius. C'est, dit-il, un grand abus de saigner dans toutes sortes de fiévres, on les peut guerir toutes par les seuls precipitans ou absorbans, & par les evacuatifs; si j'en avois, dit-il, milles à guerir, jamais je n'aurois recours à la saignée, elle est inutile dans les intermittentes, dans les

Chap. 72 des Fiévr.

continues il y a beaucoup à deliberer, il y a ſouvent de la malignité dans les fiévres ardentes, & ſaigner, c'eſt couper la gorge aux malades; il en eſt de meſme dans les fiévres malignes. Ce fameux Medecin marque enſuite les circonſtances qui permettent la ſaignée, & il repete ſouvent, que le Medecin ne peut avoir trop de circonſpection quand il l'ordonne dans les fiévres continues; enfin il ſemble entrer dans la penſée de Bellini, & il raille ceux qui pretendent que la ſaignée rafraîchit, & qu'elle éteint la chaleur de la fiévre: C'eſt, dit-il, un faux fuyant contraire à la pratique: car lorſque le ſang eſt échauffé, & qu'il eſt reſſerré dans les vaiſſeaux, il n'a pas aſſez

d'espace pour le rarefier, & la saignée augmente plutôt l'effervescence en fournissant plus d'espace à l'ébullition; il s'explique encore ailleurs presque de la même maniere. Au reste, dit-il, dans les effervescences fiévreuses, & dans les autres de mesme nature; il ne faut pas avoir recours à un grand nombre de saignées, il vaut mieux s'arrester aux remedes capables de moderer ces effervescences, à corriger les levains vitiez; & enfin à ventiler la masse du sang par des diaphoretiques propres. Ce qu'il dit dans un autre endroit est encore plus fort. C'est folie, dit-il, de saigner dans les fiévres, dans la veuë de rafraichir le sang, comme quelques-uns le pretendent:

Pathologie chap. 2. des differ. des malad.

Therap. chap. 5. de la diminut. de la plethore.

car la chaleur causée par l'effervescence est si excessive, que ce qu'on tire du sang n'est pas capable de la temperer, à moins qu'on en tire jusqu'à la défaillance, comme faisoiẽt les anciens. Nous pourrions nous arréter icy, cela suffiroit pour verifier ce que nous avons avancé. Mais puisque les modernes n'en demeurent pas là, & qu'ils poussent plus loin leurs remarques, il est bon de les suivre dans leurs raisonnements; revenons donc à Sydenham, qui a rencheri sur les reflexions des Medecins qui ont traité de la fiévre & de la saignée. [a] Ce sçavant homme aprés avoir mis les bons effets de la saignée dans tout leur jour, il découvre avec la même clarté ce qu'elle

[a] Verum plerumque tanto, tamque insigni remedio, quale quidem est repetita venæ sectio non opus est. Sect. 1. c 4.

qu'elle a de défectueux ; il fait voir combien il s'en faut qu'elle soit aussi utile qu'il l'avoit crû lui-même, & particulierement dans les fiévres où il y a éruption de pustules.

D'abord il accorde sans peine que la saignée rafraîchit, mais il pese avec beaucoup d'exactitude s'il est toûjours bon de rafraîchir, & il conclut que non. Car tantôt il soûtient qu'il est dangereux d'arréter trop promptement par là l'effervescence fiévreuse qui est le seul instrument dont la nature se sert pour separer les matieres heterogenes de de la masse du sang. Il éclaircit cela par l'exemple des liqueurs fermentatives qui se corrompent, si on arréte trop tost leur fer-

Atque hinc primum innotuit phlebotomiam non perinde atque ego putabam variolis intra justas limites coercendis conducere. dissect. epistol.

Profecto est febris ipsa naturæ instrumentum quo partes impuras à puris secernat. sect. 1. c. 4.

Unde totius massæ perversio & quemadmodum si cerevisiæ aut alius cujusvis

mentation ; tantoſt il aſſeure que la ſaignée r'engage dans les vaiſſeaux les matieres fiévreuſes qui avoient été ſeparées de la maſſe du ſang.

muſti fermentatio intempeſtive ſiſtatur, liquores illi vitium plerumque contrahunt ſect. 1. c. 4.

His ſi ſanguinem miſeris periculum eſt ne ſedimentum quod prægreſsa fermentatio depoſuerat, in maſſam ſanguineam reſorbeatur novaſque turbas excitet. ibid.

Cet experimenté Medecin conſidere encore avec une attention ſinguliere le mal que fait la ſaignée dans les fiévres qui doivent ſe terminer par la tranſpiration. Quelquefois il ſe perſuade que la ſaignée fait r'entrer les matieres fiévreuſes de la même maniere que la froideur de l'air les repouſſe par ſon impreſſion. Quelquefois il croit qu'en diminuant par la ſaignée une portion des humeurs morbifiques, le reſte

Ex improviſo quaſi repercuſſæ detumeſcunt.

Ebullitio nimis imminuitur cuius interim ope partes deſpumandæ accurate ſecerni debuerant: verum etiam illud ipſum ſubducitur quod cœptæ ſecretioni

rentre facilement ou demeure dans les vaiſſeaux, parce qu'il n'y a plus aſſez de matieres pour être chaſſée également par les pores; il déclare ailleurs que la ſaignée empêche la ſeparation ou la coction des méchants ſucs, qu'elle les confond avec les bons, & qu'elle dérange la tiſſure du ſang.

Enfin, ce ſçavant Medecin deſabuſé par experience des mauvais effets de la ſaignée dans les fiévres où il y a éruption de puſtules, il conclut qu'elle ne réuſſit pas auſſi ſouvent ny auſſi ſeurement qu'il avoit crû lors même qu'on la fait de bonne heure.

quaſi pabulum continẽter ſuppeditaret. &c. c. 2. ſect. 3.

Quatenus ſcilicet & ſeparationem perturbat confunditque, &c. ibid.

Venæ ſectionis & catharſeos incõmoda quarum utræque relaxando totum ſanguinis fontem, morbum protrahũt. Epiſt. 1.

Neque ſanguinis emiſſio quantum mihi videtur licet mature celebrata, ita efficaciter materiæ varioloſæ aſſimilationem cohibere præpropeꝛ ã valet. Diſſert. epiſt.

Les obſervations que

Sydenham a faites à l'égard des fiévres intermittentes, ne ſont pas marquées avec moins de ſoin & de netteté, les voicy: Ceux, dit-il, qui ſe ſervent de la frequente ſaignée pour la gueriſon des fiévres tierces qui arrivent au Printems, n'ont pas d'autres ſuccés que de les rendre plus longues & plus fortes; & quelques pages aprés, il aſſeure convaincu, dit-il, par une longue experience, qu'on ne peut ſans un danger extrême ſaigner pour les fiévres intermittentes de l'Automne.

Si ob phlebotomiam liberiori manu celebratam (quo tempeſtas ipſa parum cautos facile inclinat) ſpiritus illi qui ſubito ad deſpumationem ſe accingerēt, pauperiores facti minus valeant, accidere poteſt, ut hujuſmodi febres vernales auxiliis quibuſcumque fruſtra tentatis autumnalium diuturnitatem æmulentur. ſect. 1 cap. 2.

Intermittentium autumnalium curationem non ſine ingenti diſcrimine præſertim per phlebotomiam tentari, frequenti nimis obſervatione didici, ibid.

Quoy que les raiſonnements & les obſervations de Sydenham & des autres modernes que nous avons cité ſouvent, ſuffiſent pour mon deſſein : cependant je ne puis m'empêcher de revenir encore à Dolæus.

Si vous conſultez l'experience, dit-il, elle vous apprendra qu'une infinité de fiévres ſe gueriſſent ſans la ſaignée; elle vous fera voir que les perſonnes qu'on ſaigne ſouvent ſont les plus ſujettes aux fiévres. Vous ſçavez encore que toutes les fiévres intermittentes augmentent par ce remede, au lieu de diminuer. Mais ſi vous écoutez la raiſon; vous ſerez convaincus que la ſaignée n'eſt d'aucun ſecours dans les fiévres

Conſtat aliquot mille abſq; venæ ſectiõne eſſe curatos, & cum quotidiana experientia conſtet illos qui ſibi frequẽtius ſanguinem educi patiuntur, ſatis proclives fieri in febres, & nos doceat quod febres per venæ ſectionẽ pro-

dont les foyers & les levains ſont dans les premieres voyes.

longentur, nec tertiana, nec quartana remittant ſed augeantur, potius abſtinere jubemus à venæ ſectione, &c. Quid enim venæ ſectio quo ad primas vias auxilium afferre poteſt? Dolæus lib. 4. de feb. c. 8. de feb. tert.

Obſervat. ſur les fievr. & les febr. chap. 2. & 4.

Il ne faut pas auſſi oublier ce que Spon penſe de la ſaignée en general, & ce qu'en a dit en particulier Bernardi Ramazzimi. Celuy-là ſoûtiēt que la ſaignée n'eſt jamais un febrifuge pour les fiévres qui ſont cauſées par des humeurs acides; or il attribue preſque toutes les fiévres à l'acidité des humeurs; celuy-cy a obſervé qu'en l'année 1690. il y eut beaucoup de fiévres tierces, & que ceux qui furent ſaignez le jour de l'intermiſſion furent repris de la fiévre le même

Journal des Sçav. 1690.

jour; de ſorte que de ſimple fiévre elle devient double tierce ; la raiſon qu'il en donne eſt conforme au ſentiment des autheurs modernes : C'eſt, dit-il, que la ſaignée affoiblit la maſſe du ſang, & qu'enſuite l'acide augmente & cauſe ces changemens.

Pour ſe convaincre encore davantage des conſequences que les Modernes tirent de leurs principes contre l'uſage de la frequente ſaignée, il faudroit copier icy ce qu'en a écrit le ſçavant Mr Minot qui a joint toute la politeſſe de nôtre langue à une profonde connoiſſance de la nature des fiévres ; mais pour éviter les redites il ſuffira de dire ſeulement qu'on trouvera dans ſon excellent

Traité des Fiévres, 4. Part.

traité des fiévres les raisons les plus fortes, les exemples les plus sensibles, les experiences les plus convainquantes qu'on puisse avoir pour démontrer solidement les abus de la frequente saignée.

Nous n'aurions jamais fait, s'il falloit rechercher icy tout ce que les modernes ont écrit touchant le mauvais & le frequent usage de la saignée ; nous finirons donc par les remarques que Mr Tauvry vient de donner au public sur ce sujet. Je ne crois pas que le témoignage d'un si sçavant Ecrivain puisse estre suspect à personne. Sa methode pour la guerison des fiévres est autorisée par le plus sage & le plus éclairé des Medecins de nôtre siecle &

Nouvelle pratique des maladies aigues

& dont les ſublimes connoiſſances, quoy qu'elles ſurpaſſent celles des autres dans l'art de guerir, ne ſont qu'une partie de ſon merite, ſelon le jugement & les expreſſions d'un Magiſtrat de qui l'integrité ne peut-être ſoupçonnée, & qui eſt à la tête du plus Auguſte des Parlements.

A cette approbation ſi glorieuſe pour Mr Tauvry, preſque tous ſes autres confreres y ont donné leur conſentement, & j'eſtime qu'on ne trouvera pas mauvais que je rapporte icy les propres termes dont deux des plus celebres d'entr'eux s'en ſont expliquez. Je voudrois de tout mon cœur, dit l'un, que tous les Medecins puſſent lire le Livre de Mr Tauvry avec toute l'appli- Mr Saint Yon.

cation qu'il merite; les jeunes entreroient dans la bonne voye, & les vieux reviendroient peut-être de la fureur qu'ils ont pour la saignée.

M. Cressé. L'autre pense de mesme, & il dit, que cet Ouvrage est d'autant plus recommendable, que son Auteur est également éloigné de la folle passion pour la saignée, que de l'entêtement avec lequel il y en a qui font gloire de la décrier.

Aprés de tels éloges on voit aisément de quel poids & de quelle utilité doivent estre les maximes que ce docte Medecin de Paris a establies pour la guerison des fiévres.

Tom. 1. De la fiévre quarte. chap. 22. Or selon ses principes & ses observations, les saignées appauvrissent toû-

jours la masse du sang, & la dépoüillent de ses parties balsamiques & spiritueuses, qui seules peuvent faire la separation des bonnes & des méchantes humeurs. Tom. 2. chap. 28. obs. 7.

Tantost ce fameux Moderne prouve qu'en saignant souvent on trouble les evacuations critiques, on interrompt la transpiration & les sueurs, on arreste le flux de ventre, & ce qui commençoit à se filtrer retourne dans les vaisseaux ; tantost il soûtient que par là les matieres étrangeres contenuës dans les premieres voyes passent aussi plus facilement dans les routes de la circulation. Tom. 2. de la synoque putrid. chap. 3. & chap. 20. observ. 5.

Suivant le mesme Auteur encore, la saignée ne convient pas dans les fiévres

intermittentes, dont les levains, ſelon luy, ſe forment dans le ventricule, & ſouvent meſme, ajoûte-il, aprés la ſaignée les mauvais ſucs paſſent plus aiſément dans le ſang, & ſervent de levain pour entretenir la fiévre, ou pour l'augmenter.

Tom. 1. de la fiévre tierce. chap. 18.

Tom. 2. chap. 20. obſerv 9.

Enfin il montre par ſes remarques, que la ſaignée n'eſt pas toûjours neceſſaire dans les fiévres continuës, il la croit meſme nuiſible dans la vigueur, & dans l'état de la maladie, & que c'eſt de là que les fiévres qui ne ſont d'abord qu'intermittentes, deviennent continuës.

Tom. 1. ch. 3. des humeurs.

ch. 4. des criſes.

Tom. 1. chap. 25. obſerv. 1.

De tout cela il faut conclure que les Modernes ont tiré de leurs ſyſtémes les mêmes conſequences que nous en avons inferées. Je

veux dire qu'ils en ont conclu comme nous, que la methode de saigner souvent est dangereuse, puis qu'en saignant, on ne corrige pas les levains fiévreux, que du moins on ne tire pas plûtôt les méchantes humeurs que les bonnes, qu'on dissipe toûjours les esprits, qu'on n'augmente jamais la chaleur naturelle, qu'on rengage dans les vaisseaux les matieres heterogenes qui estoient déja separées de la masse du sang, que les sucs étrangers s'y amassent en plus grande abondance, que l'on interrompt les crises, & qu'enfin la saignée ne rafraîchit pas aussi seurement qu'on se l'imagine, & quelquefois même un tel rafraîchissement est nuisible.

Peut-être qu'aprés cela

on me fera grace si j'ay mal raisonné sur les effets de la saignée, puisque je n'ay fait que suivre les raisonnemens & les observations des Modernes les plus illustres & les plus sçavants ; il faut maintenant examiner quelques objections que font ordinairement les partisans de la frequente saignée.

## CHAPITRE VII.

*On répond aux principales objections que nous opposent les Partisans de la frequente saignée.*

IL me semble qu'on peut nous faire deux sortes d'objections ; la raison paroît donner lieu aux pre-

mieres, les ſecondes naiſſent de l'uſage & de l'experience.

1°. On dit qu'il faut reïterer la ſaignée quand le ſang ſe trouve corrompu dans les palettes, parce qu'étant de meſme dans les veines, il eſt inutile, & meſme incommode; de-là on infere que l'on doit ſouvent décharger la nature de ce qui l'accable & la bleſſe.

2°. On aſſeure que l'uſage de ſaigner ſouvent eſt tres-ancien, on conclut de-là qu'il eſt bon.

3°. On aſſeure & on ſoûtient, qu'on voit pluſieurs malades de la fiévre guerir par la frequente ſaignée. De ces experiences & de ces raiſonnemens on tire la neceſſité & l'utilité de cette methode.

Il ne ſera pas difficile de répondre ſolidement à ces objections , & d'en tirer même des avantages conſiderables. Pour cela nous commencerons par montrer que le jugement qu'on fait du ſang tiré dans les palettes eſt incertain & trompeur , & que les conſequences qu'on en tire ſont fauſſes & dangereuſes , de ſorte que le pretexte de la corruption du ſang ſur laquelle on ſe fonde eſt vain & frivole.

Journal des Sçavans.

Les Obſervations du ſçavant M. Bonnet dans ſon labyrinthe de Medecine ſuffiront ſeules pour nous convaincre combien le jugement qui eſt fondé ſur la couleur du ſang eſt trompeur & incertain. Il remarque (dit il) aprés Septalius & Ballo-

nius, que souvent dans les palettes le sang paroit corrompu, quoique les personnes dont on le tire soient dans une parfaite santé, & que d'autres dont la constitution, & les parties sont gâtées & corrompuës, donnent un sang qui semble tres-pur ; d'où il conclut qu'il ne faut pas reïterer la saignée, bien que le sang paroisse impur & corrompu; parce qu'il y a des corps (dit-il) qui se nourrissent mieux de cette sorte de sang, qu'ils ne feroient d'un autre dont l'apparence seroit plus belle, & la couleur plus vive. Il blâme enfin les Chirurgiens qui comptent sur cette pretenduë corruption, & qui prennent de là occasion de reïterer les saignées.

Pour peu qu'il me fut permis d'exposer icy mes propres reflexions, j'ajoûterois aux observations de ces habiles Medecins, que j'ay souvent remarqué dans des personnes qui se font saigner par precaution en certains temps pour prevenir les fiévres ou d'autres maladies, que leur sang n'a pas moins alors toutes les marques d'un sang corrompu, ou pourri, que lors qu'elles étoient malades, la fiévre n'ajoûtant à leur sang aucune alteration plus grande, au moins à l'exterieur. On peut tirer de cette remarque deux consequences qui seront d'une grande utilité. La premiere, que les Medecins se trompent souvent dans le jugement qu'ils font de la qualité du sang qu'on

a tiré des veines, & tel que l'on prend ordinairement pour un ſang corrompu, eſt naturel & conforme au temperament de la perſonne qu'on a ſaigné. La ſeconde, que dans la fiévre le ſang n'eſt pas toûjours corrompu, & qu'il eſt quelquefois ſeulement dans une agitation ou efferveſcence extraordinaire, de même que nous voyons le lait ou l'eau boüillir dans des chaudrons ſans ſe corrompre, quoi que le feu les mette dans une commotion violente. La comparaiſon de l'efferveſcence du ſang dans la fiévre avec l'agitation & le boüillonnement de l'eau qui boüt ſur le feu n'eſt point de moy, je la dois à Galien & à Vuillis qui s'en

sont servis pour expliquer la nature des fiévres.

Cependant je ne veux pas nier absolument que le sang ne se corrompe quelquefois par la desunion de ses principes dans l'effervescence de la fiévre, & que de mesme que le laict s'altere & se corrompt souvent dans l'ebullition qu'il souffre, quelquefois aussi la fermentation extraordinaire du sang luy cause de l'alteration & un derangement de ses parties, & pour lors il est corrompu : mais pour connoître certainement quand cette corruption du sang arrive, & pour ne se pas tromper dans le jugement qu'on en fait, il faudroit que l'on sçût auparavant quel est l'état naturel du sang dans chaque

personne; car ce n'est point par sa couleur qu'on peut juger de ses qualitez, celles-là pouvant changer, quoy que celles-cy demeurent les mêmes; ainsi que le vin plus ou moins rouge, ou entierement blanc ne laisse pas d'avoir des effets semblables.

Je crois avec tous les Medecins que la difference du temperament des hommes vient du different mélange des humeurs; que chaque homme a son temperament particulier, qui le distingue des autres, autant que son visage; & qu'il est plus difficile de trouver deux temperaments, que deux visages qui se ressemblent parfaitement: il est donc certain que chaque personne ayant un tempe-

rament particulier, doit avoir aussi un mélange particulier des humeurs; or du mêlange particulier de nos humeurs se forme l'état naturel de la masse du sang, dont il est autant de dispositions particulieres, qu'il est d'hommes differents.

Donc, pour connoître quand le sang a dégeneré de son état naturel, il faut par une premiere connoissance estre convaincu quel est cet état naturel du sang dans un tel homme en particulier; or qui a pû jusques icy parvenir à cette connoissance?

Je dis plus, la disposition du sang est tres-differente non seulement dans chaque homme; mais aussi dans le même homme; suivant les divers âges de la vie, le

ſang eſt ſujet à mille impreſſions : les differents changemens de ſaiſons, le genre de vie que l'on méne, la nature des alimens dont on uſe, le perfectionne ou l'altere ſucceſſivement. Il eſt viſible qu'on ne peut pas s'aſſeurer que le ſang ſoit tel dans l'âge avancé qu'il êtoit dans l'enfance & dans la jeuneſſe.

Je veux cependant qu'il y ait des Medecins aſſez penetrans pour développer le veritable état naturel du ſang de chaque perſonne en particulier : Je conſens encore, ſi l'on veut, que le ſang qui eſt dans les palettes eſt corrompu. Quelles preuves a-t-on qu'il étoit tel dans les vaiſſeaux avant qu'on l'en eût tiré ? ne ſçait-on pas que le

sang en se refroidissant change de couleur & de consistance ? ses esprits se dissipent peu à peu, & les parties dont il est composé prennent un arrangement bien different de celui qu'elles avoient lors qu'il couloit dans les vaisseaux, il ne doit plus paroître ce qu'il étoit auparavant; tous les liquides qui contiennent des esprits ayant cela de commun, qu'ils s'alterent & qu'ils changent de nature par la perte de leurs esprits : le sang donc sorti des veines perd son mouvement & sa chaleur qui sont les principes de sa conservation, & même de sa constitution naturelle, d'où il s'ensuit qu'il doit se corrompre.

On ne doit pas non plus douter

douter que l'air ne change beaucoup le ſang, puiſque la maniere dont il en eſt penetré lui donne une differente couleur ; cela ſe voit dans le même ſang ſorti de la même veine & en même temps, car celui qui tombe ſur l'aſſiette ou ſur le bord des palettes paroît d'un beau rouge, au lieu que celui qui eſt dans les palettes ſemble impur & d'une autre couleur ; ce qui ne peut venir que de la differente maniere dont l'air penetre l'un & l'autre dans une differente ſituation.

C'eſt de là que pluſieurs Medecins ſe ſont perſuadez que l'air ſeul donne au ſang la couleur rouge qu'on y remarque, & ils aſſeurent même que la diverſité de

couleur ne marque pas dans le sang deux sortes de substance, l'une plus pur & plus subtile, & l'autre plus terrestre & plus grossiere; mais qu'elle dépēd de l'action de l'air qui touche le sang & qui en penetre la superficie d'une differente maniere.

Chap. 6. Premiere Partie.

Traité de l'usage des Parties ch. 3. du Sang.

Si l'on veut se donner la peine de lire l'anatomie raisonnée de Mr Tauvry, le Traité des Fiévres de Mr Minot, & celuy de l'usage des parties de Verduc, on y trouvera des experiences tres convainquantes, que la couleur rouge du sang dépend uniquement de l'air; soit qu'on le considére dans la machine pneumatique, soit qu'on le regarde dās les tuyaux de verre, soit enfin qu'on l'examine dans les

palettes & qu'on l'expose à l'air dans de differentes ſituations : car ce qui paroiſſoit noir au fond de la palette aprés qu'on l'a renverſée, devient bien toſt d'une couleur rouge par la ſeule reflexion de l'air.

Mais quelque curieuſes que ſoient les experiences que ces habiles Modernes nous ont laiſſées là deſſus, on me diſpenſera de les rapporter icy, elles nous meneroient trop loin. Ainſi je m'arrêteray ſeulement à celles de Mr Tauvry, elles ſont parfaitement à mon ſujet.

Un Medecin, dit-il, a fait prendre des vaſes fort creux, il a ordonné qu'on les chauffe, il a fait faire un grand trou à la veine, il

défend que ce sang qu'il a fait tirer, soit exposé à l'air froid ; il revient & il crie : le mauvais sang ; tout le monde regarde ce sang avec luy, & l'on dit que c'est de la corruption & non pas du sang. Mais si ce Medecin, ajoûte notre sçavant Moderne, sçavoit que que ce sang ne paroît mauvais que parce qu'il a empêché l'air d'agir & de luy communiquer ses sels nitreux, il pouroit changer de sentiment.

Le grand trou de la veine ) c'est toûjours Mr Tauvry qui parle ) est une precaution ridicule, puisque l'ouverture n'en peut jamais estre aussi petite que des veines capillaires par lesquelles il faut cependant que le sang le plus grossier

passe ; il passe donc autant de sang grossier par une petite ouverture de la veine que par une grande.

D'où vient donc, dira t'on, que le sang paroist plus corrompu, quand on a fait une grande ouverture ? C'est, répond notre Medecin de Paris, qu'il en a passé plus à la fois, & que l'air s'est moins mêlé à chacune des parties du sang, & leur a moins communiqué de sels nitreux. Un air chaud ayant moins de ces sels qu'un air frais, nous doit aussi faire paroître le sang plus corrompu.

Enfin des vases creux presentent moins de parties de sang à l'air, que s'ils étoient plats. C'est toûjours notre excellent Auteur qui raisonne, & qui confirme son

raisonnement par l'experience suivante. Les gouttes de sang qui sont sur les bords d'un plat sont toûjours d'un beau rouge, l'air les ayant beaucoup penetrées, & le sang qui est dans le fond d'un vaisseau est toûjours noir, l'air ne le pouvant point penetrer.

Monsieur Tauvry a fait encore d'autres experiences qui luy ont fait conclure, que par le mélange des sels nitreux de l'air, le sang hors des veines a une autre disposition & un autre arrangement, & que ces sels étant des parties roides & longues peuvent donner au sang un ressort plus preste ; de sorte que quand la lumiere tombe sur la superficie du sang, elle est renvoyée beaucoup plus

vîte, & cela ſuffit peut-être, ſelon le meſme Auteur, pour occaſionner dans notre ame le ſentiment d'un rouge plus vif & plus éclatant.

Mais je n'ay garde d'entrer dans l'examen d'une ſi ſçavante & ſi difficile queſtion, je laiſſe aux fameux Phyſiciens à examiner s'il y a des couleurs réelles, ou ſi elles ne ſont que les differentes reflexions & modifications de la lumiere cauſée par la differente figure, & par l'arrangement different des parties inſenſibles qui compoſent les corps; je puis meſme, ſans choquer aucun party, & pour accorder aux défenſeurs de la frequente ſaignée ce qu'ils pretendent là-deſſus; je puis, dis-je,

avec eux ſuppoſer, & meſme croire que la couleur rouge & vermeille qui paroît dans le ſang luy eſt naturelle; quelles preuves apportera-t-on pour perſuader que cette couleur rouge, ſuppoſant meſme qu'elle ſoit naturelle au ſang, en marque toûjours la bonté, & que ſans elle il eſt corrompu? Il faudra donc dire que le ſang des perſonnes ſaines qui ſe trouve ſouvent ſans aucune couleur rouge eſt gaſté; & que celuy que l'on tire pendant le cours des fiévres malignes & pourprées n'eſt pas alteré, parce qu'il eſt vermeil & d'un rouge admirable. Or ſi le ſang eſt alteré dans les fiévres, c'eſt principalement dans les fiévres malignes qu'il doit être

être extrêmement corrompu ; on n'a pour s'en convaincre qu'à examiner les differentes opinions qu'il y a ſur la cauſe prochaine des fiévres malignes & pourprées: les Anciens font conſiſter leur malignité & leur venin dans une pourriture ou corruption ſinguliere des humeurs : quelques Modernes avec Vuillis la mettent dans la coagulation du ſang; d'autres avec Sylvius dans ſa diſſolution ou fluidité ; Kircherus & ſes Sectateurs dans une putrefaction animée, c'eſt à dire dans des humeurs pleines de vers qu'ils ont obſervé avec le microſcope. De tout cela il eſt facile de remarquer que le ſang dans les fiévres malignes doit ſouffrir une grande alteration, cepen-

dant lors qu'il est tiré des veines il nous paroist souvent rouge & vermeil.

Ce n'est donc point par la couleur du sang lors qu'il est hors de ses vaisseaux qu'il faut juger de sa bonne ou de sa mauvaise qualité.

En effet, on doit estre convaincu, que hors des veines il n'est plus le mesme qu'il estoit dedans, soit que ce changement luy arrive par la dissipation de ses esprits ou de ses sels, par la perte de sa chaleur, & par la cessation de son mouvement, ou par le derangement de ses parties: soit que l'air y contribue aussi; & l'on peut asseurer qu'il y a autant de difference entre le sang qui coule & qui boult dans les veines, & celuy qui est con-

Mr Andry Traité de la generat. des vers dans le corps humain.

tenu dans des palettes, qu'il y en a entre un corps mort & un corps animé.

C'eſt la penſée d'Ettmuler. Le ſang, dit-il, qui eſt chaud de luy-meſme, ſe refroidit auſſi-toſt qu'il eſt hors des veines, & perd ſon temperament & ſa vie; parce que les eſprits qui le vivifioient ſont incontinent diſſipez. Phiſiol. chap. 10.

De là le meſme Auteur conclut que toutes les predictions, & les jugemens qu'on fonde ſur le ſang tiré, ſont vains & inutiles, puiſque le ſang, ajoûte-t-il, hors des vaiſſeaux devient bientôt entierement diſſemblable à celuy qui y reſte, ſoit par l'alteration de l'air, ſoit par ſa propre corruption. Ibid.

C'eſt par de ſemblables raiſons que Monſieur Tau- Anatomie raiſonnée chap. 6.

vry ſoûtient qu'on ne peut juger que difficilement de la couleur & de la conſiſtence du ſang quand il eſt refroidi, à cauſe, dit-il, des differentes alterations que l'air cauſe au ſang quand il eſt hors des veines, ſuivant qu'il luy communique plus ou moins des ſels nitreux qu'il contient.

Si l'on veut une preuve ſenſible des divers changemens qui arrivent au ſang hors de ſes vaiſſeaux, il ne faut que le conſiderer lors qu'il ſort de la veine, & aprés qu'il eſt repoſé dans les palettes : pendant que le ſang coule, & meſme au moment qu'il eſt tombé dans la palette, il paroiſt rouge ; mais examinez-le pendant qu'il ſe refroidit, vous le verrez changer ſuc-

ceſſivement de differentes couleurs ; enſuite ayant ceſſé de fumer il change encore ; enfin conſiderez-le aprés que le ſereux ſe ſera ſeparé des autres parties qui compoſent la maſſe du ſang , vous y remarquerez d'autres couleurs toutes differentes des premieres.

Mais , quoy que tout le monde doive convenir de cela , bien des gens neanmoins ſoûtiennent le contraire ; tombant ſans y penſer dans un défaut commun aux hommes qui veulent juger de tout ſur la ſeule apparence , pour avoir le plaiſir de decider promptement , & pour s'épargner la peine d'examiner la nature de chaque choſe en particulier.

Puis donc que la cor-

ruption qui paroît dans le sang lors qu'il est dans les palettes est une fort mauvaise preuve, pour soûtenir qu il est aussi alteré dans ses vaisseaux, doit-on conclure de cette prétendue corruption, qu'il est necessaire de reïterer souvent la saignée pendant le cours des fiévres? & faut-il croire qu'on ne peut trop decharger la nature d'un sang gasté; quand on ne sçauroit connoître si effectivement il est alteré ou s'il ne l'est pas? Et quand même, dit Vuillis, on seroit asseuré des mauvaises qualitez de la masse du sang, devroit-on pour cela en tirer si souvent? Non, dit-il, c'est un grand abus, & nous ne devons pas souffrir que tant de personnes qui

Nec ita (passim, uti fit) à gyrtis, Empiricis, & Barbitonsoribus de vita humana ludendi, venia concedatur, qui phlebotomiam te-

ſe meſlent de ſaigner, ſe jouent impunement de la vie des hommes. Quoy donc, parce qu'ils verront aprés avoir ouvert la veine que le ſang ſort avec impetuoſité, ou parce qu'il leur paroît de differente couleur; ils ſe glorifieront d'avoir fait une bonne ſaignée, & ils prennent de là occaſion de la reïterer; fauſſement prevenus, qu'on ne peut trop ſouvent tirer du ſang, quand il eſt corrompu. Mais, ajoûte Vuillis, s'ils ſont certains que le ſang eſt auſſi gaſté dans les veines qu'il le paroiſt dans les palettes, cette ſeule raiſon doit les obliger à l'épargner beaucoup. Il ne faut donc pas ſe laiſſer ſurprendre à la couleur du ſang, ny s'étonner qu'il paroiſſe

meratiè ac improbè celebrant, & ſi forſan cruor liberius exiliet, aut diſcolor apparebit, idcirco de vaſe bene pertuſo gloriantes, cum, quia malus videtur, uberius emittendum clamitant, cùm ſæpius è contra ei parcendum fuerit. ſect. 3. c. 1. de phleb.

à la ſeconde ſaignée plus méchant qu'à la premiere, puiſque les ſucs qui entrent dans les vaiſſeaux aprés qu'on a ſaigné, ne peuvent plus ſi bien s'aſſimiler au ſang à cauſe que les parties volatiles du ſang eſtant diſſipées, la tranſpiration diminue, les coctions, & les filtrations s'affoibliſſent, de ſorte qu'il demeure plus d'impuretez dans la maſſe du ſang : de là vient que le ſang en paroît plus trouble ou plus chargé, & c'eſt la raiſon qu'apportent quelques ſçavants, pour expliquer pourquoy plus on ſaigne, plus le ſang nous ſemble mauvais. Mais ce qu'il y a ici d'avantageux pour nous, c'eſt que quand meſme on pouroit s'aſſeurer des mauvaiſes qualitez du ſang, &

Cauſapé.
Tauvry.

que la decision qu'on en a faite seroit aussi juste & veritable qu'elle se trouve souvent fausse & temeraire, la consequence qu'on en tire seroit certainement déraisonnable ; c'est pour cela sans doute, que Mr. Causapé entrant dans la pensée de Vuillis, condamne la coûtume ordinaire de ceux qui reïterent toûjours la saignée, à proportion que le sang qu'on tire paroît plus changé & plus mauvais : & la raison qu'il en donne, & qu'il a empruntée de Galien, comme il l'avoue lui-mesme, est excellente, & merite bien qu'on la rapporte, & qu'on y fasse reflexion.

Si sanguis insigniter mutatus est nequaquá detrahe. Gal. lib. de sanitate tuend. Causapé tom. 2. c. 13.

Plus le sang, dit cet habile Medecin, est changé

& corrompu, moins il a d'eſprits, & par conſequent il ne faut pas achever d'épuiſer le peu qui en reſte par les évacuations du ſang; mais on doit tâcher à les conſerver, & à les refaire en épurant la maſſe ſanguinaire par le ſecours des autres remedes, ſur tout par de bons alimens.

Si donc nous trouvons qu'il eſt tres-difficile de juger certainement des mauvaiſes qualitez du ſang tiré dans les palettes, ſi nous montrons encore que plus la maſſe du ſang eſt alterée, plus on doit l'épargner; que devons-nous conclure autre choſe, ſinon que le jugement qu'on fait d'ordinaire du ſang des malades eſt vain & frivole, ou

du moins fort incertain, & que les conſequences qu'on en tire ſont mal fondées.

---

## CHAPITRE DERNIER.

*Suite des objections que font les Partiſans de la frequente ſaignée.*

ON peut encore objecter deux choſes contre nos reflexions. La premiere eſt que l'uſage de ſaigner frequemment eſt ancien, & que ſi on en avoit connu de bons effets, il ne ſeroit pas venu juſques à nous. La ſeconde, qu'on guerit encore tous les jours des fiévres par la ſaignée ; de ſorte que l'experience montre que cette

methode reuſſit, bien loin de cauſer tous les deſordres que nous luy attribuons.

La premiere de ces difficultez n'eſt pour nous d'aucune conſideration; nous ne diſons pas que l'uſage de ſaigner ſouvent ſoit nouveau, nous avons même avoué d'abord qu'il eſtoit fort ancien; mais en meſme temps nous avons montré que dés ſa naiſſance on l'avoit condamné, que les plus experimentez Medecins avoient tâché de l'étouffer dans ſon berceau, ſi j'oſe ainſi m'exprimer; & dans la ſeconde partie de ces reflexions, nous prouverons encore, que dans la ſuite des temps les Medecins les plus habiles & les plus experimentez ne

se sont pas contentez de décrier cette methode, mais qu'ils ont encore établis des principes, & fait des observations qui en font voir l'abus.

Il n'y a point de prescription pour l'erreur, mais quand il y en pouroit avoir, celle-cy se trouve interrompue par une infinité de sçavants écrits qui nous restent des siécles passez, & qui combattent tous la frequente saignée. Ainsi les Modernes sont aujourd'huy bien receus à reprendre l'Instance, & continuer le procés, & ils ont lieu d'esperer qu'on le jugera enfin en leur faveur.

Il faut pourtant satisfaire à la seconde difficulté, qui paroît plus considerable. Car si l'on prouve par

l'experience l'utilité de la frequente ſaignée, on a droit de la ſoûtenir, & de la mettre en vogue : or on guerit tous les jours, dit-on, beaucoup de fiévres à force de ſaigner ; & par conſequent cette methode a de bons ſuccés. Voilà comme on raiſonne; mais ſi ce raiſonnement a lieu, on ſoûtiendra pareillement qu'il eſt beaucoup plus dangereux qu'utile de ſaigner ſouvent, puis qu'on voit plus de malades qui periſſent par là, qu'on n'en voit qui gueriſſent : or, bien qu'il ſoit aiſé de faire voir que les experiences qu'on apporte ſoient ſouvent trompeuſes, & qu'on attribue pour l'ordinaire à la ſaignée ce qui dépend d'une autre cauſe;

je veux bien pour éviter la chicane, reduire toute la queſtion à examiner icy laquelle de ces deux methodes doit paroître plus judicieuſe & plus ſeure, ou de ſaigner rarement, ou de ſaigner ſouvent.

Il eſt indubitable que la methode d'épargner le ſang eſt la plus aſſeurée, puis qu'on demontre qu'elle eſt établie ſur la raiſon, & ſur l'experience; au lieu que l'autre n'a pour fondement que la ſeule experience, qui peut toûjours eſtre trompeuſe, quand elle n'eſt pas ſoûtenue du raiſonnement. En effet, quoy de mieux eſtabli par la raiſon, & par l'experience, que ce qui s'accorde parfaitement aux hypotheſes des Modernes & des Anciens; & qui

est conforme aux observations des uns & des autres ? Mais si ces deux avantages se trouvent unis dans notre methode, & qu'ils ne se rencontrent pas dans l'autre, ne doit-on pas raisonnablement conclure que celle-cy est plus dangereuse que celle-là ?

Or nos reflexions verifient également bien ces deux conclusions : car j'ose dire, que si celle qu'on vient de voir par rapport aux systemes nouveaux semblent convainquantes, les autres que nous devons faire en examinant l'hypothese de Galien & de ses Sectateurs, ne le seront pas moins.

Il sera bon neanmoins de remarquer auparavant, que les Galenistes mesmes,

aussi-bien

auſſi-bien que les Modernes, regardent le bon uſage de la ſaignée comme une choſe fort rare: en effet il faut ſelon eux avoir une claire & évidente connoiſſance de la cauſe des fiévres, il faut ſçavoir juger des forces du malade pour s'aſſeurer ſi elles ſeront capables de ſoûtenir, non-ſeulement l'évacuation du ſang, mais encore la violence, ou la longueur de la maladie: il faut faire attention au genre de vivre de chaque perſonne; connoître parfaitement la diverſité des temperamens, la difference des qualitez du ſang, ſçavoir choiſir les jours les plus favorables, les heures les plus propres, ſelon le mouvement des humeurs morbifiques, & le

cours de la fiévre ; pouvoir distinguer les évacuations critiques, des symptomatiques, & prevoir les crises qui doivent arriver.

Mais entre toutes les connoissances qui sont necessaires pour le bon usage de la saignée, la plus utile est de ne pas confondre les fiévres salutaires avec celles qui ne le sont pas.

Quel paradoxe, dira-t-on, & qui a jamais ouy dire qu'il y eût des fiévres salutaires ? Non, ce n'est point un paradoxe ; mais une verité importante, une verité dont l'Oracle de la Medecine a souvent parlé, & dont il a pris soin de nous instruire.

Hippocrate

Ouy, le grand Hippocrate remarque plusieurs especes d'affections qui se gueris-

Aphor. sect. 5. aph. 70.

ſent par la fiévre, tantoſt il aſſeure que la fiévre quarte nous preſerve des maladies de convulſions, tantoſt qu'elle eſt le remede de ceux qui en ſont attaquez; il dit encore que les perſonnes qui tombent en apoplexie meurent en ſept jours, ſi la fiévre ne ſurvient pour les guerir: tous les Medecins qui ont illuſtré les ouvrages de ce genie ſuperieur, entrent dans ſa penſée, & ils nous expliquent de quelle maniere la fiévre guerit ces ſortes de maladies. La chaleur fiévreuſe, diſent-ils, attenue, ſubtiliſe, diſſipe, évacue la matiere morbifique qui les cauſe, & qui ſelon quelques-uns eſt une humeur viſqueuſe & gluante, ſelon d'autres une abon-

Aphor. ſect. 6. aph. 51.

Galenus.

Chriſt. Avega.

Hollerius.

dance de pituite crue portée dans les nerfs.

Tom.1. lib. 1. hiſt. 24. quæſt. 23.

Mais Zacutus pouſſe encore la choſe plus loin, il dit que le Medecin doit exciter la fiévre dans les affections qui ſont engendrées d'humeurs froides & crues; il ſe fonde d'abord ſur les experiences d'Hipocrate, enſuite il s'appuie ſur l'autorité de Celſe, de Galien, & de quantité d'autres fameux autheurs qui tombent tous d'accord qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour guerir les maladies froides, que la fiévre dont la chaleur répandue generalement par tout le corps conſume plus promptement l'abondance des ſucs pituiteux, que tous les remedes chauds unis enſemble.

Pour éclaircir encore cette verité il faut obſerver avec Sydenham, qui a ſi bien pris l'eſprit d'Hippocrate, que la nature n'a pas de moyen plus ſeur, plus prompt & plus ordinaire pour ſeparer les bons ſucs des méchans, que la fiévre qui n'eſt autre choſe, ſelon cet habile Medecin, qu'un combat de bonnes humeurs contre les mauvaiſes ; & ce combat dure (ajoûte-il) juſques à ce que celles-là ayent prévalu.

Or puis qu'il y a beaucoup de maladies cauſées par des humeurs froides & crues, & que la fiévre les guerit, il eſt donc des fiévres ſalutaires ; il eſt donc auſſi d'une importance extrême de les connoître pour ne pas ſaigner mal à propos,

c'est à dire pour ne pas troubler les mouvements salutaires de la nature.

Il y a encore quantité d'autres connoissances qui ne sont pas moins necessaires pour saigner avec succés ; mais il faut icy les ômettre pour éviter un long détail, dont tous les ouvrages des Medecins les plus consommez sont remplis ; il suffira seulement de dire que tous demandent à ceux qui se meslent d'ordonner la saignée une vaste & profonde erudition, une application extrême & continuelle.

C'est ce grand nombre de sublimes connoissances qui a fait avoüer aux Medecins, qui ont esté en reputation, que la saignée est un souverain remede,

quand elle est faite à propos, mais qu'elle est aussi une operation tres-dangereuse, lors qu'on en abuse; c'est de là que le sçavant Duret nous apprend, que la saignée est tantost un poison, & tantost un antidote : la vie & la mort (adjoûte Vuillis) en dépendent. Il faut pour bien saigner, selon Citesius une grãde attention, une extrême prudence, & une prompte penetration. Un autre Galeniste a pensé tres-judicieusement, lors qu'il a dit qu'on ne doit se servir de la saignée que comme on use des meilleurs aliments, dont le moindre excés est toûjours plus dangereux que celuy des autres viandes, qui sont moins exquises, & moins nourrissantes :

Phlebotomiæ & Pharmaciæ lex illa est ut loco adhibita alexiteria, at temere & inconsiderate sint deleteria In coac. Hipp. lib. 2. collor Duret. Sub hoc cardine vita & mors versantur. Vuill. sect. 3 c. 1. de pleb.

In qua usurpanda ἐπιδέξιος opus est & perspicaci ingenio. Citesi. dissert. de usu pleb.

Sed ea tanquam puro & salubri alimento utendum cujus videlicet exces-

c'eſt à dire, que la ſaignée, quelque neceſſaire qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt modérée, elle cauſe de plus facheux accidents, que les autres remedes qui ſemblent moins importants.

ſus plus incommodi quam minus exquiſiti & minoris alimenti cibus allaturus eſt. Pigræus, lib. 9. c. 1.

Mais un habile Moderne raiſonne là-deſſus d'une maniere agreable : il compare ceux qui ſaignent ſouvent aux perſonnes qui pour ſecourir une maiſon embraſée, commencent par jetter les meubles les plus precieux par les feneſtres; & enſuite courent à éteindre l'incendie avec des ſeaux d'eau.

Lucas Anton. Portius.

Quoy qu'il en ſoit des differentes penſées qu'ont eu les celebres Medecins, touchant l'uſage de la ſaignée, il eſt certain que les anciens & les modernes ont regardé

regardé le ſang comme une liqueur precieuſe, comme un baûme vivifiant, comme un divin nectar de la vie, pour me ſervir de leurs termes : auſſi pour nous faire comprendre combien on doit le ménager dans la gueriſon des fiévres, ils n'ont rien oublié de ce qui peut faire voir les méchans effets de la frequente ſaignée.

Il eſt donc inutile de m'étendre davantage ſur ce ſujet. On a expliqué les vrays ſentimens des modernes. On a parlé de leurs obſervations : on a fait remarquer, quels ſont leurs principes & quelles conſequences ils en tirent eux-mémes : tantoſt pour démontrer ſolidement les ſuites facheuſes auſquelles on

s'expoſe en ſaignant ſi ſouvent, tantôt pour détruire abſolument les faux préjugez qu'on ſe forme à cet égard.

Au reſte, on ne peut douter que les autheurs modernes, que l'on trouvera icy citez, ne ſoient des plus excellents Maiſtres de l'Art. Ils ont tous fait paroître dans pluſieurs ouvrages un eſprit juſte, fertile, penetrãt, & ſolide: Ce ſont ces hommes fameux qui font aujourd'huy tant d'honneur à la Medecine moderne, & qui reçoivent auſſi parmy les gens de Lettres les loüanges qu'ils ont ſi juſtement meritées.

Or bien qu'ils apportent differentes raiſons pour prouver l'inutilité de la ſaignée, & le deſordre

qu'elle cauſe quand on en uſe trop ſouvẽt, toutes leurs raiſons vont pourtant au même but, & prouvent la même choſe. En effet, que les ſuites facheuſes de la frequente ſaignée viennent de la diſpoſition des eſprits, ou de la perte du ſel eſſentiel & balzamique de la maſſe du ſang, qui s'aigrit par là, ou qui devient plus ſulphuré, ou plus bilieux; qui ſe trouble, qui s'altere, qui ſe fige, qui ſe coagule, qui s'épaiſſit, qui ſe rafraîchit d'une maniere trop violente; que les matieres fiévreuſes rentrent dans les vaiſſeaux du ſang, ou qu'elles ne puiſſent ſe precipiter : tout cela, dis-je, n'empêche pas que les obſervations qu'on a faites touchant l'abus de la fre-

quente ſaignée, ne ſoient conſtantes & réelles; & ſi nous faiſons voir encore que les mêmes obſervations ont auſſi eſté faites par Galien, & par ſes ſectateurs, on ne pourra plus douter que la frequente ſaignée ne ſoit une dangereuſe methode pour guerir les fiévres.





# SECONDE PARTIE.

*Que ſelon l'hypotheſe de Galien & celle des plus fameux Galeniſtes, la ſaignée n'eſt pas un bon remede pour les Fiévres.*



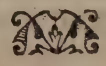
SI le conſentement de tant de ſçavants modernes ne ſuffit pas encore pour nous convaincre qu'il y a de l'abus dans la frequente ſaignée, il faut maintenant examiner l'hypotheſe de Galien qui eſt la plus ancienne, & qui ſemble favoriſer l'uſage de ſaigner ſouvent. Pour connoître l'antiquité de

cette hypothese, il ne suffit pas de sçavoir dans quel siecle a vécu Galien; mais il faut encore sçavoir que cet illustre Medecin se vante d'avoir tiré les principes de son systeme de la Doctrine du grand Hippocrate.

L'an de grace 136.

Ce fut sous le regne d'Antonin que Galien répandit dans Rome ses fameux écrits, pour établir l'usage de la saignée; soit en refutant les maximes d'Erasistrate & de ses sectateurs, soit en étalant les principes de la Medecine dogmatique, qu'il prétend estre fondée sur les dogmes d'Aristote & sur les observations d'Hippocrate. Quoy qu'il en soit; il est certain que ce systeme a rendu le nom de son autheur im-

mortel ; & depuis ſon établiſſement il a toûjours été enſeigné dans les Ecoles de Medecine : les Grecs & les Arabes l'ont ſuivi , & ſa reputation s'eſt toûjours ſoûtenue par les ouvrages des plus celebres Medecins de l'Europe. Mais pour mieux juger de l'hypotheſe Galenique, il faut d'abord l'examiner dans ſa ſource , je veux dire dans les Ecrits de Galien , & nous la conſidérerons enſuite dans les Livres des plus illuſtres de ſes ſectateurs.



## CHAPITRE I.

### *Idée generale de l'hypothese de Galien touchant la nature & la cause des Fiévres.*

L'Essence de la fiévre selon la pensée de Galien, consiste dans une chaleur extraordinaire, allumée dans le cœur & répandue par tout le corps, en sorte que les fonctions de la nature en sont troublées. Tantost il soûtient que cette chaleur fiévreuse est étrangere, tantost il semble dire que c'est la chaleur naturelle qui s'est trop augmentée & qui a passé les bornes ordinaires. Ensuite il divise les fiévres

Hic ergo calor præter naturam quem febrem appellamus. Gal. lib. 1. de feb. c. 2.

Intemperies quæ in calido consistit cum in totum diffusa est, febris nominatur. lib. 9. Meth. c. 14.

Calorem ipsum qui adeo adauctus fit, ut occasione ejus corpus laboret &

par rapport à trois sujets differents, que cette chaleur excessive enflamme pour l'ordinaire, sçavoir les esprits, les parties solides, & les humeurs.

permittit volenti appellare febrim. Lib. 2. Meth. c. 7. Lib. 1. de Feb. diff. c. 2.

Nous ne dirons rien des deux premieres especes de fiévres, car ce n'est pas pour la guerison des Ephemeres ny des Fiévres ethiques qu'on saigne si souvent, mais c'est toûjours pour celles qui s'allument dans les humeurs : ainsi nos reflexions ne doivent regarder que celles-là.

Galien appelle putrides ces sortes de fiévres, & il les divise en continues & intermittentes; celles-cy sont de trois especes, la quotidienne, la tierce & la quarte, lesquelles naissent de la pourriture de trois diffe-

Lib. 2. de Feb. differ. c. 1. & 2.

rentes humeurs qu'il nomme pituite, bile jaune, & bile noire. Lors que la pituite se pourrit, elle cause la quotidienne; quand c'est la bile jaune la tierce se forme; & la quarte s'engendre de la bile noire pourrie.

Galien établit aussi plusieurs especes de continues selon la diversité des humeurs qui composent la masse du sang, il declare que chaque humeur en se pourrissant produit une fiévre continue differente. Mais le detail en seroit trop long. Il suffit pour nostre sujet de remarquer que ce grand homme met le foyer des fiévres continues dans les grands vaisseaux du sang, & celui des intermittentes dans quelqu'autre endroit particulier du corps.

Il ajoûte que le foyer febrile se forme quelquefois par obstruction, quelquefois par inflammation, & souvent par le seul amas des matieres putrides retenues & embarassées dans quelque partie qui ne peut s'en débarrasser par le defaut de transpiration, ou par le déreglement de quelqu'autre fonction.

Quippe particula quam obstructio facit aut putredo, aut phlegmone obsedit febris ipsius veluti focus est. lib. 11. Meth. c. 20.

Voylà les principes de l'hypothese de Galien touchant les Fiévres, & c'est sur ces mêmes principes encore qu'il établit la methode de les guerir par la saignée. Mais parce que sa methode n'est pas moins opposée que ses principes à l'usage de la frequente saignée, j'estime qu'il est à propos de donner aussi quelque idée de cette methode.

## CHAPITRE II.

### *Idée générale de la methode de Galien pour l'usage de la saignée dans la cure des fiévres.*

ENtre les maximes que Galien établit pour l'usage de la saignée dans la cure des fiévres, il y en a qui semblent favoriser la frequente saignée, & d'autres qui la détruisent absolument.

Je commence par les premieres, & je remarque d'abord que nôtre Autheur dans le neuviéme Livre de sa Methode, regarde la saignée comme un souverain remede. La saignée, dit-il, est le plus puissant des re-

Maximè vero continentium febrium remedia hæc duo sunt, sanguinis detractio & potio frigida. lib. 9. Meth. c. 5.

medes pour guerir les fiévres continues, & voicy les raisons qu'il en donne quelques pages aprés. Le sang selon sa pensée, n'est pas toûjours un baûme necessaire à la vie, mais au contraire c'est quelquefois un fardeau incommode à la nature, tantost par sa quantité, tantost par ses mauvaises qualitez : celles-cy le rendent inutile pour la nourriture du corps ; par celles-là il peut trop remplir & trop gonfler les veines & les arteres, en sorte que souvent elles s'ouvrent, où il s'y fait des obstructiōs. Or dans ces circonstances, ajoûte Galien, il est avantageux de saigner pour empêcher l'impetuosité du sang, & pour en détourner le cours : mais il faut sur

Fit sanguis naturæ inutilis bifarium vel cum propriam qualitatem non servat, nec amplius nutrire sicut prius cum utilis esset, potest. Vel ita multitudine crevit, ut aut vires premat, &c. ibid. c. 11.

Ac in his quidem missio sanguinis utilis est, ibid.

tout, continue-t-il, avoir égard aux forces des malades, & lors qu'elles le permettent on peut tirer du sang deux ou trois fois, & même plus souvent.

Galien raisonne encore ailleurs d'une autre maniere sur l'effet de la saignée. Il est tres avantageux, dit-il, de saigner non seulement dans les fiévres continues, mais aussi dans toutes les autres qui naissent de la pourriture des humeurs, lors principalement que l'âge & les forces du malade le permettent. Car, continue-t-il, la nature ainsi déchargée d'une partie du poids des humeurs qui l'accablent, elle surmonte facilement le reste, soit en cuisant ce qui est trop crû, & qui peut se

Saluberrimum est in febribus venam incidere, non continuis modo, verũ etiam in aliis omnibus quas putrescens humor concitat; ubi præsertim nec ætas nec vires prohibent.
Levata namque quæ corpus nostrum regit natura, exonerataque eo quo velut sarcina premebatur, haud ægra quod reliquum est vincet, &c. Lib. Meth. 11, c. 15.

corriger par la coction, soit en poussant dehors ce qui peut estre chassé.

Certainement on ne peut pas étaler de plus favorables maximes pour la saignée. Mais il faut maintenant considérer les autres maximes qui y sont absolument opposées, & peut-estre trouvera-t-on qu'il s'en explique d'une maniere plus claire ; du moins est-il certain qu'il parle alors sans nulle condition & sans nulle restriction. Voicy les plus essentielles & les mieux suivies.

Premierement, Galien soûtient qu'il ne faut pas saigner quand la masse du sang est beaucoup alterée, & pour nous faire comprendre sa pensée, il suppose que les humeurs

qui compoſent la maſſe du ſang peuvent ſe corrompre en trois manieres. La premiere eſt quand elles different peu de la nature du ſang. La ſeconde, quand elles en different beaucoup; Et la troiſiéme quand elles en different entierement. Dans le premier degré d'alteration Galien permet de ſaigner hardiment; & dans le ſecond il veut qu'on garde plus de meſure, & qu'on prenne plus de precaution; mais quand les humeurs ſont corrompues jusqu'au troiſiéme degré, il défend abſolument de ſaigner.

Ubi paululum vel citra ſanguinem reſtitutum, vel ultra proceſſum eſt, audacter mittendus eſt ſanguis; ubi plus, conſideratius agendum; ubi plurimum, in his nullus omnino mittendus. lib. 4. de ſanit. tuend.

En ſecond lieu, Galien declare que le ſang peut ſouvent changer de nature, & ſe convertir en quelqu'autre eſpece d'humeur, &

Expedit aliquibus ſanguinem detrahi, quibus is copioſus eſt & nondum inſigniter ad alterius

& lors que ce changement est beaucoup considerable, la saignée, selon luy, est entierement inutile.

Troisiémement, Galien assure que la purgation seule peut corriger le vice des humeurs peccantes; & comme chaque humeur, ajoute-t'il, a son vice particulier, il y a de mesme des remedes specifiques & particuliers pour chaque espece d'humeur corrompue: ainsi, continue-t'il, c'est au Medecin à choisir les plus convenables.

En quatriéme lieu, Galien prétend que la saignée ne peut jamais guerir la pourriture des humeurs, ny l'obstruction qui en vient. Mais il marque par quelles voyes, & par quels reme-

humoris naturâ mutatus; non detrahendus autem in quibus jam mutatus est. In lib. 6. Hipp. de morb. vulg. comm. 3. text. 43.

Succorum vitium purgatione, quæ cuique superanti succo sit accommodata corrigitur. lib. 13. method. med. cap. 6.

Verum quoniam, nec obstructio, nec putredo curari potest per sanguinis missio-

des on doit evacuer les humeurs corrompues. Il veut qu'en cela on suive l'opinion d'Hippocrate, & qu'on observe la voye par où la nature semble plus disposée à chasser les matieres fiévreuses ; de sorte qu'il faut, selon ces deux grands hommes, employer pour cela tantost les purgatifs, tantost les diuretiques, tantost les sudorifiques, & quelquefois les vomitifs, suivant les mouvemens de la nature qui tend à se décharger par les urines, ou par les selles, ou par les sueurs, ou par le vomissement.

nem, ut quæ alia remedia ceu prius demonstratum est, desiderent. lib. 11. met. med. c. 14.

Quæ educere oportet, quo maxime vergunt eo ducenda. Hipp. aph. l. 1. aph. 21.

Vacuationẽ quidem illius per urinam, disjectiones, vomitum, sudores moliemur. lib. 11 meth. med. c. 8.

Telles sont les maximes qui font le sujet de nos reflexions, mais pour les rendre plus solides, commençons d'abord par examiner

les principes de Galien touchant l'origine des fiévres.

---

## CHAPITRE III.

*Où l'on fait voir que l'hypothese de Galien touchant la cause des fiévres, & sa methode pour les guerir, sont contraires à la frequente saignée.*

LEs principes dont Galien se sert pour expliquer l'origine des fiévres, meritent d'abord toute nôtre attention ; nous reflechirons ensuite sur la methode qu'il tenoit pour les guerir.

Puisque Galien suppose que la pourriture d'une des quatre humeurs, qui, selon *Premier Principe.*

luy, compoſent la maſſe du ſang, & la cauſe des fiévres continues putrides, & que cette humeur eſt renfermée & mélée avec les autres dans les veines ; il s'enſuit déja que la ſaignée n'attaque pas directement la cauſe des fiévres continues putrides, parce qu'elle ne peut ſeparer l'humeur pourrie d'avec les autres qui ne le ſont pas. Mais de cette ſuppoſiion, il ſuit encore viſiblement qu'on évacue par la ſaignée, plus de bonnes humeurs que de méchantes. Car en ſuppoſant que de quatre ſortes d'humeurs, qui compoſent la maſſe du ſang, il n'y en a qu'une de corrompue qui excite la fiévre ; il eſt évident qu'il y a toûjours trois parties de bonnes humeurs,

& une ſeulement de méchantes. Donc en ſaignant on tire du moins trois fois autant de bonnes humeurs que de mauvaiſes.

Pour verifier cette conſequence, il ne faut qu'alleguer un autre principe de Galien, ſçavoir que la ſaignée tire également toutes les humeurs qui ſont contenues dans les veines.

Second principe.

Icy un Philoſophe plus deciſif que je ne ſuis, formeroit hardiment ce ſyllogiſme: Selon Galien la ſaignée évacue également les quatre humeurs qui compoſent la maſſe du ſang. Or ſelon Galien encore, chaque eſpece de fiévre eſt produite quand une de ces quatre humeurs eſt pourrie. Donc dans chaque eſpece de fiévres la ſaignée évacue trois

Jam vero æquabilis omniũ humorum vacuatio quæ exactiſſima habetur, ſectione venæ adminiſtrari ſolet. Galen. in aphor. Hip. comm. 2. aph. 17.

sortes de bonnes humeurs, & seulement une de mauvaises.

Ce raisonnement suffiroit du moins pour montrer qu'on peut tirer les mesmes consequences de l'hypotese de Galien, que nous avons inferées des systemes modernes. Car dés-là qu'on prouve que la saignée ne detruit pas directement la cause des fiévres, mais qu'elle tire encore plus de bonnes humeurs que de méchantes; on fait voir en mesme temps, qu'elle dissipe beaucoup d'esprits, & que par consequent la chaleur naturelle diminue, la pourriture s'augmente, & toutes les fonctions de la nature se dereglent.

Mais nous ne nous arrêterons pas icy au detail de

toutes ces choſes. Premiement pour éviter les redites continuelles. Secondement parce qu'il ne faut que ſçavoir raiſonner pour connoître l'évidence des inductions que nous tirons des principes de Galien. Troiſiémement, parce qu'il les a tirées luy-meſme d'une maniere tres-nette & tres-claire, comme on le verra dans la ſuite ; ainſi je paſſe à la ſeconde reflexion.

Je dis donc qu'à juger par les principes meſmes de la methode que Galien a établie pour la gueriſon des fiévres, la ſaignée n'y convient point ; & pour cela nous nous arreſterons à trois de ſes principes ſeulement. 2. reflexion.

Galien établit trois degrez de corruption dans les 1. principe.

humeurs. Premierement, lors qu'elles ſont peu differentes du ſang. Secondement, lors qu'elles le ſont davantage. Troiſiémement lors qu'elles le ſont entierement; enſuite il declare que la ſaignée eſt nuiſible dans le troiſiéme degré de corruption.

2. principe. Il ſoûtient ailleurs, que la ſeule purgation peut corriger le vice des humeurs. Ces deux principes ainſi ſuppoſez, & ſouvent repetez dans les Ouvrages de notre Auteur; voicy comme je raiſonne.

La ſaignée, ſelon Galien, eſt nuiſible quand quelqu'une des humeurs qui compoſent la maſſe du ſang, eſt alterée juſqu'au troiſiéme degré de corruption. Il eſt donc nuiſible de ſaigner dans

dans les fiévres putrides: car peut-on nier que l'humeur qui cauſe ces ſortes de fiévres ne ſoit du moins corrompue juſqu'au troiſiéme degré, puis qu'on ſuppoſe qu'elle eſt pourrie? en effet, ou il faut mettre la pourriture des humeurs dans le troiſiéme degré de corruption, ou dans un degré encore plus extrême, puis qu'il n'y a rien qui éloigne davantage le ſang de ſon être naturel, que la pourriture. Or ſi la pourriture de nos humeurs eſt compriſe ſous le troiſiéme degré d'alteration, la ſaignée, ſelon Galien, ſt alors nuiſible; elle le ſera donc encore davantage ſi la pourriture eſt dans un plus haut degré: car pourquoy Galien veut-il que la ſaignée

ſoit nuiſible dans le troiſiéme degré de corruption de nos humeurs, ſi ce n'eſt que par un autre principe que nous venons de marquer, il ſoûtient que la ſeule purgation peut corriger le vice de nos humeurs? Vous voyez par là comment les principes de Galien ſont ſuivis.

Mais ſans entrer dans un plus long examen de ces deux principes de Galien, voicy, dis-je, le raiſonnement qu'on en peut former. La purgation ſeule peut corriger le vice de nos humeurs, or la pourriture de nos humeurs eſt un vice, donc la purgation ſeule peut corriger la pourriture de nos humeurs. L'argument preſſe, mais ſi la purgation ſeule convient en general, ſelon Galien, à

la pourriture des humeurs, elle doit aussi convenir en particulier à la pourriture qui cause les fiévres ; il est donc évident que la saignée n'est pas un remede propre pour les fiévres putrides, puis qu'elle ne peut corriger le vice des humeurs qui les causent.

Je me crois assez autorisé à tirer cette consequence des principes de Galien, puisque luy-même l'a tirée en des termes si precis que la chose parle de soy-même, & pour ne rien avancer de douteux ou d'incertain, il faut l'écouter luy-mesme. La saignée, dit-il, ne pouvant guerir ny l'obstruction ny la pourtiture des humeurs ; il faut absolument employer d'autres remedes pour cela.

3. principe.

Verum quoniam nec obstructio, nec putredo curari potest per sanguinis

missionem ut quæ alia remedia desiderent, lib. 11. meth. med. c. 14.

Que peut-on répondre à l'axiome de Galien? peut-il parler plus clairement, & plus expressement? ses expressions ne sont elles pas au dessus de toute sorte de subtilité & de chicanerie? Ainsi sans faire de plus longs raisonnemens, il est certain qu'il suit évidemment des principes de Galien, que puisque la saignée ne peut corriger ny l'obstruction, ny la pourriture des humeurs; elle ne peut aussi par consequent détruire la cause des fiévres putrides. Donc rien n'est plus inutile & mesme plus dangereux que de saigner frequemment pour les guerir.

A tout cecy on ne manquera pas de me dire, que s'il y a dans les écrits de Galien des principes con-

traires à l'uſage de ſaigner, ſouvent on en trouve auſſi de favorables pour les défenſeurs de cette methode; & dont ils peuvent tirer des conſequences tres-avantageuſes pour leur parti, de ſorte qu'ils prétendent être autoriſez à ſe ſervir de ces maximes à leur tour.

En effet, dit-on, Galien n'aſſeure-t'il pas tantôt que la ſaignée eſt un ſouverain remede pour les fiévres en general, tantôt en particulier pour les putrides, & quelquefois qu'on la peut reïterer?

Pour répondre à cette objection qui ſemble fort ſpecieuſe, & pour donner aux Partiſans de la frequente ſaignée tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre; je leur accorde qu'on trou-

ve dans les ouvrages de Galien des principes auſſi favorables à la methode de ſaigner frequemment, qu'il y en a d'oppoſez ; je conſens même pour l'honneur de Galien, & pour l'uſage de ſon hypotheſe, qu'il n'y a point de contradiction dans ſes maximes. Je veux encore pour rendre la choſe égale, que nous regardions ces maximes comme des principes generaux qui doivent ſervir pour la gueriſon des fiévres. Mais je leur demande en même temps, que nous n'en ſoyons les Commentateurs ny les uns ny les autres, & que nous nous arrêtions tous à l'application que Galien en fait luy-même. Pour cela il faut lire ſans prevention ſes ouvrages, étudier exactement

ſa doctrine, examiner à fonds ſes obſervations, conſiderer avec attention la liaiſon & connexité de ſes principes, & les conſequences qu'il en tire luy-même : car quand pluſieurs raiſonnemens de Galien ſembleroient prouver invinciblement la neceſſité & l'utilité de la ſaignée ; il eſt neanmoins certain, que ſi l'on reflechit ſur l'application qu'il fait luy-même de ſes propres principes, ſur les reſtrictions qu'il adjoûte à ſes aphoriſmes, ſur les exceptions qu'il fait, ſur les conditions, & les preparations qu'il demande ; enfin ſur les regles qu'il preſcrit pour l'uſage de la ſaignée ; il s'enſuivra toûjours qu'il ne faudra ſai-

gner que tres rarement, ſi on veut le faire avec ſuccés, & ſelon la methode de Galien. Examinons toutes ces choſes par ordre.

---

## CHAPITRE IV.

### *Où l'on prouve que la methode ſpeciale de Galien pour la cure des fiévres eſt également oppoſée à la frequente ſaignée.*

AVANT que d'entrer dans l'examen de la methode ſpeciale dont Galien ſe ſert pour le bon uſage de la ſaignée dans la cure des fiévres, il eſt bon de remarquer d'abord les conditions qu'il ajoûte aux ma-

ximes qui établissent la necessité & l'utilité de la saignée.

Il est avantageux de tirer du sang, dit Galien, quand les forces du malade sont vigoureuses, quand il est dans l'âge florissant, quand les humeurs sont peu corrompues, c'est à dire, (remarquez bien cela s'il vous plaît) c'est à dire, que la saignée est bonne pour ceux qui ne sont gueres malades; car sans doute la fleur de l'âge, la vigueur des forces, le peu de corruption des humeurs rendent les maladies moins dangereuses, & au contraire les maladies sont plus perilleuses lorsque la foiblesse des forces & de l'âge est jointe à une grande alteration de la masse du sang. Il s'ensuit donc

selon Galien, que la saignée ne convient pas aux personnes les plus malades.

Il est tres vray, que la methode de Galien se reduit à cela seulement, & que ce n'est que dans les circonstances où la nature seule gueriroit les maladies, que la saignée est salutaire. Ce seroit cependant un grand avantage si la saignée produisoit toujours seurement son effet dans les personnes mêmes les moins malades. Or Galien nous avertit tres-judicieusement que quand même on garderoit toutes les conditions qu'il exige dans l'usage de la saignée; malgré tout cela elle est souvent nuisible. Qu'on lise avec attention ce fameux passage qui est comme le boulevard des

défenseurs de la frequente saignée, on connoîtra que Galien aprés avoir asseuré qu'il est tres-utile de saigner dans toute sorte de fiévres putrides, avoüe cependant que la saignée est souvent dangereuse dans les fiévres synoques. La raison qu'il en donne est remarquable : C'est, ajoûte Galien, parceque dans cette sorte de fiévre les entrailles étant fort enflammées, la saignée augmente le feu, & les visceres deviennent plus ardens & plus rotis qu'ils n'étoient auparavant.

Quanquam sic quoque noxia esse in synochis febribus potest, quippe combusta immodico calore viscera etiam amplius deuruntur ac torrentur. lib. 11. Method. med. c. 15.

Cecy meriteroit bien une petite reflexion, pour montrer aux partisans de la frequente saignée, qu'il n'est pas vray qu'en saignant on rafraîchit toûjours les ma-

lades selon l'hypothese même de Galien; & qu'ils n'ont pas lieu de se recrier contre les Modernes qui asseurent aujourd'huy que dans de certaines circonstances, la saignée augmente l'effervescence fiévreuse.

Mais il faut se hâter de parcourir les autres conditions que Galien demande pour saigner avec succés.

Entre une infinité de circonstances qui sont necessaires pour le bon usage de la saignée, je ne remarqueray que les principales; & je diray en un mot qu'il faut selon nôtre Autheur, être consommé en la Physique, sçavoir en perfection les vrais principes dont l'homme est composé, connoître la difference des humeurs, & les diverses alte-

Lib. de cur. rat. per sang. miss. c. 3.

rations qu'elles peuvent souffrir ; enfin, qu'on doit distinguer les especes de fiévres, les saisons, les climats, les temperaments qui ne permettent pas de saigner les malades.

Or peu de personnes sont capables d'une connoissance si étendue, d'un examen si laborieux, d'une application si exacte. Aussi est-ce pour cela, que Galien même défend l'usage de la saignée, sur tout aux jeunes Medecins, à qui l'âge n'a pû encore donner les belles & vastes connoissances qui sont necessaires pour saigner avec succés.

Cæterum si adolescentes, qui neque de venæ sectionis mensura, neque de venarum secandarum ratione quidquam audiverint, ad præsidium hoc sese accingant, id statim ut dictum est antea, ab ipso quoque initio maximum afferret nocumentum. Præstiteret igitur illos neque penitus venæ sectionem aggredi, quam citra respectum dictorum auxilio manus admovere, &c. Lib. de venæ sect. adversus Erasistratæs. c. 11.

J'en demeurerois là, ſi je n'avois à raiſonner que ſur la methode generale de Galien, mais il faut penetrer plus avant dans ſa Doctrine, & détailler ſes obſervations particulieres pour le bon uſage de la ſaignée.

Sed qui nostra tempestate febres cunctas in principio venæ ſectione indigere putant non mediocri hercule noxa ægrotos afficiunt. ibid.

Je conſidere d'abord que Galien, quoy que prevenu de l'utilité de la ſaignée, remarque luy-même l'abus que l'on en faiſoit déja de ſon temps, dans la cure des Febricitans ; il ſoûtient que ceux qui prétendent qu'il faut ſaigner au commencement de toutes ſortes de Fiévres, ſe trompent, & que cette methode eſt tres-pernicieuſe aux malades.

Nam per annum ſæpius venam incidere haud expe-

Il declare auſſi qu'on ne doit pas leur tirer du ſang pluſieurs fois dans l'eſpace

même d'une année, puisque selon luy on épuise par là les esprits, on diminuë la chaleur vitale, on affoiblit & on dérange les fonctions naturelles.

dire arbitror, quod una cum sanguine vitalis excernatur spiritus. Lib. de hirud. venul. cucurbit. & scarificat.

Aprés cela, Galien fait encore observer l'embarras où l'on se jette quand on saigne souvent : Car, dit-il, si l'on a égard à la fiévre, il ne faut pas souvent donner de la nourriture ; & si l'on considére que la saignée épuise toûjours, on doit nourrir davantage pour reparer la perte des esprits : On est donc dans une fâcheuse necessité ou d'augmenter la fiévre par la nourriture, ou de laisser perdre les forces du malade, en luy ôtant les aliments; de sorte qu'il est plus expedient d'épargner le sang qui est

Ita necessum est duorum alterum, aut febrem si nutris augere, aut vires si non nutris dejicere, satius itaque fuerit aliquid sanguinis, quod proprium animalis nutrimentum fit, relinquas. lib. 11. de Meth. med. c. 14.

ſi neceſſaire à la vie.

On dira ſans doute, que Galien blâmoit ceux qui de ſon temps tiroient du ſang juſqu'à la défaillance, au lieu qu'aujourd'huy, ceux qui ſaignent ſouvent, ménagent mieux les forces de leurs malades, puiſqu'ils tirent peu de ſang à chaque fois : Mais ces Meſſieurs ne font pas reflexion que leur methode eſt encore plus dangereuſe que celle qu'ils avoüent que Galien condamne, car en ne ſaignant alors qu'une fois, quoy que ce fût copieuſement, on n'épuiſoit pas tant le malade qu'on le fait de nos jours en ſaignant ſi ſouvent. En effet une ſaignée abondante faite dans le commencement de la fiévre, & lors que les forces ne ſont point encore diminuées,

diminuées, n'épuise pas tant le malade qu'une mediocre souvent reïterée, pendant que la diette, les insomnies, & les douleurs l'accablent : & quand même la frequente saignée ne surpasseroit pas en quantité celle qu'on ne faisoit qu'une fois ; il est toûjours certain que cette évacuation, faite de la sorte, ne troubloit qu'une fois la nature, lors qu'elle avoit encore presque toute sa vigueur; on l'aidoit aprés cela par les febrifuges, à faire une bonne crise, au lieu que maintenant on trouble & on agite la masse du sang dans dans toutes sortes de temps, sans soulager les malades par les remedes, propres à faire precipiter, ou transpirer les matieres fiévreuses ; si le malade a repris quel-

ques forces, c'eſt une raiſon de reïterer la ſaignée. Si le malade, dit-on, a de la force, il ſouffrira bien encore une ſaignée : on revient enſuite; ſi on trouve les forces diminuées, on ſoûtient que ce ſont les mauvaiſes humeurs qui étouffent la chaleur naturelle, & qu'il faut la dégager : de ſorte qu'en quelqu'état que ſoit le malade, on ne manque jamais de pretexte pour le faire ſaigner : & on repete à tout propos, l'axiome de Galien; que la nature déchargée d'une partie des mauvaiſes humeurs ſurmonte facilement le reſte.

Mais quand Galien n'auroit pas donné à cet Axiome toutes les bornes que nous avons déja dit, & celles que nous dirons dans la ſuite, on

ne peut en tirer une conſequence avantageuſe pour la frequente ſaignée dans toutes ſortes de fiévres.

Il ſuffiroit même de remarquer icy, que Galien n'a pas toûjours conſideré la ſaignée comme un remede general, mais qu'il l'a ſouvent regardée en particulier, comme la cauſe de pluſieurs maladies, quand on s'en ſert mal à propos.

Ce fameux Medecin, pour faire comprendre ſa penſée, compare la ſaignée à l'air qui nous environne ; & de même, dit-il, que l'air eſt quelquefois ſalutaire, ou nuiſible par rapport au different état dans lequel nous nous trouvons : ainſi la ſaignée eſt tantôt un remede, tantôt une cauſe morbifique ſelon la diſpoſition de nos

At cum homini malum affert ex causis, fit morbificis, contra cum prodeſt ex ſanis, ac propterea cum proficit, vocatur auxilium & ad eundem modum & ambientis proprium pro natura ſua nomen eſt aër.

humeurs : en sorte que pour ne se tromper jamais, il faut absolument avoir une parfaite connoissance de toutes les diverses temperies & alterations dont la masse du sang est susceptible.

Ideoque veram ipsam medicinæ artem Æsculapio Asclepiadique concedunt. Lib. 3. Meth. med. c. 7.

Or cette connoissance est d'une étendue infinie ; aussi personne n'en est capable, au jugement même de Galien, qu'Apollon & Æsculape.

Mais ce n'est pas assez que de faire voir que selon les observations de Galien, la saignée ne convient pas à toutes sortes de fiévres, qu'elle épuise les esprits, ou la chaleur vitale, qu'elle trouble les fonctions naturelles, & que la methode de saigner frequemment est tres embarassante: il faut encore montrer que Galien établit

beaucoup d'autres maximes qui n'y ſont pas moins oppoſées.

Je paſſe donc aux Regles qu'il donne pour le bon uſage de la ſaignée, & qui regardent les ſaiſons, les climats, les temperamens, & les âges, qui ne permetent pas que l'on ſaigne ſans expoſer les malades à un danger évident.

1o. Il défend de ſaigner les vieillards, & les enfans qui n'ont pas encore quatorze ans, l'experience luy ayant fait connoître que les uns & les autres ne peuvent ſupporter la ſaignée : les vieillards, dit-il, ne la ſupportent qu'avec peine, parce qu'ils ont peu de force ; les enfans n'en ſont pas moins incommodez, encore que chez eux la faculté vitale

*1. Regle.*

Neque enim puer, neque ſenex ſectionem venæ ſuſtinent, neque ſi magno morbo laboraverint, &c. Commẽt. 4 de vict. rat. in morb. acut. lib. de art. curat. ad Glauc.

lib. 11. Meth. c. 14. Pueri vero quanquam vitali facultate valeāt, tamen neq; ii venæ ſectionem ſuſtinent prompte enim eorum ſubſtantia tum propter humiditatem tum propter temperamenti caliditatem evaporatur. ibid.

ſoit plus vigoureuſe ; car étant d'un temperament chaud & humide , ils ont beaucoup de tranſpiration : c'eſt pourquoy il ne faut pas évacuer par la ſaignée ceux qui ſont naturellement ſujets à une grande diſſipation d'eſprits. Ce precepte à l'égard des enfans, a paru d'une ſi grande conſequence dans la pratique , que Jean Monſterus celebre Galeniſte a fait un Livre exprés pour appuyer Galien, contre ceux qui n'ayant aucun égard à l'âge tendre des enfans, les ſaignent auſſi frequemment que les perſonnes qui ſont plus avancées en âge.

Bibliot. Stkenk.

Jul. Caeſ. Claudinus de ingr. a d. infirm. lib. 2. c. 2.

Un autre Galeniſte fait auſſi là-deſſus une belle remarque. Encore, dit-il, que la ſaignée ait reuſſi une ou

deux fois à quelques enfans, on ne doit pas pour cela en faire une maxime pour tous les autres, puis qu'on voit qu'à leur égard elle a plus de méchans que de bons effets : il faut en cela pluſtôt conſulter la raiſon que l'autorité.

*2. Regle.* Mais je reviens à Galien & aux remarques qu'il fait ſur les ſaiſons qui ſont contraires à la ſaignée : lors que l'air étant chaud & ſec il ſe fait, dit-il, une prompte & facile tranſpiration, nous ne tirons point de ſang, quoy que la maladie ſoit grande, & que le malade ſoit dans la force de l'âge : ſi au contraire la ſaiſon eſt extrémement froide, tout eſt à craindre en ſaignant.

Adjiciam & eum, qui ab ambiente nos aere deſumetur, ſcopus cum fuerit abundè calidus & ſiccus, ita ut cito ab eo corpus evaporetur, nēpe tunc à venæſectione abſtinemus, etiāſi morbus magnus fuerit, florenſque ætate homo. Comment. 4. de rect. rat. in morb. acut. text. 19. & alibi.

Galien a cru qu'il étoit d'une si grande consequence dans la pratique, d'avoir égard à la difference des saisons pour saigner à propos, qu'il n'a pas fait de difficulté de dire hardiment, que les Medecins ont tué tous les malades qu'ils ont saignez sans faire reflexion à l'intemperie de l'air.

Si etiam valde frigida fuerit, tunc quoque sanguinem mittere est formidandum. lib. 1. de art. cur. ad Glaucon. c. 13.

Omnes quibus medici nihil omnino de temporum statu cogitantes sanguinem abstulerunt, interierunt, l. 1. de arte cur. ad Glauc. c. 24.

*3. Regle.*

Le temperament des malades, continue Galien, ne demande pas moins de reserve, & de circonspection dans l'usage de la saignée, puisqu'il y en a qui ne la peuvent permetre; telle est la constitution des personnes qui ont la peau blanche, delicate, humide, qui sont grasses, & dont les veines sont petites, les pores bien ouverts, & bien disposez pour la transpiration. C'est ainsi qu'il

Sed qui mollem &

qu'il s'en explique souvent dans le Livre qu'il écrit à son ami. Ceux, dit-il, qui ont la peau tendre & douce, & qui ont l'habitude du corps sujette à une grande dissipation d'esprits, sont facilement abatus par le mal; c'est pourquoy il ne faut pas avoir la temerité de les saigner, quand même toutes les autres indications sembleroient demander la saignée. Il faut encore, ajoûte-t-il, en user de même à l'égard des personnes qui sont trop grasses, ou trop maigres. Il repete la même chose dans le même Livre, & ailleurs, tant il la trouve de consequence; tant il a peur qu'on n'y fasse pas assez de reflexion.

flaccidam & prompte diffluentem habent carnem, quare etsi reliqua omnia sanguinem esse minuendum persuadent, non tamen id facere audendum. Eodem & quicumque supra modum crassi, aut macilenti, nam & his venã incidere cavendum est. Lib. 1. ad Glaucon. de art. cur. c. 13.

Lib. 11. Meth. med. c. 14.

4. Règle.

Il nous reste à parler de quelques symptomes qui ar-

rivent dans la fiévre; & lesquels, selon Galien, défendent de saigner. Le flux de ventre, dit-il, la foiblesse, & la douleur d'estomac, la nausée & le vomissement, doivent empêcher la saignée, jusqu'à ce que le Medecin ait fortifié l'estomac par quelque remede. Si avec la fiévre, dit-il, il y a un flux de ventre, cette évacuation doit suffire, quoy qu'elle ne semble pas d'abord assez abondante; une autre seroit nuisible, & mettroit le malade dans un plus grand danger: & à l'égard de ceux qui ont l'estomac malade, il déclare qu'il a vû mourir beaucoup de personnes qui avoient de pareils symptomes, lors qu'on les a saignez avant que de leur fortifier

Sed neque si fuerit febris cum profluvio ventris, aliâ opus est evacuatione l.1.ad Glau. c. 13.

Sæpius vidi, qui ita affecti erãt, quosdam interiisse, alios ad extremum periculum fuisse perductos, cum medici eos evacuare tentassent, antequam os ventriculi corroborassent. lib.ad Glau. 1, c. 14.

Si præcedat

l'estomac, & qu'il en a vû beaucoup d'autres pour cela même reduits à l'extremité. Enfin il repete souvent, que si la fiévre est causée par l'abondance des sucs crus & indigestes, il ne faut pas saigner.

ciborum cruditas tantopere differre venæ sectionē jubebis, &c. l. 9. Meth. med. c. 5.

5. *Regle.*

Mais rien n'est plus judicieux ni plus exct, que ce que Galien commande de faire quand on juge à propos de tirer du sang dans les fiévres; il veut que d'abord que le sang commence à sortir de la veine on en observe la couleur; & que si elle n'est pas semblable à celle que doit avoir l'espece du sang qu'on soupçonne être la cause de la fiévre, on referme promptement le vaisseau, de crainte d'épuiser le malade en luy tirant de bon sang. Aprés avoir

Et ſi incisa vena, is qui fluit, niger videatur ac craſſus, audacius mittendus; quod ſi flavus, & tenuis appareat, ſupprimendus. Lib. 1. ad Glauc. c. 11.

Lib. 3. de locis affect.

ouvert la veine dans la fiévre quarte, dit-il, ſi le ſang nous paroît noir & épais, tel qu'on le voit dans ceux qui ſont malades de la ratte, il faut être plus hardy à le tirer; au contraire, ſi on remarque qu'il ſoit jaune & ſubtil, on doit refermer la veine.

Aprés des Obſervations ſi exactes, & des Regles ſi preciſes, il ſeroit maintenant inutile de faire un plus long examen de la methode ſpeciale de Galien, pour la gueriſon des fiévres : ainſi j'eſpére que ceux qui conſidereront l'enchaînement de ſes principes, les conditions qu'il exige pour les mettre en pratique, l'étendue de ſes Regles & de ſes remarques, les bornes & les reſtrictions qu'il donne à ces fameux

Aphorismes, surquoy les partisans de la frequente saignée fondent toute leur theorie & leur pratique, j'espere, dis-je, que ceux qui considereront toutes ces choses avec attention & sans prejugé, seront aisemẽt persuadez que l'hypothese de cet illustre Medecin est plûtôt contraire que favorable à l'usage de saigner souvent pour guerir les fiévres.

En effet si selon Galien il faut seulement ouvrir la veine dans les fiévres où le sang abonde, & qu'il ne le faille pas faire dans celles où il est alteré, où il y a de la corruption & de la pourriture dans les humeurs, & des obstructions dans les vaisseaux; quand il y a des cruditez, un flux de ventre, un vomissement, des nausées,

de la foiblesse d'estomac ; &c. si l'on ne doit pas saigner les vieillards, les enfans & toutes les personnes qui sont d'un temperament delicat & foible, qui ont la peau blanche, les veines petites, & qui dissipent beaucoup d'esprits, ou qui sont fort grasses, ou fort maigres ; si l'on doit encore avoir égard à l'intemperie de l'air, aux saisons, aux climats ; enfin si on adjoute à tous ces preceptes, que la saignée en general interrompt les crises, & qu'en particulier, si on la reitere souvent, elle épuise la chaleur vitale, & trouble les fonctions naturelles ; n'avoüera-t-on pas que j'ay eu raison d'avancer que le systême de Galien n'est aucunement favorable à ceux

lib. de Præcogn.

qui soûtiennent l'usage de la frequente saignée?

Au reste il faut remarquer qu'en montrant que la Doctrine de Galien est opposée à la frequente saignée, je fais voir aussi qu'il y a beaucoup de rapport entre les Observations de cet ancien Medecin, & les experiences de nos Modernes, sur tout que la saignée augmente souvent la chaleur ignée ou fiévreuse, qu'elle trouble la nature dans ses operations, & qu'il ne faut pas attendre que le sang soit reposé dans les palettes pour bien juger de ses differentes qualitez.

Mais je prévois qu'on m'objectera que Galien n'ayant pû connoître la qualité de nôtre climat ny le temperament de nos François, on ne doit pas se servir de

ſes Regles pour condamner l'uſage de la frequente ſaignée, qui a toûjours eu de effets en France; car, dit-on, les Galeniſtes n'ont ſuivi les principes de leur Maître, qu'aprés les avoir accommodez aux experiences qu'ils ont faites dans leurs païs: ainſi quoy que veritablement Galien ait écrit que les peuples qui habitoient les Gaules de ſon temps, ne pouvoient ſupporter la ſaignée, il ne s'enſuit pas que les François, qui ſont venus enſuite habiter le même païs, ſoient auſſi d'une conſtitution également oppoſée à la ſaignée; c'eſt à dire qu'on ne veut plus ſe ſervir de l'opinion de Galien pour regler l'uſage de la ſaignée: ainſi dés-là on avoüe qu'elle détruit la me-

thode de ſaigner ſi ſouvent, & on ſoûtient ſeulement qu'il faut s'attacher aux interpretations qu'en ont fait ſes diſciples : en un mot, que c'eſt ſur la methode de nos Medecins François qu'il faut ſe conduire , puiſque leurs principes, & leurs obſervations établiſſent la frequente ſaignée.

Mais ſi l'on montre que les plus habiles Galeniſtes de France ont pareillement établi des principes , & fait des obſervations encore plus contraires à la frequente ſaignée , que celles de leur Maître , que pourra-t-on repliquer ? C'eſt en effet ce que je prétens faire voir dans la ſuite de ces reflexions, en montrãt, que ſelon les principes mêmes des plus celebres Galeniſtes Fran-

çois, la ſaignée n'attaque pas directement la cauſe des fiévres, que ſon frequent uſage les augmente, qu'il trouble les operations de la nature, & que le jugement que l'on fait du ſang repoſé dans les palettes eſt vain & frivole, & qu'il eſt ridicule de dire qu'il étoit corrompu dans les vaiſſeaux pour avoir un pretexte de reïterer la ſaignée.

Au reſte, quand de l'hypotheſe des Galeniſtes, je prétens tirer les mêmes conſequences que j'ay tirées des ſyſtêmes nouveaux; & quand je les tourne de la même maniere, c'eſt afin que l'on reconnoiſſe plus facilement la reſſemblance qu'il y a entre la methode la plus exacte des Galeniſtes, & la pratique la plus reguliere des Modernes.

## CHAPITRE V.

*Où l'on recherche les principes dont Fernel s'est servi pour expliquer la nature des Fiévres, & ce qu'il a pensé de la saignée pour leur guerison.*

EN VAIN l'on pretend que les Galenistes de France fondez sur l'hypothese de leur Maître, ont établi des principes, & fait des observations favorables à la frequente saignée : Je soûtiens que si l'on veut examiner la methode des Maîtres de l'Ecole Galenique, si on veut suivre le raisonnemẽt des plus celebres Medecins François, & se regler sur

leurs remarques, il faudra saigner rarement.

Le seul témoignage de l'incomparable Fernel suffira peut-être pour prouver ce que j'avance ; son jugement ne doit pas être suspect aux partisans de la frequente saignée, sa methode est fondée sur les principes de Galien ; c'est un disciple qui n'a jamais perdu de vûe son Maître ; c'est un modele dont le nom est immortel parmi les hommes de sa nation ; ainsi on ne peut le soupçonner d'avoir ignoré le temperament des François, ny la temperature de leurs climats. Ses écrits sont si sçavants que Schenckius ne craint point de les appeller Divins ; en un mot ce Medecin est, au jugement même de tous nos Mede-

Opera universæ Medicinæ divina arte conscripta. Bibliot. Medic.

cins, le plus habile & le plus experimenté de la France : aussi l'Ecole de Paris l'a-t-elle toûjours regardé comme son Maistre.

Examinons donc ses ouvrages, & principalement ceux où il explique particulierement les effets de la Saignée ; & où il tâche de découvrir la nature des fiévres, suivant les sentimens de Galien ; il soutient avec luy que toutes les fiévres putrides sont causées par la pourriture des humeurs ; il les divise aussi en continues & intermittentes : celles-là ont leurs foyers dans les vaisseaux du sang, & celles-cy hors les veines : sur ce fondement il établit d'abord trois especes de fiévres continues qu'il appelle essen-

Lib. de febrib. c. 2. Fernel. ex editione Francofurt.

tielles, par rapport à la difference des humeurs qui se pourissent dans la masse du sang. Ainsi selon Fernel la pouriture de l'humeur bilieuse fait la fiévre continue tierce, & celle de la pituiteuse cause la continue quotidienne : & la quarte continue se forme quand l'humeur melancolique se pourit à son tour.

Ibid. cap. 9. & 10. Les fiévres intermittentes sont de même de trois sortes; sçavoir la quotidienne, la tierce, & la quarte; elles tirent leur origine de la pituite, de la bile jaune, & de la bile noire, dont la pouriture s'amasse dans quelque partie du bas ventre : en sorte (adjoute Fernel) que le ventricule, le diaphragme, les canaux colidoques, la ratte, le pan-

creas, l'epiploon, & le mesentere en sont le foyer. A cela il est bon d'adjouter, que si Fernel regarde la pourriture des humeurs comme la cause prochaine & immediate des fiévres putrides; il veut que la cacochimie en soit toujours la cause éloignée.

Deinde putredo, & totius substantiæ corruptio cacochymiæ species sunt. lib. 10. de morb. caus. cap. 20.

Sur ces principes ainsi établis, cet excellent Medecin regle l'usage de la saignée dans les fiévres: d'abord il soutient qu'elle n'est pas le remede specifique dans celles qui sont causées par des humeurs corrompues; parce que, dit-il, en tirant également les humeurs qui sont dans les veines, il s'ensuit que les bonnes qui sont mêlées avec les mauvaises sortent confusement, & toutes ensemble,

Cacochymia non utique venæ sectione, sed sola purgatione tollitur quæ peculiare est cacochymiæ remedium, lib de vacuandi rat. cap. 6. p. 38. & sequentibus. impress. Lugdunensis.

de ſorte que la ſaignée ne peut aucunement corriger les mauvaiſes qualitez de la maſſe du ſang , ny même ſeparer les méchantes humeurs des bonnes.

Il examine encore les differentes eſpeces de Cacochymie ; il en met une dans les viſceres du bas ventre, l'autre dans les veines, la troiſiéme dans l'habitude du corps. Il n'heſite pas à condamner la ſaignée dans la premiere eſpece & en cela il s'accorde avec les Modernes, qui prétendent que la ſaignée n'eſt d'aucun ſecours pour purifier les inteſtins. *Quid enim ad primas vias venæ ſectio auxilii afferre poteſt ?*

Primæ regionis cacochymiam una purgatio, non item venæ ſectio utiliter eximit. Ibid. p. 39.

Dolæus.

La ſeconde luy ſemble faire plus de peine, il examine, il peſe, il balance les

les raisons qui sont pour & contre la saignée ; & enfin il s'explique ainsi. Puisque la saignée, dit-il, tire également toutes les humeurs qui sont dans les veines, qu'elle n'évacue pas plutôt le mechant sang, que le bon, qu'elle ne laisse pas dans les vaisseaux ce qui est necessaire pour en separer ce qui est inutile, elle n'apporte pas le soulagement que nous en attendons. Fernel en tire la preuve de ses propres observations : Quand quelqu'un, dit il, a le sang extrêmement enflammé, & bilieux, ou qu'il est devenu trop melancolique, ou trop pituiteux, & rempli de cruditez ; il ne faut pas saigner dans aucune de ces circon-

Atqui venæ sectio omnes æquabiliter, neque putridum quam benignum potius, neque utili manente inutilem aufert, non igitur quo volumus auxilio succurrit. Si cui totus venarũ sanguis ardentissimus sit atque biliosus, aut totus in melancholicũ humorem versus appareat, neutri profecto secanda est vena, quemadmodum neque cui nimio opere pituitosus & crudus, in venas in-

stances. Voilà comme Fernel raisonne, & pour appuyer ses raisons, & ses experiences, il cite son Maître, il appelle à son secours ses axiomes.

habitúque corporis effunditur. Sic enim Galenus tãquam lege vetat ei venam incidere, cui sanguinis moles à qualitatis mediocritate plurimum recesserit, &c. Ibid. p. 39. & 40.

Notre Auteur n'en demeure pas là, il pousse plus loin son raisonnement; il demontre, qu'aprés avoir saigné, les qualitez de la masse du sang ne demeurent pas seulement telles qu'elles estoient auparavant; mais que tout le fruit de la saignée est d'affoiblir les forces du malade. La saignée, dit-il, ne tire pas la Cacochymie, qui causoit le mal, les mêmes impuretez restent dans le sang, ainsi qu'elles étoient avant qu'on eut ouvert la veine; de sorte que sans avoir remedié à la

Cacochymiam quæ peccabat nõ sustulit, manetque qualis antea fuerat humorum impuritas, non igitur peccanti vitio succurrit, idque duntaxat præstat quod vires offendit. ibid. p. 40.

corruption des humeurs, on n'a rien fait qu'affoiblir le malade.

Pour mieux établir son sentiment il previent l'objection que les partisans de la frequente saignée ne manquent jamais de faire, & qui est fondée sur l'axiome de Galien, qui nous assure comme nous l'avons déja dit, qu'en seignant on décharge la nature d'un poids incommode, & qu'ainsi soulagée elle reprend ses forces & fait mieux ses fonctions ordinaires. Fernel, dis-je, répond admirablement à cette objection; & en gardant tout le respect qu'un disciple doit à son Maistre, il prouve qu'il est impossible que la saignée rende la nature plus forte, plus vigoureuse, & plus capable de

se debaraiser des humeurs peccantes, ou plus prompte à les chasser. Il est vray, dit-il, & je l'avoüe, la saignée évacue quelque chose de l'humeur vitiée, non pas toute seule, & séparement; mais avec elle le meilleur sang, & le plus subtil sort aussi du moins en pareille quantité : c'est pourquoy elle oste au corps ce qui le nourrit, elle dépouille la nature de ce qu'elle avoit de plus precieux, & dont elle tiroit sa subsistance; de là vient la perte de ses forces, & la dissipation de ses esprits; d'où l'on peut conclure qu'étant devenue plus foible, elle ne peut pas mieux qu'elle le pouvoit auparavant, pousser au dehors ce qui reste de mauvaises humeurs. Sydenham,

Venæ sectionem non nihil equidem fatebor vitiosi humoris eripere, & non eum separatum & simplicem, sed pariter non modicam purioris, utilisque sanguinis portionem; dum itaque corporis pabulum substrahit, quo exiguo tanquam thesauro natura utebatur, seque conservabat, illius certe robur vehementer dissolvit, ex quo intelligitur naturam imbecilliorem factam ni-

Ettmuller, Sylvius, & les autres Modernes, n'ont jamais mieux pensé que cela, & on pouroit les soupçonner d'avoir copié la doctrine de Fernel, si l'on ne sçavoit que l'experience les a plus instruits que la lecture des anciens.

Fernel estoit si convaincu de l'inutilité de la saignée pour corriger la corruption de la masse du sang, qu'il la jugeoit seulement necessaire pour diminuer la violence des symptomes, & nullement pour ôter les levains fiévreux. Nous ne nions pas, dit-il, que le malade ne reçoive aprés la saignée quelque soulagement au regard de la soif, de l'insomnie, de la douleur de teste, & de quelques autres symptomes, par-

hilo facilius quod reliquum est deponere, ibid. p. 41, Si deposita oneris quadam portione idem virium robur æger retineret, conveniens ubique & idonea censeretur venæ sectio, idcirco præstare haud quaquam potest, Id. ibid.

Neque verò inficiamur ægrotum interim à quibusdam symptomatis ut à siti, ab insomniis, à capitis dolore ob detractū

ce qu'en saignant on modere un peu la chaleur estrangere : mais on dissipe aussi les esprits, & la cause de la maladie demeure toujours comme elle estoit ; Que si en diminuant la masse du sang, continue Fernel, les forces vitales ne diminuoient pas, la saignée seroit tres-utile ; mais certainement c'est ce qui ne peut pas arriver.

*calorem levatum iri, verum tamen inducta virium imbecillitate per eadéque perstat morbi substantia.*

Aprés cela Fernel nous instruit de ce qu'il faut faire dans les fiévres qui viennent de la cacochimie, & il soutient que les purgatifs doux & benins sont les plus commodes, & les plus seurs remedes pour les guerir. Car la saignée, adjoute-t'il, trouble toute l'économie du corps, elle epuise visible-

*Cæterum purgatio quæ præsertim medicamentorum benig-*

ment & les esprits, & le sang le plus necessaire à la vie.

Dolæus, & les autres Modernes, parlent-ils autrement ? raisonnent-ils d'une autre maniere ? Mais continuons à remarquer ce qu'il y a de plus particulier dans la methode de Fernel ; on sera peut-être surpris d'y trouver des preceptes si contraires à la pratique ordinaire & qui detruisent entierement les préjugez du vulgaire. Si la fiévre, dit-il, vient de l'impureté de la premiere region du corps, ou de l'alteration des visceres, ce qui arrive tres-souvent, la saignée ne fait rien, on tire en vain du méchant sang, il s'en refait encore de plus méchant ; & de là les levains fiévreux deviennent plus abondans,

niorum subsidio promovetur, id ipsum multo commodius præstat. ibid.

At venæ sectio corpus universum perturbat, spiritũ abundãtius, apertiusque exhaurit, ac præterea utilem sanguinem profundit, quocirca in simplici cacochymia venæ sectio multò gravius viribus incommodat quam purgatio, ibid p. 42.

Sin vero primæ regionis im-

& s'aigrissent davantage.

puritas, aut viscerum affectio, ut fere fit, huic initium dedit, nihil potest venæ sectio conferre, quod impuro sanguini mox impurior succedat, neque possit eum impuritatis fontem sectâ venâ exhaurire, Febrium curand. method. general. l. 4. pag. 160. impressionis Francofurt.

Cette observation luy a paru si juste, & de si grande consequence, qu'il a cru être obligé, afin qu'on y prit mieux garde, de la repeter ailleurs. Si la saignée tire de méchant sang, dit-il encore, on ne doit pas pour cela en esperer un bon succés, puis qu'en la place du mauvais sang qu'on a tiré, il en revient encore de plus mauvais. Ce n'est plus icy Vuillis qui parle, ce n'est point un Medecin nouveau qui raisonne sur les principes des Chymistes, ce ne sont pas des observations recentes

Impuro enim mox impurior; alius ex ipso fonte affluit meth. med. lib. 3. c. 8. p. 38. impress. Francofurt.

recentes, & faites dans un païs étranger ; c'est un ancien Galeniste, qui compte sur les quatres humeurs dont l'homme est composé: c'est un fameux praticien, c'est un Medecin François qui a fait ses remarques dans Paris : c'est donc une observation ancienne aussibien que nouvelle, que le sang aprés la saignée devient souvent plus mauvais qu'il n'estoit auparavant.

Des maximes generales Fernel passe aux observations particulieres qu'il a faites sur l'usage de la saignée à l'égard des fiévres intermittentes. Je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter icy tous les raisonnemens par lesquels il prouve en general que la saignée n'oste point par elle-même

la cause materielle des fiévres intermittentes.

Febres Tertianæ, quarum causa in jecoris cavo inhærescebat, sæpe intempestive secta vena in continuas abiere, & continuæ, in quibus admodum impura erant viscera, non parum exasperatæ sunt. Exhausto enim sanguine impurus humor quavis sede derelictus effertur, ferociusque sævit, ibid.

Et quoy que je craigne d'ennuyer le Lecteur par cette foule de citations, je ne sçaurois cependant passer sous silence ce que Fernel a dit en particulier des fiévres intermittentes: dans les Tierces il condamne la saignée, & il soutient qu'au lieu de les guerir, on les rend souvent continues par ce remede, & que même les continues en redoublent beaucoup, lors qu'il y a des impuretez dans les intestins ; car le bon sang ainsi épuisé, les méchantes humeurs, en quelque partie du corps qu'elles soient font encore plus de desordre.

Venæ sectio exquisitæ tertianæ est

Il repete la mê me chose dans la methode generale des fiévres : La saignée,

dit-il, est nuisible dans la fiévre tierce legitime, parce qu'elle tire les bonnes humeurs, & qu'elle laisse les mauvaises. Dans cette fiévre on est abbatu, il y a peu de sang, & la bile acre qui la cause, est toûjours enflammée dans la vescicule du fiel; & comme elle ne sort pas avec le sang, quand on en tire, il arrive de là qu'on ne diminue pas la cause de cette fiévre, au contraire, s'il se fait quelque hemorragie naturelle, ou si l'on saigne trop copieusement, on remarque souvent que la fiévre redouble, que la bile s'enflamme, & qu'elle s'aigrit davantage.

incommoda, ut quæ utilem ac necessarium humorem detrahit, relicto impuro ac noxio. Sub hac enim febre corpus attenuatum esse solet, paucique sanguinis; bilis vero acrior ipsa febris materia sub cavo jecoris exuperare, & æstuare, quam venæ sectio non eximit, nec proinde morbi substantiam non minuit; imo vero si vel sponte, vel arte nimium profusus sit sanguis, plerumque reprehendes bilem acrius ferocire, febremque invalescere. Feb. cur. meth gener. c. 11. pag. 166. ex impres. Francofurti.

Nostre Autheur n'examine pas avec moins d'exactitude la difference des temperamens, qui ne demandent pas la saignée, il en traite en détail; il commence par les pituiteux. Si l'habitude du corps, dit-il, est naturellement pituiteuse, ou si la maniere de vivre l'a renduë telle, la saignée, au lieu d'oster l'humeur qui péche, refroidit davantage le corps qui étoit deja froid, en épuisant le sang & les esprits; ainsi le mal augmente au lieu de diminuer.

Secta vena tantú abest ut vitium demat, quin etiam corpus jam frigidum exempto sanguine atque spiritu vehementius refrigeret. Lib. de evacuandi rat. cap. 6. p. 44. impress. Lugd.

Voicy comme il s'exprime pour les bilieux: La même chose arrive, dit-il, à ceux qui ont le sang bouillant, & la complexion bilieuse soit naturellement, ou acquise par la maniere de

Idem fere ij experiuntur, quorum effervescens & biliosus est sanguis, ibid.

vivre : en effet on ne peut saigner sans affoiblir beaucoup leurs forces.

Il finit par les melancoliques, & il assure que la saignée leur est inutile. Si la melancolie, dit-il, est naturelle, on ne peut saigner sans causer le même dommage que nous avons dit qu'il arrive dans les pituiteux; & lors qu'il y a de la bile noire, on doit s'attendre que la saignée fera les mêmes desordres qu'elle fait dans la disposition bilieuse des humeurs.

Avant que de finir ces remarques de Fernel, disons encore un mot de celles qu'il a faites sur les differentes manieres de vivre, qui ont tourné en habitude dans les malades : car il est de la prudence du Medecin,

In habitu demum corporis melancholico, qui vel natura, vel externarum causarum assiduo usu talis evaserit, improbatur venæ sectio, aut tanquam inutilis prætermittitur, ibid. p. 451.

Si melancholia naturalis est detrimentum par & æquale ei extitit, quod in habitu pituitoso attulimus; sin vero atræ bilis speciem gerit, eademque biliosum habitum se-

dit-il, d'y avoir toûjours égard, puis que les uns ne peuvent que rarement supporter la saignée, les autres en sont toûjours incommodez. Telles sont, prétend-il aprés Galien, les personnes qui sont accoutumées à la debauche du vin, elles ne tirent aucun avantage de la saignée, au contraire elle leur est souvent nuisible.

Il demande aussi qu'on ait les mêmes égards pour ceux qui sont sages & reglez dans leur maniere de vivre, soit par habitude, soit par la necessite de quelque indisposition. Ainsi raisonnoit, ainsi pratiquoit le plus prudent, le plus sçavant, & le plus experimenté Medecin Galeniste de Paris, & de toute la France.

quentur incommoda, ibid.

Intemperantes siquidem & vinosi phlebotomiæ fructus & commoda minimum sentiũt, &c. ibid. c. 8.

Nam intemperantes, vinosos, & ventri deditos, neque sanguinis missione magnopere adeo juveris. Gal. lib. de med. rat. per sang. miss. c. 6.

Consuetudo porro nobis est observanda in victus ratione, in vitæ genere, & in evacuatione.

qui frugaliter ſive ex conſuetudine, ſive ex morbi impedimento victitant parcius vacuandi ſunt, quam qui liberalius pleniuſque vivunt; qui venæ ſectionem jam eſt expertus, modo vires crebrâ vacuatione nondum ſint læſæ, alacrius ac levius eam perferet; quam inexpertus : lib. 2. de meth. med. cap. 11, p. 23. impreſſ. Francofurti.

Examinez donc maintenant, tant qu'il vous plaira, les principes de Fernel, leur connexité, & les conſequentes qu'il en tire luy-même. pourrez-vous en conclure autre choſe que ce qui reſulte des ſyſtemes nouveaux, & même de l'hypotheſe de Galien ? En effet, s'il faut croire avec Fernel, qu'en ſaignant on tire également les bonnes humeurs & les mechantes, & que les meilleures ſortent encore plus facilement; qu'on ne corrige aucunement les mauvaiſes qualitez de la maſſe du ſang, & qu'au contraire

on la corrompt tres souvent ; que de là les fiévres intermittentes deviennent continues, & que les continues en redoublent : Si vous ajoutez encore à cela, selon le même Autheur, que la saignée faite mal à propos épuise les esprits, diminue les forces naturelles, trouble toute l'économie du corps ; ce qui produit l'Hydropisie, la cachexie, & plusieurs autres maladies ; de sorte, conclut enfin Fernel, que les mauvaises saignées font plus perir de malades que toute sorte de purgations : Aprés cela doutera-t'on, que la maniere dont les interpretes de Galien ont suivi sa methode en France, par rapport à leurs experiences, ne soit aussi contraire à la frequen-

Venâ intempestive sectâ spiritum pariter cum sanguine exhaurit, ingentem calorem eripit & dissipat, principes partes adeo refrigerat & extinguit, ut quasi enervatæ & debilitatæ languescant. Hinc hydrops, cruditas, cachexia, aliaque incommoda ; lib. de vacuand. c. 6. p. 42. impress. Lugdun.

ce ſaignée, que la doctrine du Maître.

Quelque opiniatre s'obſtinera peut-être à ſoûtenir qu'il ne faut pas s'en rapporter au ſeul Fernel, principalement à cauſe que quelques Medecins ont crû que ce n'eſt qu'aprés la mort de ce grand homme qu'on a introduit l'uſage de ſaigner frequemment, & que les Galeniſtes qui l'ont ſuivi, en ont reconnu de bons effets.

Intempeſtiva ſanguinis effuſio plures repente ſuſtulit, quam quævis adhibita purgatio; ibid. p. 43.

Renatus Moreau.

Cauſa pé-

Mais c'eſt une défaite bien vaine, & il eſt tres-aiſé de montrer la fauſſeté de ce préjugé. Car il eſt tres-certain que les plus fameux d'entre les Galeniſtes qui ſont venus aprés Fernel, ont étably auſſi bien que luy, des principes & des maximes tres-contrai-

res à la frequente ſaignée. Je dis bien davantage ; je ſoûtiens qu'il y en a beaucoup dont la methode eſt encore plus conforme à l'hypotheſe de Galien, & par conſequent plus oppoſée à l'uſage de ſaigner ſouvent.

Mais pour faire voir que ce n'eſt pas ſans ſujet que nous avançons cela, nous examinerons encore quelle a été la theorie, & la pratique de ces illuſtres diſciples de Galien, dont les ouvrages ſont d'autant plus curieux que leur memoire eſt plus recente.



---

## CHAPITRE VI.

### *Où l'on examine les maximes ſpeculatives & pratiques des plus celebres Galeniſtes de France & des autres pays, touchant la cauſe des Fiévres, & l'uſage de la ſaignée pour les guerir.*

SI dans les Ouvrages des plus recens & des plus fameux Galeniſtes de France, & même de toute l'Europe, nous trouvons des principes ſemblables, & des obſervations pareilles aux principes & aux obſervations de Fernel, l'objection que les partiſans de la fre-

quente saignée nous font, s'évanoüira bien-tôt. Or il n'est rien de plus aisé que de montrer, que les Livres des modernes Galenistes, qui se sont acquis le plus de gloire dans ces derniers siecles, ne sont qu'un tissu de maximes & de remarques conformes à la methode de Fernel, & par consequent opposée à l'usage de saigner frequemment.

Voyons donc ce qui en est, & consultons leurs Ecrits. Mais la multitude des Autheurs qui ont suivi l'hypothese de Fernel, & la difficulté de les rapporter sans faire de la confusion, & sans tomber dans des redites continuelles, sont icy les seules choses qui m'embarassent. Ainsi pour épargner au Lecteur tant d'ennuyeu-

ſes repetitions, je ne diray préciſement que ce qui ſera neceſſaire pour éclaircir quelle a été la Doctrine des Galeniſtes qui ont vécu aprés Fernel.

En premier lieu, les plus habiles d'entr'eux poſent avec Fernel, comme un principe inconteſtable, que la cauſe des Fiévres intermittentes n'eſt pas dans les grands vaiſſeaux du ſang, mais dans quelques viſceres du ventre inferieur, ou dans les veines meſeraïques; d'où pluſieurs ont conclu auſſi avec luy, que la ſaignée ne peut aucunement emporter la matiere de ces ſortes de fiévres.

Secondement, ſelon ces mêmes Autheurs, les fiévres continues, auſſi bien que les intermittentes, peuvent

Sylvius Pariſienſ. lib. de feb. c. 25. Vidus vidius lib. 3. de feb. c. 1. Paſchal. l. 2. de feb. c. 3. Rondeletius lib. de cur. feb. cap. de feb. tert. Mercatus l. 6. de put. c. 1. Dunc. Liddelius lib. 1. de feb. c. 3. de diff. febr. Bauderonus prax. med. c. 12. de feb. intermit. Mercurial. tract. de feb. 5. cap. 8. de febr. putrid. Perdulcis l. 9 de feb. c. 6 de feb. intermitt.

Pulverinus lib. de febr. c. 4. Riolanus c. 2, de feb. differentiis. River. prax. med. lib. 17. c 3. feb. tert. & seq. Senneratus l. 2. de feb. cap. 17. In abdomine febrium intermittentium focum recte constitui, ut à Fernelio assertum, hæc convincũt. Merindolus tract. de feb. c. 8. de feb. putrid. differentiis Humor qui febres intermittentes revocat per intervalla non in majoribus venis putreat

avoir leur foyer dans quelque partie de l'abdomen, & la saignée alors n'est pas plus utile dans les unes que dans les autres ; il n'est pas jusqu'au sçavant Riviere qui ne convienne de ce principe; car enfin quelque beaux raisonnemens qu'il ait fait dans ses écrits en faveur de la frequẽte saignée, convaincu dans la suite par l'experience, & ne pouvant plus contester la verité de ces faits, il nous avertit dans ses Observations de ne pas suivre la methode erronée de ceux qui commencent toûjours la cure des fiévres continues par la saignée, sans faire reflexion qu'il y en a beaucoup qui sont engendrées par les humeurs corrompues du bas ventre, lesquelles, ajoûte-

t-il, se peuvent guerir par la seule purgation.

sed à distemperatis visceribus in determinatam abdominis sedem, ubi est minera putredinis transmittatur, non posset natura per venæ sectionem ex sarcina levari. Gab. Fontanus tract. de feb. cap. 10. de univers. feb. putrid.

Ex observatione colligere est quantum aberrent illi Medici qui in omni fibre continua indiscriminatim a venæ sectione incohandum esse curationem existimant, cum sæpe dictæ febres à putridis humoribus in prima regione stagnantibus oriantur, qui purgatione facile educuntur. Riverius, centur. 1. observ. 57.

Troisiémement, Ces Galenistes soûtiennent que plus le sang est corrompu, moins on en doit tirer ; & voicy leur raisonnement.

Plus le sang est alteré, moins il est spiritueux; c'est pourquoy ajoûtent-ils : on ne doit pas le dépoüiller davantage de ses esprits par la saignée, qui ne peut jamais se faire sans une dissipation d'esprits.

Vallesius lib. 2 meth. med. Christoph. A vega de art. med. l. 2 s. 5. c. 1. Pigræus de evacu. ratione l. 9. Zacut. Lusit. l. 2. hist. 19. quest. 16. Plempius lib. 4. fund. med. Chirurgi plerique ac medicelli aliqui quãto in morbis putriorem sanguinem

&c deteriorem è vena profluere vident tanto majorem quantitatem emittere solent, quorum hic reprimenda est temeritas & corrigenda inscitia est. Pl. loco cit.

Febribus a bile sive continuis sive intermittent. purgationem esse necessariam, sanguinis vero missionem perniciosam, quia inde bilis effrenior manebit. Christ. Avega de art. med. lib. 2. s. 5. c. 1.

Plerumque à sanguinis missione continua evadit febris, quod impotens natura sanguine detracto ad pellendum

Mais si ces principes sont considérables, voicy des Observations qui ne le sont pas moins; nos Galenistes les ont faites pour le bon usage de la saignée. Je vais les rapporter comme elles se trouvent dans leurs écrits: Aprés la saignée, disent-ils, les fiévres intermittentes deviennent souvent continues, & les continues redoublent. Il sera bon encore de joindre en un mot les raisons qu'ils en ont données: les uns soûtiennent qu'aprés la saignée la nature n'est plus assez forte pour chasser le reste de la matiere fiévreuse: les autres croyent qu'à la place du bon sang qu'on a tiré des veines, les

humeurs

humeurs pourries y ſont neceſſairement attirées, & le deſordre eſt encore plus grand, ajoûtent-ils, lors qu'il y a dans les malades, de la bile porracée ou erugineuſe ; ce ſont leurs termes.

è vaſis nocivum ſuperſit. Mercat. l. 6. de feb. putr. cur. c. 9. de feb. tert. Quādo peccat flava bilis excrementitia, tunc debemus àbſtinere à venæ ſectione, nam ex intermittente, fit continua detracto è venis optimo ſanguine neceſſe eſt, ut hæ trahant pucridos humores &c. Pulverius lib. de cur. feb. c. 11. de feb. tert.

Preſque tous enfin ont remarqué, aprés Avicenne, que dans les fiévres bilieuſes la ſaignée eſt tres nuiſible, parce qu'elle tire le ſang qui eſt le frain de la bile, qui devient toûjours aprés cela plus ardente, & plus furieuſe. Certainement cette remarque ſe rapporte aux experiences d'Hippocrate, qui nous aſſure que la ſaignée eſt dangereuſe

Si bili ſanguis jūctus ſit exiguus, abſtinēdum ab omni venæ ſectione, ne auferatur frænū ipſi bili. Mercurialis tract. de feb. lib. 4. c. 10. de feb ard. Zacut. luſit. tom. 1. lib. 1 hiſt. 62. quæſt. 30. De morb.

vulg. lib. 6 parag. 32. sect. 7. dans les maladies ou la bile surabonde.

Mais pourquoy rechercher icy les témoignages de tant d'Autheurs, pour prouver que les plus habiles Galenistes qui sont venus aprés Fernel, ont suivi sa methode ? Sennert seul n'auroit-il pas suffi ? C'est un des plus recens & des plus illustres, que dis-je ? c'est, au jugement des Sçavans, le plus accomply des Medecins qu'on ait connu depuis le grand Fernel. *Omnibus Medicis anteponendus, si unum Fernelium, admirandi omnino & divini planè ingenii virum, excipiamus*. Voilà le plus bel eloge qu'on puisse faire d'un Medecin : Mais ce Medecin si recommendable, par quel autre endroit s'est-il ainsi distingué ? n'est-ce pas pour

avoir si exactement suivi la Doctrine de Fernel? En éfet, il établit comme lui pour un principe general & certain, que quand la cacochymie qui produit les fiévres, n'est pas dans les grands vaisseaux, & qu'il n'y a point de plethore, mais que les mauvaises humeurs sont dans les premieres voyes, alors la saignée est inutile, puisque sans tirer les levains fiévreux, elle donne lieu aux sucs vitiez, de sortir de leurs foyers, de couler dans la masse du sang, & de l'infecter : d'où il arrive que les fiévres intermittentes deviennent continues.

In quibus vero cacochymia non in vena cava est, sed in primis viis maxima ex parte hæret, neque adest sanguinis abundantia, à venæ sectione abstinendum, cum illa nihil de causâ febris tollere, verum etiam sinistre instituta vitiosa è primis viis in communes rapere, sanguinemque bonum inquinare, aut è febre intermittente continuam facere possit. Sennert. lib. 2. de feb. c. 5. de venæ sect. Tom. 2.

Aprés cela Sennert aplique cette regle generale

Venæ sectio in hisce febribus puris

à chaque fiévre en particulier. Car il asseure que, si la bile, la pituite, le suc melancolique qui la causent, sont en abondance dans quelque partie du ventre inferieur, on ne tire par la saignée que de bon sang, à la place duquel passent les matieres peccantes.

*vix locum habet, cum vena incisa sanguis bonus emittatur, & vitiosi ac crudi humores in primis viis hærentes attrahãtur. Lib. 4. c. 19. de feb. quotid. interm. Tom. 2.*

On dira sans doute, que les Autheurs que je viens de citer, étant presque tous étrangers, ne doivent point faire authorité parmy nous: j'en passe par où l'on voudra, qu'on compte encore pour rien, si l'on veut, les Observations de Riviere, qui étoit Medecin de Montpellier, que les principes mêmes de Perdulcis, quoy que de la Faculté de Paris, ne soient pas reçûs, je le veux. Consultons donc le

plus illuſtre des Doyens de la même Ecole : l'on voit bien que je veux parler de Guillaume Baillou; croit-on qu'il ait abandonné la Doctrine de Galien & de Fernel? répõdez nous là-deſſus, ſçavantes & curieuſes Ephemerides, chefs-d'œuvres de Medecine, parfaits garands de la methode de ce grand Medecin : c'eſt-là en effet où il nous marque avec une exactitude ſinguliere, les eſpeces de fiévres, la difference des temperamens, la diverſité des ſaiſons, & leurs intemperies, avec une infinité d'autres circonſtances qui ne permettent pas de ſaigner.

Entre les eſpeces de fiévres auſquelles la ſaignée ne convient point ſelon Baillou, nous trouvons d'a-

In malignis temporum conſtitutionibus præſertim cum febres

bord les malignes ; & voicy comme il en parle : Dans les malignes constitutions de l'air, dit-il, & sur tout quand les fiévres sont laborieuses, qu'elles tourmentent les malades & qu'elles les brûlent, on ne leur tire que du sang beau, vermeil, sans serosité, ce qui les fatigue & les épuise considérablement : Il est donc plus à propos, ajoûte-t-il, de donner des antidotes, des cordiaux, &c. selon le precepte d'Hippocrate & de Galien.

ἀπαυδῆις vexant & ægriurũtur sæpiissimè detrahitur sanguis laudabilis magno ægrorum & virium detrimento, &c. Ballonius l. 1. Ephem. & Epid. p. 8.

Baillou dans la suite de ses Observations, donne entierement dans la pensée de Fernel ; car il convient avec luy que les fiévres symptomatiques, aussi-bien que celles qui sont excitez par le vice des humeurs

Hinc consecutione quadam inferimus in quorumdã febribus curandis melius esse sexies pharmacum dare quam

corrompues dans les entrailles ; celles encore qui ont leur foyer dans le mesantere : enfin toutes celles dont le levain est hors de la masse du sang, se guerissent mieux par la purgation que par la saignée, qui ordinairement les augmente beaucoup.

semel phlebotomare, quia febriũ materia in talibus est in mesenterio conclusa & non per genus venosum dispersa.

Examinons presentement si les remarques que Du Baillou a fait sur la difference des temperamens, ont aussi rapport aux maximes de Fernel, & combien il en a reconnu qui ne souffrent qu'avec peine la saignée. Telles sont, dit-il, les personnes bilieuses, les maigres, les seiches, & celles à qui on remarque, quand on les touche, une chaleur acre & brûlante : telles sont encore ceux qui ont le teint

Biliosis, siccis, squallidis, quibus corpus perpetuo calidum calore acri & molesto manumque mordente

percipitur: & est ὑπόχλωροι phlebotomiam haud conferre. Ball. lib. 2. Ephem. & Epid. pag. 120. 121. & 173.

de couleur jaune, ou verte, qui ont les veines petites, ou qui sont sujets aux fluxions, & aux goutes.

Que diray-je enfin, de tout ce que nôtre Autheur a observé sur la diversité des Saisons ? Ce qu'il a dit de l'Automne en particulier suffira, & rien aussi n'est plus important : à la verité c'est une leçon digne d'estre retenue de tout le monde, mais sur tout de certaines gens, qui sans distinguer la difference des temps, suivent toûjours je ne sçay quelle maxime generale pour la guerison des fiévres. S'ils avoient étudié les preceptes de Baillou, ils sçauroient qu'il est indubitable, qu'on doit dans l'Automne traiter les febricitans d'une autre

autre maniere que dans les autres ſaiſons.

Dans l'Automne, dit-il, il y a toûjours une grande corruption dãs les humeurs, beaucoup de foibleſſe dans les malades, ſouvent de la malignité dans l'air ; c'eſt pourquoy, ajoute-t-il, on ne doit pas s'étonner ſi la ſaignée, principalement quand elle eſt frequente, eſt alors ſi pernicieuſe. Il avoue même qu'il auroit eu de la peine à ſe perſuader qu'elle eut pû avoir tant de mauvais effets, s'il ne s'en étoit convaincu par l'experience d'une longue ſuite d'années. C'eſt pour cela qu'il ſe croit abſolument obligé d'avertir les jeunes Medecins, de faire toûjours reflexion à l'inégalité, ou intemperie de l'Automne,

Si corruptio eſt magna Autumno, ſi vires imbecillæ; cui tum liberalius eo tempore demetur ſanguis, in hoc maxime peccatur, & vidimus ſæpe multâ venæ ſectione fatigatos fuiſſe ægros, aut

sans quoy ils perdront leur tems & leurs peines : ensuite il proteste que dans la multitude infinie des personnes qui eurent la fiévre quarte en 1571. celles qui furent saignées perirent presque toutes, au lieu que les autres qui ne le furent pas, guerirent avec le tems.

nihil, aut parum allatum esse adjumenti. Id. ibid. p. 181.

Quod autem suspicio esse debeat venenatæ vis in omnibus fere morbis autumnalibus id patet maxime, &c. ibid.

Et nisi experientia id me docuisset, nunquam id credidissem. ibid. p. 182.

Hoc verum esse assero in magna quartanariorum iliade & fœtura anno 1571. & quartanarii qui phlebotomiis vexati sunt, omnes fere perierũt, &c. ibid. p.182

De tout cela ne faut-il pas conclure que les Galenistes qui sont venus aprés Fernel, ont établis comme luy des principes contraires à la frequente saignée ; & qu'enfin j'ay eu raison d'avancer que les plus habiles Medecins qui ont pratiqué à Paris & ailleurs, se sont à

leur tour hautement declarez contre un ſi pernicieux abus?

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir examiné en general la methode des Galeniſtes les plus celebres, & les plus recens ; il faut encore conſiderer en particulier ſi ſelon eux, l'uſage de ſaigner ſouvent ne trouble pas les operations de la nature.

---

## CHAPITRE VII.

### *Où l'on remarque les effets que les Galeniſtes attribuent en particulier à la frequente ſaignée.*

POUR donner une idée plus claire & plus parfaite de la doctrine Galenique, touchant l'uſage de la

saignée dans les fiévres, il est à propos d'examiner encore quels effets les Galenistes ont attribué en particulier à la frequente saignée, à l'égard des fonctions naturelles.

Quoy que les Modernes expliquent les fonctions de la nature d'une maniere plus plausible que les Galenistes, l'on me permettra cependant de m'attacher icy à l'idée qu'en ont eu les derniers. Peut-être que si j'en usois autrement, l'on croiroit que je voudrois tirer par là des consequences plus avantageuses à mon sujet.

Ainsi nous suivrons leur hypothese comme nous la trouverons dans leurs écrits & nous ne changerons rien à la maniere dont ils se sont

exprimez. Car au fond je les croy sur cette matiere, d'accord avec les Modernes, aux expressions prés. Ne conviennent-ils pas en effet, les unes & les autres, dans le point essentiel, en établissant tous ensemble les esprits pour les premiers instrumens de toutes nos fonctions.

Mais je viens à ma proposition, & je n'auray pas de peine à la prouver, il suffiroit même de dire que les Galenistes ont reconnu que la saignée dissipe les esprits, pour conclure que les operations de la nature doivent beaucoup s'affoiblir quand on saigne souvent; car dés-là qu'on admet que les fonctions naturelles dépendent des esprits, & que l'on avoue en même

tems que ces eſprits ſe diſſipent par la ſaignée, ne doit-on pas auſſi-toſt inferer que la ſaignée dérange les operations de la nature.

C'eſt ce qui paroîtra encore plus certain, ſi l'on refléchit ſur les preceptes de Zacutus, & de Baillou, qui (aprés Galien) deffendent abſolument la ſaignée dans les jours qui marquent les criſes, & dans ceux auſquels elles arrivent ordinairement; Car, ajoûtent les mêmes Autheurs, rien n'empêche davantage la nature d'operer des criſes que le mechant uſage de la ſaignée. Et ſans doute, c'eſt à cela, ſelon eux, qu'il faut attribuer le peu de criſes que l'on void dans nôtre ſiécle.

Hæc Gal. ex cujus ſermonis præ longa ſerie ſed diſerta liquet aperte quãtum auxilia medica naturam recte operantem interturbent, futuras criſes interpellent; eſſe hanc præpoſteram auxiliorum adminiſtrationem, primariam cauſam ob quam noſtro ſæculo non ita frequenter criſes contingant. Ex his patet errare plurimos qui venam ſecant in die decretorio vel judiciali. Zacutus introit. ad prax. præcept. 42.

Mais pour montrer plus particulierement, quels ſont les deſordres de nos fonctions que les Galeniſtes attribuent au frequent & mauvais uſage de la ſaignée; il faut un peu entrer dans le detail qu'ils en ont fait.

La Nature, ſelon les Galeniſtes, a établi deux fonctions pour purifier nos humeurs, comme il y a deux ſortes de matieres excrementeuſes; les unes ſont plus groſſieres, les autres plus tenues: celles-là reſultent de la chilification, & de la ſanguification; & elles ſont chaſſées par les grandes voyes. Celles-cy ſont les parties uſées du ſang, ou incapables de s'aſſimiler ou de nourrir les parties, & elles ſont pouſſées par la tranſpiration.

Or ces fonctions également neceſſaires & utiles dans l'état de la maladie, comme dans celuy de la ſanté, ſont dérangées par le mauvais uſage de la ſaignée, ſelon les Obſervations de nos Galeniſtes.

Commençons par la fonction qui ſert à chaſſer les matieres groſſieres par les grandes voyes : icy nous ne manquerons pas de preuves, car il n'eſt rien de plus aiſé que de montrer combien l'œconomie de cette fonction eſt renverſée en ſaignant frequemment.

Martinus Panſa. 2. p. pract. de prorog. vita general. c. 20. Bauderonus lib. de feb. c. 7. Jul. Cæſ. Claudinus de ingreſſu ad infirm. lib. 2. c. 3.

Tous les Galeniſtes, & même les plus recens, nous aſſeurent, qu'aprés la ſaignée, la partie la plus liquide des matieres fecales eſt attirée & ſuccée par les veines meſeraiques. Plu-

sieurs soutiennent, que la bile au lieu d'estre poussée dans les intestins retourne dans les grands vaisseaux. Il s'ensuit donc de ces remarques, que plus on saigne souvent, plus aussi les matieres excrementeuses sont attirées, & succées par les vaisseaux du sang.

En vain l'on dira que les plus sages praticiens ont la precaution de nettoyer le bas ventre par des lavemens avant que de saigner: car cette précaution se trouvera souvent inutile pour plusieurs raisons que nous dirons dans la suitte.

Perdulcis lib. 9. de feb. c. tert. Liddelius lib. 2. de feb. c. 10. de feb. tert. Plempius fund. med. lib. 6. c. 4.

Zacut. Lusit. tom. 1. lib. 1. hist. 63. quæst. 30. Periculum est ne fæcis pars liquidior fugatur, & per venas meseraicas in jecur deducatur, &c. Christ. A vega lib. 2. de art. med. s. 5. c. 3.

Bilis in grandiora vasa, quæ per phlebotomiam fuerunt exhausta attrahitur. Merindolus lib. de feb. cap. 15. & 17.

Quia recens inanitis venis rapiuntur inde, rapta vero, aut in angustas impingentia vias obstructiones viscerum faciunt, aut in latiores etiam deducta totum corpus re-

plent crudis. & vitiant sanguinem, aut faciunt utrumque, Vallesius lib. 4. meth. med.

Il suffit de remarquer icy quelle en sera l'inutilité, si, selon la remarque d'un des plus recens, & des plus fameux Galenistes, les foyers des fiévres, & principalement des bilieuses, sont dans les premieres voyes, ou dans quelque partie exterieure ; car on ne peut alors, dit cet excellent homme, vuider les veines, sans attirer dans les vaisseaux, les levains morbifiques, dont l'acrimonie corromt toute la masse du sang.

Venæ enim sanguinis missionis beneficio exinanitæ loco sanguinis extracti rapiunt ex prima corporis regione, vel ex habitu corporis humorem biliosum, cujus mixtione massa sanguinea conspurcatur, acriorque fit. Zacut. Lusit. tom. 1. hist. 63. quæst. 30.

A tout cela Du Baillou adjoute, que l'on trouble toujours la nature, si l'on saigne dans le tems qu'elle pousse par les selles, ou par les urines, les matieres bilieuses, qui causent la fiévre. Voilà donc d'abord,

Lib. 2 Epid. & Ephem. p. 132.

selon nos Galenistes, les premieres fonctions naturelles dérangées par le mauvais usage de la saignée.

Je passe à la Transpiration, qui est autant necessaire à la vie, selon les Anciens, que selon les Modernes, & que la saignée encore ne dérange pas moins au jugement des premiers que des derniers. En effet ceux là nous asseurent aussi, qu'en saignant on rengage dans les vaisseaux du sang les humeurs morbifiques qui sont extravasées, & que la nature pousse du centre à la circonference, pour s'en décharger par la voye de la transpiration, & ils appuyent leurs sentimens sur trois sortes d'experiences.

Langius Epist. lib. 1. epist. 16.

Bauderonus tract. 2. de morb. sympt. c. 1. de bub.

Palmarius lib. 2. de peste c. 23. de ven. s.

Claudinus lib. 2. de ing. ad inf. c. 3.

Liddelius de feb. lib. 3. c. 9. Merindolus tract. de feb. 20.

Fontanus tract. de feb. c. 20.

Quod à corporis peripheria, extremisque venulis in ipsum truncum, seu centrum sanguinis.

missione repletum in evacuatorum locum morbifici revocentur humores.

Legendre dissert. de febr. Epid. c. 19.

Sectâ venâ bubonem in luem veneream commutari experientia docuit. Palmarius L. de peste, c. 23.

Sic quoque ego scabiem & crurum ædemata, cum post

La premiere est tirée de la petite verole & de la rougeole, qui rentrent si l'on saigne dans le tems qu'elles commencent de sortir. La seconde, des bubons veneriens, lesquels disparoissent aprés la saignée, & excitent la grosse verole. La troisiéme, de la galle & de l'enflure des pieds, qui arrivent souvent à la fin des fiévres, & qui sont quelquefois les effets d'une crise heureuse. Mais si alors on saigne les malades, on attire les sucs vitiez dans les mêmes veines, d'où la nature les avoit chassez.

aliarum febrium, tum præcipue quartanæ crisim oborta sponte exolescere citra omne medicamentornm subsidium plus centies vidi, quod si tum phlebotomia facta fuisset ingens fuisset periculum, ne per eas venas, per quas materia morbi expulsa fuerat rursum ad interiora viscera retraheretur. Langius Epist. l. 1. q. 16.

C'est donc une verité tres-évidente, & tres-incontestable, selon les observations des plus celebres Galenistes, que la saignée r'engage dans les vaisseaux les levains fiévreux. Aussi est-ce de là que Zacutus a pris occasion, de nous asseurer qu'on ne rafraichit pas toûjours les malades en les saignant, mais que par là on enflâme souvent la masse du sang, qui se charge ainsi plus facilement des humeurs bilieuses, sur tout lors qu'elles sont contenues dans les premieres voyes, ou dans quelque partie exterieure, *quo casu venæ sectio non refrigerat, sed calefacit.* Tom. I. hist. lib. I. hist. 63. q. 30.

Que diray-je à present des autres désordres que cause encore le frequent usage de la saignée dans

l'œconomie de nos fonctions? Il ne faut plus écouter sur ce chapitre que le seul Duret; ce Medecin si celebre dans Paris, exprime tous ces desordres dans un mot, quand il dit, que la frequente saignée dissipe le principe de la vie, & qu'elle dérange la faculté retentrice (l'on me passera aisément ce terme, il est consacré par l'Ecole de Galien:) or, selon tous les Galenistes, la faculté retentrice est la plus necessaire à toutes les fonctions de la nature. En effet, si l'on s'arreste à leur hypothese, la chilification ne peut se faire, si la faculté retentrice de l'Estomac ne retient les alimens: la sanguification manquera de même si le chile n'est retenu

dans le foye ; toutes les parties de nôtre corps cesseront de se nourrir, si chacune d'elles n'a pas la force de retenir le sang qui luy est propre pour sa nourriture ; tous les organes enfin n'auront plus la vigueur requise pour leurs operations, dés qu'ils ne seront pas suffisamment nourris. Voilà donc l'enchainement des desordres que cause la frequente saignée, en dissipant le baume vital, & en derangeant la faculté retentrice.

Facultatem retentricem resolvit, nectar vivificum dissipat, &c. Duretus in coacas Hipp. lib. 1. c. 14. parag. 14. p. 230.

Au reste, que l'on ne m'accuse pas d'outrer icy la pensée de Duret ; les anciens Galenistes & les recens ont fait les mêmes observations. Arnaldus, Levinus Lemnius, Vallesius & Martinus Pansa ont mê-

Lib. de reg. sanit. c. 37. Lib. de complex. c. 7. Lib. 4. de meth. med.

E: part. pract. de prorog. vita general, cap. 20.

me bien encheri là dessus: il faut voir comme ils s'en sont expliquez. Mais, si l'on ne veut s'en rapporter qu'aux observations de ceux qui ont pratiqué la Medecine à Paris; en voicy une qui sera, si je ne me trompe, du moins au goût des Chirurgiens, c'est assurement un de leurs plus habiles Ecrivains; mais entre les maximes qu'il nous a laissées dans son Traité de la saignée, je me contenteray d'une, qui sera comme l'esprit & le suc (si j'ose m'exprimer de la sorte) de la pure doctrine d'un praticien de Paris.

Etenim spiritus resolvit virtutes, facultates debilitat, vires atque calorem naturalem imminuit, alimentum ad corporis partes nu-

Quand on ouvre la veine, dit-il, mal à propos, ou souvent, sans observer toutes les regles qui sont necessaires, on dissipe les esprits,

prits, on affoiblit les facultez, on diminue la chaleur naturelle; ensuite de cela toutes les parties languissent peu à peu faute d'une nourriture bien preparée, le baume vital se consume trop tost : La vûë encore, & tous les autres sens s'alterent; enfin la vieillesse prematurée, la cachexie, l'hydropisie, la goute, la paralysie, l'apoplexie, & beaucoup d'autres maladies, sont les suites inévitables du dérangement des fonctions naturelles, que nous cause le mauvais & frequent usage de la saignée.

triendas destinatum aufert & rapit, vitæ thesaurum subtrahit, naturæ promptuarium profundit, visum infirmat, exteriores cerebri sensus lædit, senium ante legitimum ætatis tempus accelerat, corpora ad cachexiam, hydropisim, apoplexiã, arthritidẽ, tremorem, paralysim. & alia infinita morborum genera è virtutum debilitate, quam nimia & intempestiva sanguinis vacuatio effecit, nascentia. Pigræus de evacuat. lib. 9. c. 1.

Mais, adjoûte le même

Autheur, ce qui est le plus facheux, c'est que tous ces funestes accidens nous arrivent d'une maniere imperceptible, & sans qu'on s'apperçoive d'aucune douleur sensible. Ainsi donc, conclud nôtre Galeniste, il faut se servir de la saignée, à peu prés comme la nature s'en sert elle-même; c'est à dire, continue-t'il, que de toutes les crises qui arrivent dans les fiévres, l'hemorragie estant sans doute la plus rare, nous devons aussi tres-rarement tenter la saignée, au lieu que les vomissemens, les selles, les urines, & sur tout les sueurs étant les évacuations les plus ordinaires, par où la nature se décharge, le Medecin qui en est le ministre, doit comme elle

Est enim damnosa, & periculosa ea evacuatio, quod nos lædit, ac molestat absque ullo manifesto doloris sensu, &c. ibid.

Non emissione sanguinis, (nam eo remedio non libenter utitur) sed commoda ventris, urinæ & sudoris, atque interdum vomitionis purgatione, &c. Id. ibid.

se servir frequemment de ces moyens qui sont beaucoup plus sûrs que la saignée quand on sçait bien connoître la veritable cause des fiévres.

Que répondra-t'on à un raisonnement si juste, & si solide, & qui est appuyé sur les experiences de toute l'antiquité ? En effet Galien veut, aprés Hippocrate, qu'on évacue les humeurs pourries, tantôt par des vomitifs, ou des purgatifs, tantôt par des sudorifiques, ou des diuretiques, selon que l'on trouve la nature disposée à quelqu'une de ces sortes d'évacuations. Zacutus & plusieurs autres ont aussi établi les mêmes maximes.

Il seroit inutile à present d'entrer dans un plus long

détail des observations de ces fameux Galenistes, qui ont pratiqué la Medecine aprés Fernel : ce que nous en avons dit doit suffire pour nous convaincre qu'ils ne se sont pas éloignez des principes & de la methode de ce grand homme. Il nous faut maintenant examiner quelles consequences on doit tirer de la doctrine Galenique.



## CHAPITRE VIII.

*Où l'on prouve que les principes des Galeniſtes touchant la nature des fiévres, & les effets qu'ils attribuent à la ſaignée, ſont opposez à l'uſage de ſaigner ſouvent.*

IL me ſemble que je ne devrois point m'arrêter, ny à faire des reflexions ſur les principes dont les Galeniſtes ſe ſervent pour expliquer la nature des fiévres, ny à examiner les effets qu'ils attribuent à la ſaignée pour en tirer des conſequences contre l'uſage de ſaigner ſouvent : en effet la

chose parle d'elle-même, & il ne faut que jetter les yeux sur le détail que nous avons fait de l'hypothese des plus celebres sectateurs de Galien, pour juger combien elle est contraire à la frequente saignée.

On voit 1°. Que les Galenistes supposent, que le foyer des fiévres intermittentes est toujours hors des vaisseaux du sang : 2°. Que souvent même la matiere des fiévres continues se forme dans les premieres voyes. 3°. Qu'entre les humeurs peccantes la Bile est la cause la plus ordinaire de l'effervescence fiévreuse ; que de toutes les matieres febriles, c'est non seulement la plus ardente, & la plus inflammable, mais encore celle qui s'irrite le

Nos Galenistes ont emprunté ce principe d'Hippocrate, qui asseure à la fin du livre *de natura hominis*, que presque toutes les fiévres viennent de la bile. *Febres magna ex parte à bile oriuntur. Hipp.*

plus, & s'enflâme davantage par la saignée ; parce qu'en saignant on dissipe le sang, qui seul peut temperer & adoucir l'acrimonie de la bile. 4°. Que la pourriture des humeurs est la cause prochaine presque de toutes sortes de fiévres. 5°. Que plus la corruption des humeurs dont la fiévre tire son origine est grande, plus la saignée est alors dangereuse. 6°. Que la saignée tire également les bonnes humeurs & les méchantes, & qu'elle évacue plutôt les meilleures que les plus corrompues. 7°. Qu'elle ne corrige point les mauvaises qualitez de la masse du sang, qui demeure aprés que l'on a saigné, du moins telle qu'elle estoit auparavant. 8°. Qu'en saignant souvent

on altere le sang, on épuise les esprits, on diminue les forces naturelles, on trouble l'œconomie du corps, on dérange les facultez vitales. 9°. Qu'aprés la saignée les veines attirent les méchans sucs qui sont dans les parties du bas ventre. 10°. Que souvent par la saignée, les fiévres intermittentes deviennent continues, & que les continues redoublent.

En voilà, ce me semble, assez, pour faire voir que les principes des Disciples de Galien, ne sont pas moins contraires à la frequente saignée que l'hypothese du Maître, puis qu'on doit tirer de la methode de ceux-là les mêmes consequences que nous avons inferées de la doctrine de celuy-cy:

luy-cy : car de ces principes ainsi supposez, & souvent expliquez avec beaucoup d'étendue & de netteté dans les Ecrits des Galenistes, que resulte-t'il, sinon que la saignée ne détruit pas la cause de la fiévre, puis qu'elle ne corrige point les mauvaises qualitez de la masse du sang, qui demeure du moins telle qu'elle étoit auparavant qu'on eut saigné. Selon l'Ecole Galenique, presque toutes les fiévres sont causées par la corruption du sang ; or suivant les principes de la même Ecole, la saignée ne détruit point cette corruption ; donc la saignée ne détruit pas la cause materielle de la plus grande partie des fiévres ; donc il est tres-inutile de

la reïterer souvent, selon les maximes des Galenistes.

Je dis bien davantage, & je soutiens qu'il suit évidemment des principes Galeniques que la saignée, & sur tout quand on la reïtere, est fort dangereuse. Quoy de plus dangereux, que de tirer souvent de nos veines plus de bonnes humeurs que de mauvaises? que de dissiper les esprits? que d'affoiblir la chaleur naturelle? que de troubler les fonctions vitales? & selon les principes Galeniques, la frequente saignée fait tous ces desordres: il y a donc du peril à la mettre en usage, suivant la methode des Galenistes.

Cette verité paroîtra dans tout son jour si nous voulons nous ressouvenir

icy de tout ce qu'on a dit ailleurs de la doctrine des Galenistes : mais sans nous arrester à faire des reflexions singulieres sur chaque principe Galenique en particulier ; il suffira pour mon dessein, d'en examiner seulement quelques-uns dont les Galenistes conviennent tous ensemble ; sçavoir que la saignée tire sans distinction les bonnes humeurs & les mauvaises, & que les meilleures sortent plus facilement que les plus corrompuës ; sur quoy voicy comme je raisonne.

Dés là qu'on soutient que la saignée n'évacue pas plûtôt les mauvaises humeurs que les bonnes ; & qu'on est persuadé que celles-cy sont la source de la vie, & qu'on croit que celles-là causent

les fiévres, il est clair qu'en saignant on tire également, & ce qui soutient la vie, & ce qui produit la fiévre. Or en évacuant ainsi tout ce qui est contenu dans les veines sans separer les humeurs corrompues du sang qui est pur, on affoiblit la flamme vitale en même tems qu'on diminue le feu de la fiévre. Il est donc certain, selon les principes des Galenistes, que la saignée ne détruit pas directement la matiere fiévreuse; on doit donc du moins inferer de ce premier principe Galenique, que la frequente saignée est inutile pour la guerison des fiévres.

Mais si à ce premier principe nous en ajoutons un autre qui est encore plus important, sans doute on sera

contraint d'avouer, qu'il eſt même tres-dangereux de ſaigner ſouvent dans les fievres.

Les plus experimentez Galeniſtes tombent d'accord, que dans la ſaignée les meilleures humeurs ont plus de facilité à ſortir que les plus corrompues; & c'eſt auſſi pour cela, que les plus exacts d'entr'eux (comme on l'a déja remarqué) veulent fort judicieuſement qu'on faſſe en ſaignant de grandes ouvertures, ſi le ſang eſt groſſier, ſans quoy ajoute-t'on, il ne ſort que ce qu'il y a de plus ſubtil dans la maſſe du ſang, & le plus gâté, & le plus groſſier reſte toujours. C'eſt ſur ce fondement, qu'un des plus fameux Galeniſtes a eſtabli pluſieurs regles

Jul. Cæſar Claudinus, lib. de ingreſſu ad infirmos, cap. 3.

pour le bon usage de la saignée. Cet Auteur veut 1°. Que l'on fasse en saignant une grande ouverture, si l'on juge que le sang soit grossier, & si on le croit subtil, qu'on n'en fasse qu'une petite. 2°. La foiblesse, la jeunesse, la vieillesse des malades, l'intemperie chaude de l'air, & plusieurs autres circonstances qui rendent le sang, ou subtil, ou dépoüillé d'esprits, demandent une petite ouverture; parce que, ajoûte cet habile Medecin, il se fai une plus grande dissipation d'esprits par une grande ouverture que par une petite.

C'est donc une verité de fait & d'experience parmy les Galenistes, que les humeurs les plus subtiles sor-

tent plus facilement par la ſaignée que les plus groſſieres. Ainſi de toutes les regles, & de toutes les obſervations Galeniques, il reſulte évidemment, que par la ſaignée il ſort plus de bonnes humeurs que de mauvaiſes; car je ne crois pas qu'on puiſſe conteſter, que les plus ſubtiles parties du ſang ne ſoient les meilleures, & que les plus corrompues, & les plus pouries, ne ſoient auſſi les plus groſſieres: au moins cela n'a pas beſoin de preuve dans l'hypotheſe Galenique, & le ſyſteme des Modernes n'y eſt point contraire. Si donc on évacue par la ſaignée plus de bonnes humeurs que de mauvaiſes; il eſt certain qu'il eſt tres-

dangereux de ſaigner ſouvent.

Il ſeroit inutile icy de pouſſer plus loin ce raiſonnement, puis qu'ailleurs nous avons taché de le mettre dans tout ſon jour, en expliquant le ſyſteme des Modernes. Nous concluerons donc ſeulement, que les obſervations des Galeniſtes ſont auſſi contraires à la frequente ſaignée, que celles des Modernes.

Aprés cela, je n'eſtime pas qu'il ſoit neceſſaire d'entrer dans une plus grande diſcuſſion des autres maximes Galeniques; puis qu'à parler juſte, elles ne ſont que des conſequences qui ſuivent neceſſairement de ces premiers principes. En effet

les Galeniſtes ne ſoûtiennent pas ſeulement que la ſaignée évacue plûtoſt les bonnes humeurs que les mauvaiſes, mais ils prouvent encore de là, qu'on fait par la frequente ſaignée une grande diſſipation d'eſprits, que par la perte des eſprits la chaleur naturelle diminuë, & que la diminution de la chaleur naturelle produit neceſſairement le déreglement des fonctions de la nature.

Frequentior igitur venæ ſectio, quâ tamen multi in uſu habent, nec inde deſiſtunt, omnes corporis affectus eluere hac ratione volentes, maturam adducit ſenectam, eamque morbis gravioribus obnoxiam: cujuſmodi ſunt cachexia, hydrops, arthritis, tremor, paralyſis, apoplexia; impenſius enim refrigerato totius corporis nativo calore, humidoque primigenio comminuto & importuna phlebotomia exhauſto, viſcera ſpiritu ſuo vitali defraudata jacent, concoctiones omnes languеſcunt, &c. Martinus Panſa 2. part. pract. de prorog. vita general. c. 20.

Puis donc que les Ecrits des plus celebres Galeniſtes ne ſont qu'un tiſſu de ſemblables principes, & de pareils raiſonnemens, pourons

nous douter que leur methode ne ſoit oppoſée à l'uſage de ſaigner ſouvent ? Mais c'eſt trop nous arrêter ſur ces principes generaux, paſſons aux autres, & voyons en particulier ceux qui regardent la cauſe des fiévres intermittentes, & l'uſage de la ſaignée pour les guerir.

Meſenterii, ſplenis, cavi jecoris, pancreatis & ſimilium partium obſtructiones excrementitiis humoribus, nulla conſociata plethora, nullaque; præſente ſuſpicione fluxuri ſanguinis, venâ ſecta curandas plane abſurdum eſt. Merindolus lib. de feb. c. 10.

On a déja obſervé que c'eſt un principe preſque univerſel parmy les Galeniſtes que la cauſe des fiévres intermittentes, n'eſt point dans les vaiſſeaux du ſang, mais qu'elle ſe forme dans quelque viſcere particulier du bas ventre, comme le ventricule, le pancreas, l'épiploon, le meſentére, ou la veſicule du fiel. Et ſi à ce principe, qu'on ne conteſte pas dans l'Ecole Galenique, nous en ajoûtons

un autre qui n'eſt encore pas moins conſtant, ſçavoir que la ſaignée ne peut tirer que ce qui eſt contenu dans les veines, n'avoüera-t-on pas qu'il eſt indubitable que la ſaignée ne peut aucunement détruire le foyer des fiévres intermittentes?

On dira peut-eſtre, mais on le dira en vain, que les matiéres fiévreuſes ſe mélant dans la maſſe du ſang, on ne manque point de les tirer en ſaignant beaucoup. Cela eſt bien-tôt dit, mais ſans nul fondement, puiſque ſi l'on conſidere la pratique Galenique, on la trouvera cõtraire à cette ſuppoſition. En effet les plus fameux Praticiens ordonnet de ſaigner le jour de l'intermiſſion des fiévres: Or ſelon l'hypotheſe des Galeniſtes, la ma-

Tunc enim humor peccans circa lienem, hepar, & in ramis venæ portæ, atque hypochondriis continetur, qui vena aperta in brachio educi non poteſt. Sennertus lib. 2. de feb. c. 20. de feb. quart.

tiere de la fiévre n'eſt plus alors dans la maſſe du ſang, ou du moins elle n'y eſt pas dans une quantité ſuffiſante pour produire la chaleur fiévreuſe ; de ſorte que l'on ſaigne dans le tems qu'il n'y a point, ou qu'il n'y a que tres-peu d'humeur febrile dans les veines. Mais quand on ſeroit aſſeuré de tirer par la ſaignée quelque portion reſtée de la matiere corrompue, qui forme les accés des fiévres intermittentes, cela ſans doute ne ſerviroit de rien pour évacuer le foyer febrile, ny même pour empêcher que les levains qui s'y forment de nouveau, ne coulent enſuite dans les vaiſſeaux du ſang.

On doit encore étendre ce raiſonnement à toutes

les fiévres continues, qui ſelon les Galeniſtes ont leur foyer hors des vaiſſeaux ſanguins : car non ſeulement la ſaignée ne peut auſſi détruire ces ſortes de foyers, mais elle n'emporte que tres-peu de levains fiévreux qui ſe ſont mêlez dans la maſſe du ſang, puis que ſelon la pratique Galenique il ne faut ſaigner que dans la remiſſion des fiévres : Or c'eſt en ce tems-là qu'il y a moins de matieres febriles dans les veines, puiſqu'on ſuppoſe que la remiſſion ne vient que de ce que les viſceres du bas ventre, où ſe forment les levains fiévreux, envoyent moins alors de matieres corrompues dans les arteres & dans les veines, & de ce que la plus grande

partie des mauvaises humeurs qui avoient produit le redoublement, s'est dissipée par la transpiration, ou par une autre voye.

Mais ce n'est pas assez que de faire voir que selon les maximes speculatives & pratiques des Galenistes, la saignée ne peut détruire les foyers febriles des fiévres intermittentes, & de plusieurs sortes de continues; il faut encore montrer que, selon la même Doctrine, les matieres corrompues, qui se trouvent dans les premieres voyes capables de produire des fiévres, deviennent plus abondantes dans les veines aprés la saignée, qu'elles n'étoient auparavant.

Nous avons déja prouvé qu'en saignant on évacue

plus de bonnes humeurs que de méchantes ; & qu'ainsi les esprits qui domptent & cuisent les mauvais sucs se dissipent beaucoup; d'où il s'ensuit évidemment que les humeurs peccantes deviennent plus copieuses qu'elles n'étoient avant la saignée.

Mais cette consequence paroîtra encore plus juste, si l'on considere une observation dont parlent tous les plus fameux Galenïstes, ce qui importe extrêmement à la pratique, sçavoir qu'aprés la saignée les humeurs corrompues, & même les excremens passent dans les veines avec plus de facilité.

Cecy achevera de nous faire comprendre que plus on saigne, plus les méchans

sucs se multiplient dans la masse du sang.

Or on ne peut douter que les plus exacts d'entre les Galenistes n'ayent fait cette observation. En exposant leur Doctrine sur ce sujet, nous avons marqué la precaution qu'il faut prendre, selon eux, de bien nettoyer les intestins avant que de tirer du sang, de crainte que les veines n'attirent alors & ne succent (pour parler le langage Galenique) les impuretez du bas ventre.

Metuẽdum ne venis sanguine detracto inanitis ea in venas superiores rapiatur, atque inde febris periculosior reddatur. Sennert. l. 2. de feb. c. 18.

Les Galenistes ont donc crû, que la saignée donnoit de la facilité aux matieres corrompues, pour passer dans les veines. Quelques-uns même ont pensé que cela se faisoit par une vertu attractive, qu'ils supposoient

ſoient que la Nature avoit donnée aux veines. Ainſi dans cette penſée, ils ont conclu que la bile, & les autres excremens, devoient neceſſairement couler dans les vaiſſeaux du ſang, lors qu'ils étoient deſemplis par la ſaignée.

Je prévois la penſée des partiſans de la frequente ſaignée, ils ne manqueront pas de dire, qu'encore que les Galeniſtes ſuppoſent une attraction, & un ſuccement des impuretez du bas ventre par les veines, aprés qu'on a tiré du ſang; ils ont coutume par une ſage précaution de prévenir ce deſordre, en faiſant preceder les lavemens avant que de ſaigner. J'avoüe que telle a été la conduite des plus celebres Galeniſtes, je ſçay

encore qu'elle semble si sûre, qu'on croit aujourd'huy commettre un crime de leze methode Galenique (si j'ose parler ainsi) lors qu'on ne l'observe pas religieusement.

Mais voicy quelques reflexions qui feront voir combien cette coûtume est vaine & inutile, si l'on suppose avec les Galenistes qu'aprés la saignée les veines peuvent attirer & succer les mauvais sucs, & les excremens des premieres voyes, ou du bas ventre.

1°. Qui osera se flater qu'aprés un lavement les intestins & toutes les autres parties du bas ventre, auront été entierement nettoyées ?

2°. Ne sçait-on pas que la masse du sang se crible

continuellement, & que les couloirs par où elle circule ne cessent point de se décharger des feces qu'ils ont philtrez, de sorte qu'il y a toûjours de la bile dans la vesicule biliaire, & d'autres excremens dans les boyaux.

3o. L'Anatomie nous montre que les lavemens ne passent que dans les gros intestins, & ne coulent point jusques dans les autres que les Anatomistes appellent Gresles. Or ceux-cy ne sont pas moins pleins d'excremens que ceux-là ; les matieres excrementeuses y sont même plus fluides: ainsi la précaution que l'on prend de donner des lavemens pour nettoyer les intestins est inutile, dans la vûe d'empêcher les veines vuidées par la saignée, d'at-

tirer d'autres humeurs pour s'en remplir, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait toûjours quelque portion de matieres fecales, & d'autres méchantes humeurs dans les parties du bas ventre, lors que l'on ſaigne.

Et quand même cela ſeroit poſſible, il faudroit encore avec les lavemens donner un vomitif pour nettoyer auſſi l'eſtomac, puiſque ſelon la remarque de nos Galeniſtes, les cruditez ou les indigeſtions ſi ordinaires dans les fiévres, ne ſont pas moins attirées & ſuccées par les veines aprés la ſaignée; & dont l'acrimonie auſſi, ſelon la penſée des mêmes obſervateurs, corrompt toûjours la maſſe du ſang.

Sans doute c'eſt par les mêmes raiſons, que Sennert déclare que dans pluſieurs ſortes de fiévres la ſaignée eſt dangereuſe. Car ſouvent, ajoûte-t-il, on tire de bon ſang, à la place duquel paſſent beaucoup de matieres corrompues.

Venæ ſectio in hiſce febribus puris vix locum habet, cum vena inciſa ſanguis bonus emittatur & vitioſi ac crudi humores in primis viis hærentes attrahuntur. Sennertus lib. 2. de feb. c. 19. de Feb. quart. intermittent.

Mais ſi cette obſervation eſt forte contre l'uſage de ſaigner ſouvent, nous devons reflechir ſur une autre, qui n'eſt pas moins preſſante.

Les Galeniſtes les plus diſtinguez nous aſſeurent encore que la ſaignée r'engage dans les vaiſſeaux du ſang, les humeurs morbifiques qui s'en étoient ſeparées pour ſe diſſiper par la tranſpiration. Nous avons déja marqué pluſieurs ſortes d'experiences, ſur leſ-

Langius.

quelles ces habiles praticiens ont appuyé cette verité, de ſorte qu'il ſuffit de nous arrêter icy aux inductions qu'on en doit tirer, & il n'eſt rien de plus facile que de conclure de là, qu'il eſt beaucoup dangereux de ſaigner ; il ne faut que ſçavoir raiſonner pour cela. En effet, à quoy ſert-il de reïterer la ſaignée, ſi elle r'engage dans les vaiſſeaux du ſang, les méchantes humeurs qui en ſortent par la tranſpiration ? n'eſt-ce pas là troubler la nature dans la plus utile de ſes operations ? & n'eſt-ce pas donner lieu aux humeurs corrempues, qui ſe mêlent de nouveau dans la maſſe du ſang, d'y exciter une fiévre plus violente ? cela paroît clair, ſur tout ſi l'on con-

ſidére qu'on a coûtume de ſaigner dans le tems de la remiſſion des fiévres continues, & à la fin des accés des intermittentes: car c'eſt pour lors que la nature chaſſe avec plus de ſuccés & plus abondamment les matieres fiévreuſes par la tranſpiration.

Mais pour donner plus de jour aux inductions que nous tirons en particulier de chaque remarque que les Galeniſtes ont fait ſur les mauvais effets de la ſaignée, il faut unir icy les deux dernieres obſervations; elles nous donneront lieu de faire des argumens invincibles contre l'uſage de la frequente ſaignée. En effet, quand par la ſaignée on ne diſſiperoit point d'eſprits, quand même on pour-

roit ſeparer les méchantes humeurs des bonnes ; ou qu'enfin on tireroit plus de celles-là que de celles-cy; il faudroit neceſſairement conclure qu'on ſaigne en vain, puiſque par là on attire les impuretez du bas ventre dans les veines ; & qu'on y rengage les matieres morbifiques, dont la nature s'étoit déja débaraſſée. Mais nous n'en diſons pas aſſez; il faut encore ajoûter que du rengagement des levains fiévreux, & de l'attraction des humeurs corrompues dans la maſſe du ſang qui arrivent aprés la ſaignée, il paroît évidemment que plus on ſaigne, plus la maſſe du ſang devient impure, & que les humeurs corrompues ſe multiplient ainſi dans les

veines

veines & dans les arteres; aussi est-ce de là, selon la remarque des plus experimentez Galenistes, que les fiévres intermittentes deviennent continues, & que les continues redoublent : c'est de là encore, qu'aprés les grandes maladies, pendant lesquelles on a souvent saigné, naissent la cachexie, l'hydropisie, la jaunisse, & le dereglement de toutes les fonctions naturelles.

Mercatus. Pulverinus. Sennertus.

Nous pourrons icy nous arrester; il semble que toutes ces reflexions suffisent pour nous persuader, que la doctrine des Sectateurs de Galien est entierement opposée à l'usage de saigner souvent; neanmoins je ne puis m'empêcher de reflechir encore sur deux autres

principes, qui paſſent pour conſtans parmy ces habiles praticiens. Le premier eſt, que la pourriture, ou la corruption des humeurs, eſt la cauſe la plus commune & la plus generale des fiévres. Le ſecond, que plus la maſſe du ſang eſt corrompue ou pourrie, plus la ſaignée eſt alors dangereuſe. De ces deux principes je tire deux conſequences inconteſtables. La premiere eſt, que la ſaignée ne convient point à la pourriture des humeurs, & par conſequent, qu'elle n'eſt point le remede propre pour détruire la cauſe la plus ordinaire des fiévres. La ſeconde, que plus on aura la fiévre, moins il faudra ſaigner.

Je dis donc 1°. Que la ſaignée ne remedie point

Non poteſt quivis humor calefactus citra putredinem excitare febrem.
Vidus Vidius lib. 3. de febr. cap 1.
Vallesius.
Christoph. Avega.
Pigræus.
Plempius.
Zacutus Luſit.
Sanguis igitur vitioſus omnino corruptus & putris ſi abundet, ita ut vires languеant; ipſeque inſigni converſione in alios humores ſit mutatus, tunc

à la pourriture, ou à la corruption de la masse du sang. Car si en saignant on pouvoit corriger les humeurs corrompues, sans doute, plus les humeurs corrompues seroient abondantes, plus il faudroit saigner. Or nos plus celebres Galenistes ont observé le contraire, & ils declarent, que plus la pourriture des humeurs est grande, moins il faut saigner; ils ajoûtent même, qu'il faut être temeraire ou ignorant, pour réiterer la saignée dans cette circonstance, & que ceux qui sont alors les plus retenus, sont les plus habiles. De là est venue la Regle que ces grands hommes ont établie comme la plus importante à la pratique, sçavoir, que la saignée n'est

nullo modo est mittendus sanguis. Tom. 1. lib. 2. hist. 19. q. 16.

Quæ vulgares Medicos & indoctos plurimum movet, atque ad mittendum sanguinem iterũ atque iterum largius ac profusius invitat; peritos vero cautiores facit. Vallesius lib. 2. meth. med. c. 4.

jamais plus dangereuſe que dans une grande corruption de la maſſe du ſang. Il eſt donc vray, ſelon les principes des Galeniſtes, que la ſaignée ne convient pas à la pourriture des humeurs, & par conſequent à la cauſe la plus commune, & la plus generale des fiévres.

En ſecond lieu, je ſoutiens qu'il ſuit encore de ces mêmes principes, que plus la fiévre ſera perilleuſe, moins il faudra ſaigner. Je ne crois pas qu'on veüille icy me diſputer, que dans la ſuppoſition que les fiévres ſont cauſées par la pourriture ou corruption des humeurs, que plus cette pourriture, ou corruption ſera grande, plus la fiévre ſera dangereuſe. Cela n'a

pas besoin de preuve dans l'hypothese Galenique. Or selon les plus experimentez disciples de Galien, plus la corruption est grande, plus il est dangereux de saigner ; donc plus la fiévre sera considerable, plus il sera dangereux de saigner ; tout cela est clair. Pour peu qu'il me fût libre de prendre icy l'écart, je ferois connoître qu'il ne faut pas d'autres principes que ceux-cy pour renverser l'usage de la frequente saignée, & pour en faire voir l'abus. Car dans quelle veüe doit-on saigner souvent ? n'est-ce pas, pour parler le langage Galenique, afin de soulager la nature de ce qui l'accable ? & quel fardeau peut-elle avoir plus pesant, qu'une abondante corruption, ou

pourriture d'humeurs ? Cependant, la saignée ne peut jamais moins décharger la nature, que quand elle est surchargée par l'abondance des sucs vitiez : ainsi la saignée reïterée ne sera jamais plus nuisible à la nature, que lors qu'elle est dans une plus grande necessité d'être délivrée des humeurs putrides.

Aprés cela, il seroit inutile d'entrer dans l'examen des desordres que les Galenistes ont remarqué être causez par les grandes & frequentes saignées : car, outre que cela nous engageroit dans une longueur infinie; c'est qu'en prouvant que selon la doctrine Galenique la saignée n'est pas le remede pour corriger la cause la plus ordinaire des

fiévres, qu'elle évacuë même plus de bonnes humeurs que de méchantes, qu'elle épuise beaucoup d'esprits, qu'elle trouble & dérange les operations naturelles ; il s'ensuit de là, que toute l'œconomie du corps se déregle, & qu'il en naist une infinité de maladies, que les plus experimentez Galenistes ont attribué à la frequente saignée. Mais afin qu'on ne nous accuse pas de tirer des consequences outrées de l'hypothese des Galenistes, & qu'on ne croye pas nos reflexions sans aucun fondement ; il faut faire encore une demarche, & montrer que les plus celebres Galenistes ont aussi inferé de leurs principes, & de leurs observa-

tions les mêmes inductions que nous en avons tirées.

## CHAPITRE IX.

*Où l'on montre, que les Galenistes ont inferé de leurs principes, & de leurs observations les mêmes consequences que nous en avons tirées.*

IL est fâcheux qu'il faille prouver une verité si évidente ; mais, puis qu'il semble qu'on en doute, il ne faut rien laisser sans examen, & sans preuve. Il ne faut pour cela que se souvenir de tout ce qu'on a dit de la doctrine Galenique : on trouvera que les Secta-

teurs de cette hypotheſe en ont inferé des inductions ſemblables aux conſéquences que nous en avons tirées ; on trouvera, dis-je, que des principes qu'ils ont établis pour expliquer la nature des fiévres, & des Regles qu'ils ont données pour les guerir par la ſaignée ; ils ont conclu qu'elle n'eſt pas le veritable remede, que ſouvent même elle augmente la matiere febrile, qu'elle diſſipe toûjours les eſprits, qu'elle affoiblit la chaleur naturelle ; & qu'enfin ſi l'on ſaigne ſouvent, on dérange toutes les fonctions de la nature.

Mais s'il n'eſt pas juſte que l'on m'en croye ſur ma parole, il n'eſt pas juſte auſſi qu'on ſe diſpenſe d'entrer

avec moy dans cet examen; il faut même que l'on me passe quelques redites, qui en cela sont inévitables.

Repassons donc sur les ouvrages de nos fameux Galenistes : plus je les considere, moins je vois comment on peut douter de la verité que j'avance; & pour la justifier par le même ordre que nous avons déja suivi, je viens à Fernel, qui infere luy-même de ses principes les consequences que nous avons montré en suivre necessairement ; & voyons d'abord ce qui regarde les fiévres intermittentes.

Mais afin de ne rien diminuer de la force & de la beauté des expressions dont se sert cet experimenté Medecin, qui s'est acquis

un renom immortel, écoutons-le dans ſon langage ordinaire. *Si antecedens febris intermittentis materia tota in venis eſt majoribus, una venæ ſectio, quæ hanc promptè demit, illius curatio ſit; atqui neque hæc febrem tollit, neque qui in ſolos venarum humores, mentem, cogitationemque refert, illius unquam curationem rectam conſequetur.* Icy Fernel conclut deux choſes; La premiere, que puiſque la ſaignée ne guerit pas la fiévre intermittente, il faut que ſon foyer ne ſoit pas dans les grands vaiſſeaux. La ſeconde eſt, que ceux qui n'ont pas d'autre remede que la ſaignée, qui ne peut qu'évacuer la maſſe du ſang, n'auront jamais une methode aſſeurée pour guerir les fiévres intermittentes.

Remarquez, s'il vous plaît icy la bonté des inductions que Fernel tire de son raisonnement ; il se fonde sur l'experience, & sur la raison. Celle-cy luy prouve que la saignée n'évacuant que ce qui est contenu dans les vaisseaux du sang, ne fait rien à l'égard de la matiere des fiévres intermittentes, dont le foyer se forme toûjours ailleurs : Et par celle-là ayant esté souvent convaincu, que la saignée ne guerit point les fiévres intermittentes ; il infere de là qu'on ne peut en saignant évacuer l'humeur qui les cause.

Ea quidem causæ ignoratio ita veritaté quasi tenebris effudit, ut nondum sit ullius intermittentis vera curatio percepta.

Ce n'est pas tout, cet excellent homme ajoûte, que l'ignorance de ces faits avoit répandu de si épaisses tenebres dans la pratique,

qu'on n'avoit pu jusqu'alors trouver un remede certain pour les fiévres intermittentes.

Fernelius lib. 4. de feb. cap. 9. pag. 179. ex editione Francof.

Au reste, rien n'est plus beau, ny plus fort que la suite du raisonnement de Fernel; mais, comme je sçay, que les longues citations ne sont pas du goût de tout le monde, il faut se contenter de dire, que ce Medecin si illustre finit par protester, que tout ce qu'il avance se verifiera dans la suite des tems.

Quod expono, & ratione, & quotidiano rerum usu, veritati consentaneum deprehendetur. Ibid. p. 180.

Sans doute l'évenement a verifié la prediction du grand Fernel, & les plus celebres Galenistes qui ont écrit aprés luy, ayant raisonné sur les mêmes principes, & fait de semblables observations, ont aussi de

là inferé les mêmes consequences.

Je ne crois pas, que pour prouver cette verité, il soit necessaire de rappeller icy le témoignage de tous les habiles Medecins que nous avons deja citez, ce détail nous engageroit dans des redites continuelles que nous voulons éviter. Il suffira de consulter Fontanus & Sennert qui nous fourniront là-dessus des preuves ausquelles il n'y a point de replique. Celuy-cy, aprés avoir étably le foyer & la cause des fiévres intermittentes dans les premieres voyes, conclut ainsi : La saignée qui n'évacue que les vaisseaux du sang, ne peut être le remede des fiévres intermittentes, dont les levains se forment ailleurs.

In genere hoc notandum, à caussa febrium intermittentium primaria, quæ in venis meseraicis generatur, & maximam partem hæret, eam non indicari, cum venarum quas secamus, nulla ex iis evacuet. Sennertus lib. de feb. 2. cap. 18.

Fontanus eſt encore plus clair ſur ce ſujet ; où aprés avoir prouvé que la matiere des fiévres intermittentes eſt dans quelque partie particuliere du bas ventre ; il infere de là que la ſaignée ne peut les guerir. Voicy ces propres expreſſions. *Non poſſet natura per venæ ſectionem eâ ſarcinâ levari, cum humor peccans in his locis non contineatur, ut per phlebotomiam attractus naturam exonerare poſſit.* Tractatu de feb. cap. 10.

Mais ce n'eſt pas ſeulement à l'égard des fiévres intermittentes, que les Galeniſtes ont tiré de leurs principes des conſequences contraires à la ſaignée ; ils ont pouſſé leur raiſonnement plus loin, & comme ils ont ſoûtenu qu'il y avoit pluſieurs eſpeces de fiévres

continues, dont la cause n'est pas dans les vaisseaux du sang, de même ils ont inferé de là, que la saignée ne pouvoit les guerir.

Pour nous asseurer de ce fait, nous considererons seulement les remarques de Riviere, & de Dubaillou. L'un compte sur des observations qu'il a fait avec un soin particulier: L'autre raisonne sur des principes & des experiences qu'il croit incontestables. Il est certain, dit le premier, qu'il y a plusieurs sortes de fiévres continues, pour lesquelles la saignée n'est point un remede, & qu'il faut guerir par la purgation, parce qu'elles sont causées par des humeurs corrompues, dont le foyer est dans le bas ventre. Baillou

Ex hac observatione colligere est, quantum aberrent illi Medici, qui in omni febre continua indiscriminatim à venæ sectione inchoandam esse curationem existimant, cũ sæpe in pueris dictæ febres à putridis humoribus in prima regione stagnantibus oriantur, qui purgatione facile educuntur. Riverius. observat. centur. 1. obser. 57.

lou qui a joint toute l'exactitude de l'experience à une profonde connoissance de la nature, s'exprime aussi en mêmes termes : Il est certain, dit-il, qu'il y a des fiévres, pour la guerison desquelles il est plus à propos de purger souvent que de saigner ; puisque la saignée ne sert qu'à les augmenter.

Febres aliæ sunt venosæ, aliæ χαϛεικαὶ quæ venosi sunt generis per phlebotomiam cessant, quæ alius sunt generis potius cathartico egent, ut non mirum sit, si quasdam febres veluti miraculo tollat phlebotomia, aliæ potius exacerbentur.

Ball. lib. 2. Epid. Eph. p. 117.

Mais si ces inductions que les Galenistes tirent de leur doctrine & de leurs remarques paroissent évidentes ; que direz-vous de beaucoup d'autres, qui ne sont pas moins claires, & qui ne prouvent pas seulement que la saignée ne peut évacuer la cause de plusieurs sortes de fiévres, mais qui montrent encore manifestement qu'elle l'augmente ?

Je vous renvoye là-dessus aux plus distinguez d'entre les Galenistes, qui par des inductions tirées de leurs principes, & de leurs experiences, declarent que la saignée augmente l'acrimonie de l'humeur qui cause les fiévres bilieuses.

Sed biliosis morbis non convenire notum est. Nam bilis prompte purgatione ducitur, non ita sanguinis missione. Sanguinem quoque vacuare in morbis biliosis nullá ratione conducit; &c. inde bilis effrenior quam antea manebit. Christoph. Avega lib. 2. de art. med. sect. 5. cap. 1.

Il est pernicieux de saigner, dit Christoph. Avega, dans toutes les fiévres, soit continues, soit intermittentes, qui sont produites par la bile, puis qu'elle devient plus ardente aprés la saignée qu'elle n'étoit auparavant. Lors que la bile est plus abondante que le sang, dit Mercurialis à son tour, il ne faut point absolument saigner : car en évacuant le sang qui est le frain de la bile, ajoute-t'il, on ôte ce qui pouvoit

Nequaquá convenire videtur, quia detrahere sanguinem nihil

la temperer & l'adoucir.

Mais si les témoignages de tant de fameux Medecins Galenistes ne vous semblent pas suffisans, si vous en voulez de plus étendus, écoutez donc encore Zacutus raisonner sur le même sujet.

est aliud nisi demere frænum bili, adeo ut multo magis invalescat.

Mercurialis tract. 5. de feb. c. 10. de feb. ardent.

Ce Genie extraordinaire encherit sur toutes les raisons des Auteurs, qui ont prétendu que la saignée est nuisible dans les fiévres bilieuses ; pour cela il commence à mettre dans tout son jour l'autorité de Rhasis & d'Avicenne qu'il cite pour luy ; ensuite il nous fait considerer que ce sentiment est conforme à la doctrine de Galien ; il expose encore avec la même netteté l'opinion contraire, il répond d'une maniere so-

Tom. 1. histor. lib. 1. hist. 65. quæst. 30.

lide aux argumens de ses adversaires; il découvre ce qu'ils ont de defectueux. Enfin aprés avoir pesé avec beaucoup d'exactitude ce qu'on doit inferer de tout cela, il conclut ainsi. Dans toutes les fiévres bilieuses, dit-il, la saignée peut augmenter l'effervescence de la bile, parce qu'en saignant on évacue ce qui tempere son ardeur & son acrimonie.

Au reste, ce judicieux Medecin, pour nous montrer la bonté de sa consequence, nous represente combien il est faux que la saignée rafraichisse toûjours, & il soutient au contraire qu'elle échauffe & enflâme dans les fiévres causées par la bile, à cause que les humeurs bilieuses

Quo casu venæ sectio non refrigerat, sed calefacit. ibid.

paſſent dans les veines à la place du ſang que l'on a tiré.

Que répondra-t-on à tout cela ? direz-vous que Zacutus s'eſt trompé ? mais ſi vous croyez que cet illuſtre Auteur qualifié de Medecin du premier rang entre les Galeniſtes les plus recens, ait manqué de raiſon & d'experience, je ne ſçay comment vous pourrez en accuſer tant d'autres celebres Medecins, qui parlent le même langage, & qui ont fait de ſemblables obſervations ; d'où ils inferent auſſi, que la ſaignée irrite la bile, quand elle produit les fiévres, & qu'à la place du ſang qu'on a tiré, tantôt les humeurs bilieuſes, tantôt d'autres

Merindolus. Perdulcis. Cappivaccius.

mauvais sucs passent dans les veines.

De toutes ces remarques si curieuses, & si importantes à la pratique, la premiere qui se presente icy est de Fernel, & je ne sçaurois me dispenser de la rapporter dans les mêmes termes, dont il s'exprime Icy-même. *Exhausto enim sanguine impurus humor quâvis sede derelictus efferatur, ferociusque sævit; aliàs bilis flava circa jecur, aliàs pituita vel in cerebro, vel in pulmonibus, vel in ventriculo quasi subsultans detracto sanguine, dejectisque viribus graviora profert symptomata.*

Lib. 3. meth. med. c. 8. pag. 38. ex editione Francofurt.

Ce genie superieur dans la Medecine estoit si parfaitement convaincu de la certitude de ces experiences, & des consequences qui en suivent necessaire-

ment, qu'il repete les mêmes choses dans un autre endroit. *Sin vero primæ regionis impuritas, aut mala viscerum affectio (ut fere fit) initium dedit, (febribus) nihil potest venæ sectio conferre, quod impuro sanguini mox impurior succedat, neque possit impuritatis eum fontem sectâ venâ exhaurire.*

Curand. feb. meth. general. c. 40. pag. 160. ex editione Francos.

Voilà de quoy exercer les Défenseurs de la frequente saignée; & ce qui doit les inquieter davantage, c'est qu'outre Fernel quantité d'autres Galenistes ont tiré de pareilles inductions, les uns en soûtenant, que si l'on saigne, quand la bile domine, on l'attire dans les veines; & qu'ainsi on augmente la cause des fiévres: les autres, en declarant, que si on voit

souvent aprés la saignée les fiévres intermittente devenir continues, c'est qu'aprés avoir évacué le sang, toutes sortes de matieres excrementeuses coulent dans les veines, & multiplient les levains fiévreux. Enfin Sennert dont le témoignage seul auroit icy suffit, aprés avoir remarqué que la saignée ne peut évacuer la cause des fiévres putrides qui ont leur foyer dans les premieres voyes, il conclut de là, que si l'on saigne, les impuretez du bas ventre passent dans les vaisseaux du sang, & ensuite l'infectent & le corrompent; & c'est la raison, ajoute-t-il, pourquoy les fiévres intermittentes deviennent souvent continues.

Vitiosa è primis viis in communes rapere, sanguinemque bonum inquinare, aut è febre intermittente continuam facere possit. Sennertus lib. 2. de Feb. c. 5. de ven. sect.

Mais

Mais si ces inductions Galeniques vous semblent trop particulieres, si vous en voulez de plus generales, & qui soient tirées de principes plus universels; il faut seulement repasser icy sur celuy qui est universellement admis par tous les Galenistes, & qu'ils ont emprunté de leur Maître, sçavoir que la saignée évacue également & du moins sans distinction toutes les humeurs qui composent la masse du sang : à quoy on peut ajoûter que plusieurs des plus renommez d'entre ces celebres Ecrivains, croyent que les humeurs les plus subtiles sortent plus facilement que les plus grossieres, par la saignée.

Or quelles consequences pensez-vous que Fernel ait

Atqui venæ sectio omnes æqua-

tiré de ces principes ? Il en tire, 1o. Qu'on n'évacue pas plûtost l'humeur peccante que les bonnes ; ainsi ajoute-t-il, on ne remedie pas au mal que l'on veut guerir. Et quelques lignes aprés, il déclare que le plus évident effet de la saignée est d'affoiblir les forces naturelles ; & quoy qu'en saignant, continue cet experimenté Docteur, on évacue une partie de l'humeur morbifique, il est certain neanmoins qu'il sort aussi beaucoup de bon sang ; de sorte ( c'est toûjours Fernel qui raisonne ) qu'en épuisant ce qui soûtient & conserve la nature, il faut necessairement qu'elle en soit plus foible : de là, conclut-il, on comprend aisément que la chaleur vitale étant diminuée, elle

biliter neque putridum quam benignum potius neque utili manente inutilem aufert, non igitur quo volumus auxilio succurrit. lib. de evac rat. c.6. p. 39. ex impress. Lugd. Idque duntaxat præstat quod viros offendit. Ibid. p. 40. Venæ sectionem non nihil equidem fatebor vitiosi humoris eripere, sed pariter non modicam puriorisque utilisque sanguinis portianem.

peut encore moins digerer le reste des mauvaises humeurs. Si donc, infere encore une fois Fernel, les malades avoient les mêmes forces aprés la saignée qu'ils avoient auparavant, sans doute elle seroit utile, mais cela est impossible.

Dum itaque corporis pabulum subtrahit, quo exiguo tanquam thesauro utebatur, seque conservabat, illius certe robur vehementer dissolvit.

Ex quo intelligitur naturam imbecilliorem factam, nihilo facilius quod reliquum est concoquere. Lib. de Vacuand. rat. c. 6. p. 4 ex impress. Lugd.

Si depositâ oneris quadam portione idem virium robur æger retineret, conveniens utique & idonea censeretur venæ sectio; id vero præstare haud quaquam potest. Ibid. p. 41.

Mercatus qui s'accorde en cela parfaitement bien avec Fernel, donne aussi la même raison pourquoy souvent les fiévres intermittentes deviennent continues aprés la saignée; C'est, dit-il, parce que la nature, affoiblie par l'évacuation du sang, n'a plus assez de

Loco citato.

forces pour chasser les levains fiévreux qui s'aigrissent ensuite davantage.

Aprés cela je passe sur une infinité de semblables inductions que les Galenistes ont tirées de leurs principes & de leurs observations ; je ne m'arréte pas non plus à faire observer qu'ils sont tous convenus en general que plus le sang est corrompu & alteré, moins il faut saigner, & que la frequente saignée dissipe les esprits, qu'elle affoiblit la chaleur naturelle, qu'elle dérange les fonctions du corps, que de là naissent l'hydropisie, la cachexie, la jaunisse, la paralisie, l'apoplexie, la goutte, & beaucoup d'autres symptômes; & que Zacutus soûtient en particulier que rien n'em-

Ballonius. Vallesius. Plempius.

Fernelius. Mart. Pansa. Pigræus.

pêche davantage la crise que de saigner souvent, & il croit que cette methode est la cause principale pourquoy en nôtre siecle on voit si peu de crise dans les maladies.

Ob quam nostro sæculo non ita frequenter crises contingant. Zacut. Lusit. præcep. 42. T. 2.

Ainsi il me semble qu'on pourroit icy finir l'examen de la Doctrine des Galenistes, & qu'il est assez inutile de pousser plus loin la recherche des inductions que les plus habiles d'entre eux en ont tirées, puis qu'il est certain, que tout ce que nous en avons dit, doit suffire pour prouver que la methode de tant de Medecins, si experimentez dans la cure des fiévres, est opposée à l'usage de saigner souvent.

Neanmoins si l'on veut encore une plus grande preuve de cette verité, mais

une preuve qui me semble au dessus de la subtilité, & des exceptions, il ne faut que reflechir sur la maniere avec laquelle les plus illustres disciples de Galien ont parlé des partisans de la frequente saignée. Voicy comme Fernel s'en explique.

Quo quidẽ erroris & ignorantiæ imprudentes illi devolvuntur, dum ex uno atque altero Galeni loco artis sibi compendia parant; cujusmodi hæc extant. Duo sunt omnia quæ venæ sectionem indicant: morbi magnitudo & virium robur, & saluberrimum est in febribus venam incidere, non continentibus modo, sed omnibus.

Dans quel abîme d'erreur & d'ignorance, dit-il, ne se precipitent pas ces Medecins indiscrets, & temeraires, qui appuyez sur quelques passages de Galien, s'imaginent qu'il n'y a qu'à reïterer la saignée, & s'épargnent ainsi la peine de rechercher & d'examiner les differentes causes des maladies.

Si Galien témoigne (c'est toûjours Fernel qui parle) qu'à cause de la violence de

la maladie, & des forces du malade, il faut user de la saignée, & qu'elle est tres-utile dans les fiévres continues, aussi-bien que dans les fiévres putrides: de ces principes generaux, ajoûte Fernel, qu'on a lûs avec negligence, qu'on a mal entendus, ou mal interpretez, on se fait une methode universelle de traiter les maladies: & tel est l'aveuglement, que sans nul égard aux experiences contraires on ordonne la saignée en toutes sortes de maladies, quand même elles seroient causées par l'intemperie la plus froide. Et ce n'est pas tout, on saigne non seulement plusieurs fois, mais si souvent & si abondamment, qu'il semble qu'on n'ait point d'autre vûe, que

quas putrescens humor concitat. Ex his atque similibus oscitanter perlectis & perperam comprehensis universam artem componunt, eo cæcitatis redacti, ut omni observatione post habitâ, in nullo non morbo vel frigidissimo sanguinem profundunt, neque satis habet semel atque iterum detraxisse, sed tertio etiã ac quinto: denique adeo frequenter &

d'étaindre la ſoif inſatiable qu'on a du ſang humain.

abunde, donec ſuam ipſorum immenſam libidinem ſanguine ſaturent. Fernelius præf. 1. lib. de evacuatione. ex impreſſ. Lugd.

Outre cela, ce grand homme, pour faire comprendre combien il eſt perſuadé que la frequente ſaignée eſt une methode incertaine, & même dangereuſe, compare ceux qui la ſoûtiennent, à ces débauchez infames qui ſe tuent par l'uſage exceſſif du vin, lequel d'ailleurs eſt utile à la ſanté lors qu'on le prend avec moderation ; il en eſt de même, ajoûte-t-il, de ces Meſſieurs qui abuſent d'un bon remede, & qui l'employant ſans regle, & ſans conſiderer les diverſes circonſtãces des maladies, font

Ut ſpurciſſimi helluones, vino, quod moderatum alioqui ſaluberrimũ eſt, plerumque intemperantes ſe jugulant, ita & illi dum præſtantiſſimo artis ſubſidio nec loco, nec modo, nec recte utuntur, mortale ge-

mourir une infinité de personnes, décreditēz leur profession, & la rendent même ignominieuse par une pratique ainsi abregée & nouvelle.

nus oppugnant, ipsaque artis remedia breviore & novo compendio infamant ac polluunt. Ibid.

Voilà ce que Fernel a pensé des défenseurs de la frequente saignée. Mais que n'en dit point aussi à son tour Baillou? il pousse encore les choses plus loin ; il ne soûtient pas seulement en termes generaux que dans la méthode de ceux qui saignent souvent, il n'y a que de l'imprudence, de la temerité, de l'aveuglement & de la passion, ou qu'on n'y remarque ny regle, ny principes, mais beaucoup de prévētion & d'entestement.

Ce fidele interprete de Galien, ce Medecin si distingué dans l'Ecole de Pa-

ris, a même osé dire que la frequente saignée est une pratique cruelle : & afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir mal traduit ses expressions, il est bon de le faire parler luy-même. *Carnificis est non autem Medici ita liberaliter & parvâ de causâ venam aperire, cum sanguis naturæ thesaurus sit & amicus.* On ne peut rien imaginer de plus fort que cela. Mais peut-être qu'on ne sera pas content d'un seul passage, en voicy un autre tout pareil, & qui contient encore quelque chose de si singulier, qu'il merite bien qu'on le rapporte tout entier. *Quanquam hîc multorum carnificina & frustranea sanguinis (in quo vita sedet) eductio, spirituumque evacuatio committitur magno artis vituperio.*

Lib. 2. Epidem. & Ephemerid. p. 164.

Lib. 1. Epidem. & Ephem. p. 79.

Cette maniere de s'exprimer, dont s'est servi encore ailleurs Baillou, à l'égard du frequent usage de la saignée ne vaut-elle pas bien celle de Fernel ?

Lib. 2. Epid. & Ephem. p. 159.

Mais si ces expressions aussi naturelles qu'énergiques vous semblent trop dures; ce que Vallesius a écrit aussi touchant les partisans de la frequente saignée, vous paroîtra peut-être plus agréable ; car quoy qu'il condamne d'une maniere assez forte ceux qui se laissent aller à cet abus, il parle d'un ton plus doux, & il se contente de railler d'une maniere vive & enjoüée.

Que font-ils aujourd'hui, dit-il, pour guerir les malades? ils les font saigner ; & quoy encore ? ils les font saigner : aprés cela ? ils les

Quid ergo agendum? mittēdum, aiunt, sanguinem. Quid deinde? mittendum rursus.

font encore saigner, toûjours saigner & rien davantage. O que cette methode est courte! qu'elle coute peu! mais qu'elle est méprisable! A quoy bon Hippocrate, Galien & tous les autres Autheurs Grecs & Latins, les Arabes mêmes & les recens qui approchent de plus prés de nôtre siecle, & ceux enfin qui sont nos contemporains; ont-ils fait tant de receüils sur les simples, tant imaginé de compositions? pourquoy nous tracer tant de differentes methodes pour chaque espece de maladie, si on peut les guerir avec tant de facilité reduisant tout à la saignée?

Quid post hæc? mittendum iterum. Misso vero? nihil præterea. O brevem formulam, merito sane vilipenditur quæ tam parvo constat! Quorsum Hipp. & Gal. & alij omnes authores tum Græci, tum Latini, atque etiam Arabes & Juniores nostro sæculo proximi atque etiam nobis contemporanei tam multa congesserũt de simplicibus, & compositis eorumque formulis innumeris, &c.

Cum liceat hæc omnia uno hoc verbo concludere,

ſanguinem mittere.
Valleſius lib. 4. Meth. medend. c. 2. pag. 285.

Mais je n'aurois jamais fait, ſi je voulois rapporter tout ce que les plus celebres d'entre les Galeniſtes ont dit contre l'abus de ſaigner ſouvent. Je finis par la remarque de Riviere; ce fameux Medecin, quoy que prévenu en faveur de la ſaignée, & malgré les principes qu'il ſemble avoir établis pour en authoriſer le frequent uſage, ne laiſſe pas de ſoûtenir que ceux qui s'imaginent que la ſaignée eſt l'unique remede à toutes ſortes de fiévres, ſe trompent groſſierement, & n'ont pas d'autre but que de s'ériger en Autheurs d'une pratique nouvelle.

Novatores hodierni omnia cardiaca in univerſum ab uſu medico proſcribere conantes, & febres omnes etiamnum malignas ſola venæ ſectione curantes. Riverius prax. med. lib. 17. c. 1. de feb. put.

Quoy-que tous ces traits si sensibles & si forts suffisent pour nous cõvaincre que les plus habiles Galenistes ont condamné la frequente saignée, il est pourtant à propos d'ajoûter que plusieurs d'entr'eux n'en sont pas demeurez-là, mais qu'ils ont encore composé des Livres exprés pour mieux démontrer l'abus de cette methode, & les suites fâcheuses ausquelles on expose les malades, quand on s'entête de la suivre.

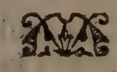
Nous avons déja observé qu'un fameux Medecin de Paris écrivit contre Botal aussi-tôt qu'il eût fait imprimer sa Methode de Saigner souvent ; mais il faut ajoûter icy que ce Medecin qui a été, au jugement de Sennert, le plus hardy &

Bonaventura, Grangerius. Biblioth. med.

le plus témeraire ſaigneur qui parut jamais , fut encore attaqué par Jean Baptiſte Donatius , qui fit voir à ſon tour par un Livre, l'abus & les deſordres de la frequente ſaignée. Ibid.

Je pourrois citer encore pluſieurs autres Medecins qui ont auſſi écrit dans leur tems contre ce pernicieux uſage ; mais je me contente de Jacques Pons , qui s'eſt rendu ſi recommendable par l'Ouvrage qu'il a fait pour arrêter l'effroyable démangeaiſon qu'on à de ſaigner ſouvent, & ſans entrer dans la diſcuſſion de ſes raiſonnemens & de ſes experiences , le ſeul titre de ſon Livre ſuffira pour prouver les penſées qu'il a eu là deſſus , le voicy. *De nimis licentios â ſanguinis miſſione, quâ hodie plerique abutuntur.*

Aprés tout cela, pourra-t-on nier que la frequente saigné en ait été autant désapprouvée par les Medecins Galenistes que par les Modernes ? & n'avoüera-t-on pas aussi, que j'ay eu raison d'avancer qu'il y a beaucoup de rapport entre la Doctrine des uns & des autres ? Mais afin de mieux executer le paralelle que j'en dois faire, il est à propos d'examiner quel jugement les plus celebres ont fait du sang des malades aprés qu'il est reposé dans les palettes.



CHAP.

## CHAPITRE DERNIER.

*Touchant le jugement qu'ont fait les Galenistes, du sang des personnes qui ont la fiévre, quand il est reposé dans les Palettes.*

LES Modernes n'ont pas été les premiers à remarquer combien le vulgaire se trompe dans le jugement qu'il fait du sang des malades, aprés qu'il a été reposé dans les Palettes; il est certain qu'avant eux, nos plus celebres Galenistes ont reconnu que rien n'est plus trompeur que la couleur du sang, lors qu'il est hors des veines.

Ils se sont même mocquez agréablement de ceux qui font là dessus des décisions si absurdes, & si chimeriques : Enfin ils ont déclaré ques quand on pourroit par cet examen s'asseurer des mauvaises qualitez de la masse du sang, on ne doit pas prendre de là occasion de reïterer la saignée.

Pour prouver toutes ces veritez, nous n'irons pas bien loin; Baillou que nous avons déja cité plusieurs fois, ne nous montre-t-il pas avec une application singuliere; & par des experiences certaines qu'on ne peut jamais par les differentes couleurs du sang tiré hors des veines, & reposé dans les palettes, juger de ses bonnes ou de ses mauvaises qualitez : mais que tous les raisonnemens

que la plus grande partie des Chirurgiens d'aujourd'huy, fait là dessus, ne sont que des pretextes frivoles & pueriles pour cacher leur ignorance ?

En effet, dit cet habile Medecin, rien n'est plus trompeur, que la couleur du sang, souvent on le croit d'une méchante qualité, lors que la superficie ne paroit point rouge, encore que la rougeur dépende tantôt de ce qu'on agite trop fortement les palettes ; tantôt parce que l'on ne les emplit pas assez, & presque toûjours de la maniere que le sang tombe dans ces palettes, ou des differentes veines dont on le tire.

Plerique turpiter hallucinantur. Nam in nostris sectionibus venæ putamus sanguinem valde malũ esse, quia superficies mala & alieni coloris apparet, error est. Nam si in vase stanneo ut in scutella conjiciatur, vel si vas totum plenum non est, vel si dimoveas sanguinem ipsum, tunc florida superficies apparebit. Ballonius lib. eph. & epid. 1. pag. 89.

Il est encore plus necessaire de remarquer, dit le même Autheur, qu'il y a des personnes de qui l'on n'a jamais tiré que de tres-méchant sang, si on en juge par la couleur, & dans lesquelles cependant l'on a trouvé aprés leur mort ; les visceres parfaitement sains. Le sang de plusieurs autres au contraire, nous a toûjours paru beau, & bien conditionné, dont les poumons neanmoins, & le reste des organes étoient entierement pourris.

De ferendo judicio in sanguine laudabili aut contrario, jam ante diximus, quoniam hîc graviter peccatur ut ignorantiæ velum aliquod medici prætendant. Id. lib. 2. Epid. & Eph. p. 191. Empyicis si cephalica aperiatur; aut basilica sæpe floridus & αἰθηρὸς sanguis fluet; si mediana autem secatur &c. sanguis demetur putris. Id. lib. 1. Epid. & Eph. p. 102.

Plurimis impurissimus sanguis detractus est, immo nunquam purus ; quibus tamen mortuis & sectis partes omnes satis integræ sunt deprehensæ. Aliis fere semper purus, quibus tamen viscera & pulmones maxime putres sunt inventi. Ball. lib 2. Epid. & Ephem. p 191.

De là vient (c'est toûjours du Baillou qui parle)

Multi meo judicio tali sanguine

que le ſang, qui nous ſemble gâté, par rapport à l'idée qu'on s'en forme, ne l'eſt pas à l'égard de la perſonne dont on l'a tiré, mais il eſt ſelon ſon temperament, & tres-propre pour entretenir ſa ſanté.

Effectivemẽt nous voyons, continue-t-il, que ceux qui paroiſſent avoir le ſang impur, vivent auſſi long-tems que d'autres, dans le ſang deſquels nous croyons appercevoir beaucoup plus de pureté : de ſorte qu'en apparence l'on s'imagine ſouvent que le ſang eſt bon, quand il eſt corrompu; & tres-ſouvent auſſi, lors qu'il eſt mauvais on le déclare bon.

bene nutriuntur &c. immo æque longævi ſunt quibus impuritas eſt ſãguinis ac quibus purus per perpetuo deptus eſt, ſæpe ad ſpeciem & viſum purus eſt, qui alioqui τῇ ὅλῃ ὐσίᾳ malus eſt; ut contra impurus cernitur ſpecie qui non ita τῇ ὅλῃ ὐσίᾳ malus. Idem ibid. p. 192.

Nos Elephanticis ſæpe laudabilem ſanguinem detraximus.

Quanquam fieri poteſt, ut ſpecie laudabilis ſanguis appareat, cùm inteſtinum aliquod vitium in eo deliteſcat.. Id. lib. 1. Epidem. & Eph. p. 192.

Sic decipi non oportet ita coloris & ruboris apparentia & prætextu. Id. ibid. p. 104.

Cela se voit manifestement dans les malades de la lepre, desquels on tire d'ordinaire du sang qui paroît beau, quoy qu'il soit veritablement corrompu. Ne vous laissez donc pas surprendre, conclut enfin cet excellent homme, à la fausse apparence d'une couleur trompeuse qui se trouve souvent dans le sang.

Cùm hodie demitur sanguis, & ultimum vas corruptissimo sãguine plenũ est, tunc incitantur medici ad iteratam immo tertiã & quartam sectionem venæ, & quo majoris corruptionis particeps sanguis est,

Mais cet experimenté Docteur va encore plus loin, il pousse les défenseurs de la frequente saignée jusque dans leur dernier retranchement; il leur passe volontiers comme une chose certaine qu'en examinant le sang tiré dans les palettes, l'on peut juger aisément quelles sont ses mauvaises qualitez : mais il ne sçauroit souffrir, que l'on conclue de là, tantôt que si le

ſang de la derniere palette ſemble le plus corrompu, on doit reïterer la ſaignée; tantôt que plus il eſt gâté, moins il le faut épargner; car ajoute du Baillou fort judicieuſement, le fruit de ces belles maximes n'aboutit qu'à répandre plus impitoyablement le ſang humain.

eo de ſecãda vena audacius cogitãt, & ſic miſere in humani generis ſanguinem cõtenditur ac ſtatuitur. Id. lib. 1. epid. & eph. p. 88.

Je voudrois bien ſçavoir comment ceux qui s'attachent à l'hypotheſe de Galien, pourroient juſtifier une conduite ſi oppoſée à ſes principes? (c'eſt toûjours le Doyen de la Faculté de Paris qui raiſonne dans ſes Ephemerides:) Quoy peut-on ignorer qu'entre toutes les raiſons dont il ſe ſert pour nous défendre de ſaigner frequemment, il n'y en a point ſur laquelle il inſiſte davantage que celle qu'il tire de la

Quid reſpondebunt Autori ſuo Galeno quem ducem ſequuntur? Hic enim eo magis à venæ ſectione avocatur, quo corruptionis majoris ſanguinis argumenta majora apparebunt. Idem ibid. p. 89.

corruption du sang ? Enfin si l'on refuse de se rendre à l'authorité du plus sçavant des Medecins, continue Baillou, du moins que l'on consulte la raison, & l'experience qui se joignent icy pour nous persuader : En effet celle-cy d'abord nous fait voir que comme un peu de saffran peut teindre beaucoup d'eau, de même une tres-petite partie de la bile peut changer la couleur de la masse du sang. D'un autre côté, la raison nous montre que si la corruption du sang devoit nous engager à saigner souvent, il faudroit toûjours ouvrir la veine pendant les accés & les redoublemens de la fiévre, puisque sans doute, le sang est alors dans sa plus grande alteration. Cependant,

Sed quod magis urgebit duæ sunt rationes, quibus forte revocari possis à frequenti sanguinis detractione. Prius est hoc ; pauca quantitas croci multum aquæ tingit ; ita pauca bilis sanguini confusa alterat sanguinem & mutat. Posterius argumentum hoc est : Si sanguinem detrahis dum æstus est in venis, confusum semper elicies, &c. Itaque non oportet adduci ad

dant, c'est la coutume de saigner dans l'intervale des accés, & dans la remission des fiévres continues. Mais au reste, conclut du Baillou, soit que le sang soit alteré par le mélange de la bile, soit qu'il soit troublé par la fiévre, tout cela ne doit point nous exciter à la saignée, & encore moins à la reiterer. Ainsi ce prudent & sçavant Galeniste finit ses remarques, par nous asseurer qu'elles sont de la derniere consequence pour le bon usage de la saignée; & que ceux qui n'en ont pas une entiere connoissance fatiguent les malades, au lieu de les soulager: *Quæ omnia ad unguem tenenda sunt, ne crudelitate, potius quàm humanitate nostrum expleatur officium.*

audacter sanguinem detrahendum ex eo quod sanguis confusus & alteratus aliquando apparet. Idem. ibid. p. 90.

Voilà donc les raisonnemens & les observations que Baillou a fait pour nous apprendre combien il est ridicule de trop compter sur la méchante couleur du sang; & combien il est dangereux de prendre de là occasion de faire souvent saigner. Il est donc certain, selon ce fameux Galeniste, que rien n'impose davantage que la couleur du sang; que rien n'est plus difficile que de pouvoir bien juger de ses bonnes ou de ses mauvaises qualitez, aprés qu'il a été reposé dans les palettes; & qu'enfin supposé qu'on puisse connoître par là, qu'il étoit corrompu dans les veines, on doit toûjours le ménager d'autant plus que la corruption nous en paroît plus grande; car

alors si l'on saigne souvent, on détruit la chaleur naturelle.

An quia impurus occasionem subinde capis secandæ sæpius venæ ; vires enim destruis. Idem. lib. 2. Epid. & Ephem. p. 191.

Au reste, tout ce que cet habile Medecin a observé sur cette matiere, est si juste & si convainquant, qu'il seroit entierement inutile de rapporter icy les remarques de Plempius, de Vallesius qui à cét égard ne s'accorde pas mal avec Baillou.

Ainsi je ne m'arrêteray point à expliquer par quelle raison celuy-cy soûtient que les personnes dont on croit le sang mauvais, tirent de là une aussi bonne nourriture que les autres qui semblent en avoir de mieux conditionné ; je n'ajoûteray pas encore que celuy-là nous avertit fort judicieusement d'éviter une erreur commune parmy les Chirurgiens

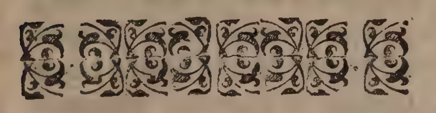
Interim aluntur suo, etsi pravo succo. Vallesius lib. 2. meth. med.

Quæ pituita creditur ab imperitis Medicis falſo, eſt fibroſa ſanguinis ipſius ſubſtantia lib. 6. fund. med.

qui prennent pour une pituite pourrie, ou pour d'autres humeurs corrompues, la ſubſtance fiévreuſe du ſang, laquelle s'en ſepare toûjours quand on le tire dans l'eau chaude.

Comme donc il eſt évident que lesplus celebres Galeniſtes ont vû de l'abus dans le jugement qu'on fait du ſang tiré dans les palettes, n'ay-je pas eu raiſon d'avancer que les Diſciples de Galien ont cru auſſi bien que les Modernes, que rien n'eſt plus trompeur que la couleur du ſang, & que le pretexte que l'on prend de là ordinairement eſt vain & frivole, ſelon l'experience des uns & des autres.

Aprés cela il ne reſte plus qu'à montrer combien il y a de rapport entre les Galeniſtes & les Modernes.



# TROISIEME PARTIE.

## *Paralelle de la doctrine des Galenistes, & des Modernes.*

### CHAPITRE I.

*En quoy les Modernes s'accordent avec les Galenistes.*

DANS le dessein que j'ay de faire le paralelle de l'Hypothese des Galenistes, & de leur Maître avec celle des Modernes, pour la nature des fiévres, & l'usage de la

saiguée, ou de ses effets; j'estime qu'il est à propos de remarquer d'abord, que Galien a souvent attribué aussi-bien que les Modernes au seul défaut de la transpiration l'origine de plusieurs especes de fiévres, & qu'il reconnoît encore avec eux, que la fiévre n'est qu'une ébullition extraordinaire dans les humeurs, & que sa matiere est quelquefois amere, & quelquefois douce; quelquefois acide, ou impregnée de sel.

De stipatione meatuũ, unde digressus est sermo, liquido scire licet solam eam, si cætera omnia desint, accendere febrem. lib. 8. meth. med. c. 2. & alibi.

Hæc ergo febris principium habet motum atque ebullitionem nativæ caliditatis. Lib. de feb. 1. c. 4.

Est namque is humor talis quale esse acetum docuimus, &c.

Mais ce qu'il y a de plus particulier, est que ce grand homme, pour mieux faire comprendre ce qu'il entend par l'Ebullition fiévreuse, se sert des mêmes comparaisons que les Modernes employent pour rendre

leurs pensées plus intelligibles. Tantôt il compare la chaleur de la fiévre avec celle de l'eau qui boût, tantôt il veut que le sang soit susceptible des mêmes alterations, ausquelles le vin est sujet ; il approuve même le sentiment des Medecins de son tems, qui comparoient l'Atra-bile à la lie du vin ; il ajoûte ailleurs, que cette humeur noire n'est pas moins acre ou acide que le vinaigre.

Quominus alienum est, si veteres ejusmodi humorem acidum nominarũt, æque ut pallidæ bilis amarum.

Pituita dulcis, acida salsa.

Lib. 2. de feb. c. 6.

Finge aquã calidam inditam febri, &c.

Lib. de feb. cap. 1.

Nam quod accescentibus vinis usu venit, ejusmodi quiddam in sanguinis alteratione fieri solet. Comment. 2. in aphoris. Hipp. aph. 17.

Suntque Medici, qui mihi eum non absurde videntur fœci quæ in vinis subsidet, assimilare, lib. 14. meth. med. c. 9. Quemadmodum novum vinum solet in doliis &c. fervorem sanguinis ebullientem consequenter febris accendit. Aetius Tetrabili 2. serm. 1. c. 70.

Trallien & Aetius fameux disciples de Galien,

qui vécurent peu de tems aprés luy, raisnnent de la même maniere. Celuy-cy declare, que le sang boût dans les veines & dans les arteres, comme le vin nouveau boût dans les tonneaux, & que la fiévre n'est autre chose qu'une violente & extraordinaire effervescence du sang.

De même, dit celuy-là, que le vin s'aigrit lors qu'il est renfermé dans des lieux trop chauds, ou trop froids, ainsi nos humeurs s'aigrissent par un froid, ou par une chaleur extraordinaire. On peut donc se persuader, que Galien, & ses plus anciens disciples ont eu sur la nature des fiévres, des idées semblables à celles qu'en ont aujourd'huy les Modernes, & ce que

Fit enim interdum, ut is non solum ex frigore, sed etiam caliditate frequenter oboriatur; Idem siquidem in externis quoque videmus; accidit enim in calidis pariter atque frigidis admodum domiciliis, ut

nous trouvons dans les écrits des plus recens Galenistes, ne laisse plus lieu de douter qu'il n'y ait beaucoup de rapport entre l'hypothese des uns & des autres.

vinum nonnunquam in acidum covertatur. Trallianus lib. 12. de feb. c 1. parag. 8.

Pour en être pleinement convaincu, il suffiroit peut-être de consulter uniquement Sennert; lors que ce celebre Medecin veut donner une idée nette & sensible de la nature des fiévres putrides, il se represente comment un peu de levain agit sur la pâte, comment il l'échauffe, l'altere, & la change; & il dit, que c'est ainsi que le levain fiévreux enflâme & corrompt la masse du sang. Ailleurs, quand il explique ce que Galien, & toute l'Ecole Galenique entend par la crudité des

Habet autem ista dispositio sese instar fermenti quod totam massam fervere facit, alteratque, & mutat.

Lib. 2. c. 2. de feb. putrid. differ.

Cruditas autem in febribus eſſe humorum quaſi quædam ebullitio, fermentatio, ſeu fervor; videturque mihi hîc ferè ſe res habere ſicut in muſto & cerevifia. Si quis vel decies colavit, vel per filtrum quoque quod appellant, diſtillavit muſtum vel cerevifiam nondum defæcatã, eam claram non reddet, eam ob cauſam, quód natura partes heterogeneas nondũ ſeparavit. Ceſſante ve-

humeurs fiévreuſes, & par leur coction, il s'exprime de la ſorte. La crudité des humeurs, dit-il, n'eſt autre choſe qu'une ébullition, ou fermentation de tout ce qui eſt contenu dans les vaiſſeaux du ſang; & tandis que toutes ces humeurs fermentent, les mauvaiſes ne ſe ſeparent point des bonnes; & ce qu'on voit arriver, ajoûte-t'il, dans la fermentation du vin nouveau, & de la bierre, arrive de la même maniere dans la maſſe du ſang. Que l'on philtre tant que l'on voudra, & le vin nouveau, & la bierre nouvelle, pendant que l'effervеſcence dure, on ne pourra jamais les clarifier: mais ſi-tôt que la fermentation eſt finie, ces liqueurs ſe trouvent claires, la lie

s'étant precipitée au fond. Ainsi, c'est toûjours Sennert qui parle, tandis que nos humeurs boüillonnent dans les veines, tout ce qu'il y a de mauvais sucs y demeure confondu; la nature & les purgatifs n'en peuvent rien separer.

ro illâ ebullitione & fermentatione absolutâ vinum & cerevisia clara redduntur fœcesque subsident, &c. Lib. 2. de feb. c. 6.

Or, si vous rappellez maintenant l'idée que nous avons donnée des systemes nouveaux, n'avouerez-vous pas que les Modernes se servent des mêmes comparaisons, & presque des mêmes expressions? J'ay donc eu raison d'avancer, qu'il y a du rapport entre les principes speculatifs des Galenistes & des Modernes touchant la nature des fiévres.

Ita antequam humores in venis deferbuerint nec à natura nec ab arte cum utilitate facile instituitur purgatio, quæ fit postea feliciter postquam coctione partes heterogeneæ separatæ sunt. Lib. 2. de feb. c. 6.

Mais ce n'est pas ce qu'il faut icy le plus rechercher,

le rapport que je trouve entre la methode que les uns & les autres ont tenue pour la guerison des fiévres, est ce qui merite davantage nôtre attention.

Certainement, plus je considere la doctrine des Modernes, & leurs experiences, plus je trouve que la frequente saignée n'est point un remede seûr pour la guerison des fiévres, & qu'il faut en chercher d'autres, qui soient meilleurs, & plus efficaces. Mais je me confirme entierement dans ma pensée, lorsque d'ailleurs j'examine les raisonnemens & les observations des anciens.

Cependant, quoy que les maximes des uns & des autres paroissent tres-seures par leur multitude, par leur

enchainement, & par leur netteté; rien sans doute ne me persuade davantage que le rapport merveilleux qui se trouve dans leurs principes & dans leur methode.

En effet, soûtenir en general, que la saignée épuise toûjours les esprits, qu'elle n'attaque pas directement la cause des fiévres, sur tout quand leur foyer n'est point dans les vaisseaux du sang, pretendre en particulier, que si l'on saigne mal-à-propos on dispose à la fiévre, qu'on l'augmente quand on saigne souvent, qu'on engage de nouveau dans les veines les levains fiévreux, ou les humeurs corrompues; qu'on rend la masse du sang plus aigre, qu'elle en devient plus sulphurée, ou plus bilieuse, qu'elle s'al-

tere & ſe pourit davantage; qu'on dérange les fonctions naturelles, & qu'on interrompt les criſes ; ne ſont-ce pas là des principes qui détruiſent l'uſage de ſaigner ſouvent ? Or les Galeniſtes & les Modernes nous ont enſeigné tout cela, comme je l'ay démontré dans mes reflexions. Voilà donc ma premiere propoſition bien prouvée ; ſçavoir, que l'hypotheſe des Galeniſtes, & les ſyſtemes des Modernes ſont également contraires à la frequente ſaignée.

Mais, quand je montre cette premiere verité, je fais voir en même tems, qu'une ſeconde propoſition que j'ay avancée n'eſt pas moins inconteſtable, ſçavoir que la methode des Modernes a pareillement

un parfait rapport avec celle des Galeniſtes ; il me ſemble qu'on en ſera parfaitement convaincu, ſi l'on veut ſe donner la peine de faire une comparaiſon exacte, & en détail de toutes les maximes que nous avons remarquées dans la pratique des uns & des autres. La choſe eſt même ſi évidente, que ſans entrer dans un examen general, il ſuffira pour faire ce paralelle, de marquer en peu de mots les principales obſervations où les Modernes & les Galeniſtes ſe ſont rencontrez.

Voicy donc en quoy principalement les uns & les autres ſe trouvent d'accord dans l'uſage qu'ils ont fait de la ſaignée. 1°. Ils conviennent que la ſaignée ne

purifie pas par elle-même la masse du sang ; qu'elle tire sans distinction les bonnes & les mauvaises humeurs, & même que celles-là sortent avec plus de facilité que celles-cy.

2°. Qu'elle dissipe toûjours les esprits, & que par la perte des esprits, le sang devient plus susceptible d'alteration, & de corruption.

3°. Qu'elle ne rafraîchit pas toûjours, mais qu'au contraire elle augmente souvent l'ardeur de la fiévre.

4°. Qu'elle interrompt les crises, & qu'elle trouble les fonctions de la nature.

5°. Que si on saigne mal à propos, les cruditez de l'estomac, & les humeurs corrompuës des premieres voyes

voyes paſſent plus facilement dans les vaiſſeaux du ſang.

6°. Que plus on ſaigne, plus la maſſe du ſang devient mauvaiſe, & qu'ainſi la nature au lieu d'être déchargée des mauvaiſes humeurs, en eſt encore plus accablée.

7°. Qu'aprés la ſaignée rien n'eſt plus ordinaire, que de voir des fiévres intermittentes, qui deviennent continues, & des fiévres continues qui redoublent.

8°. Que le jugement que l'on fait du ſang repoſé dans les palettes eſt toûjours fort incertain.

9°. Qu'enfin ſuppoſé même qu'on puiſſe reconnoître de tres-mauvaiſes qualitez dans le ſang aprés l'examen qu'on en fait, bien

loin que cela nous doive engager dans l'usage de la frequente saignée, au contraire il faut d'autant plus épargner le sang, que la corruption nous en paroît plus grande.

Il y a encore plusieurs autres maximes que j'ay rapportées touchant la methode des Anciens & des Modernes, & j'ose dire, que si l'on y fait attention, on sera bien-tôt de mon sentiment, & qu'on tombera d'accord, que les observations des uns & des autres, ont entr'elles tout le rapport que je pretens.

Que l'on juge donc maintenant si la pratique des Modernes est differente de celle des Galenistes, & si leurs systemes ont, par leur nouveauté, de quoy passer

pour dangereux ; que l'on juge s'il n'y a pas lieu de croire, qu'ils ont puisé leurs plus belles maximes dans les écrits des anciens Galenistes, ou du moins que les experiences des uns & des autres sont entierement semblables touchant l'effet de la frequente saignée.

On dira peut-être que ces faits étant expliquez differemment par nos écrivains, on ne peut les regarder comme des faits semblables. Je pense que c'est là tout ce qu'on peut imaginer de plus specieux contre nous. Mais cette raison neanmoins n'a nulle force, & nous allons le faire voir en montrant precisement sur cela toute la difference qu'il y a entre les Anciens & les Modernes.

## CHAPITRE DERNIER.

### *En quoy les Anciens different des Modernes.*

IL faut encore avant que de finir nos reflexions, examiner quelle difference il y a entre la doctrine des Anciens & des Modernes, & considerer si l'on en peut tirer quelque consequence en faveur de la frequente saignée. Mais comme en recherchant les rapports qui se trouvent entre l'hypothese ancienne & les systemes nouveaux, nous nous sommes bornez à examiner les causes de la fiévre, & les effets de la saignée, nous ne devons maintenant nous attacher qu'à ces deux cho-

ſes, & voir ſi la maniere, dont tous ces Auteurs ſe ſont expliquez là-deſſus, fait une difference eſſentielle, & qui merite de nous être objectée.

Pour ce qui regarde la cauſe de la fiévre, nos Galeniſtes, aprés leur Maître, la font principalement conſiſter dans une certaine pourriture, qui quelquefois corrompt une ſeule des quatre humeurs, dont la maſſe du ſang eſt compoſée; & qui quelquefois en corrompt pluſieurs enſemble: Les Modernes au contraire mettant pour principe du ſang d'autres ſucs que la bile, la pituite & la melancolie, ils veulent que ces ſucs devenus trop amers, trop acides, ou trop pleins de ſel produiſent les fiévres.

Voilà ſans doute la plus grande difference qu'on puiſſe trouver entre l'hypotheſe ancienne, & les ſyſtemes nouveaux. C'eſt pour cela auſſi que quelques Modernes, avant que d'établir leur ſentiment, commencent par détruire l'opinion des Galeniſtes touchant les quatre humeurs ; que ceux-cy reconnoiſſent pour les ſeuls principes du ſang, & qu'ils croyent ſuſceptibles de pourriture.

Il ſeroit aiſé de faire voir, que cette difference n'eſt que dans les termes ; ſi l'on vouloit s'arreſter à la penſée de pluſieurs Galeniſtes, qui pretendent que l'opinion de leur Maître touchant la pourriture des humeurs, ne doit point être priſe à la rigueur ; & qu'il

n'a point parlé d'une veritable putrefaction, mais seulement d'une espece de corruption qui altere la masse du sang & y produit des qualitez qui ne lui sont pas naturelles; qualitez, au reste, semblables à celles que les Modernes reconnoissent pour être les causes de la fiévre.

En effet nous avons déja remarqué que Galien & ses sectateurs admettent des humeurs ameres, acides, insipides, salées; mais pour se convaincre entierement de cette verité, il n'y a qu'à faire deux petites reflexions. La premiere, sur le passage où Galien assûre que la pituite, quand elle produit la fiévre, devient salée en deux manieres, ou par putrefaction, ou par le mélange d'une au-

Altera salsa habetur, aut ob putrefactionē, aut ob permixtionem salsæ serosæ humiditatis. lib 2. de feb. c. 6.

tre humeur salée. D'où l'on peut juger que ce grand homme a crû, aprés Hippocrate, que quand nos humeurs acquierent des qualitez qui ne leur sont pas naturelles, & qui causent les maladies; c'est tantôt par le mélange d'une matiere étrangere, tantôt par l'alteration, ou désunion de leurs propres principes.

Ipsi hunc nominamus pituitam, tu si libet, appellabis scindapsũ. Adeo sane nulla mihi vocabulorum est cura. Ibid.

La seconde reflexion est, que Galien témoigne luy-même en plusieurs endroits, que la difference des termes ne change rien dans l'essence des choses, & que si ceux dont il se sert ne plaisent pas, chacun peut selon son goût en employer d'autres.

Etmuller Patholog. c. 2. s. 21.

C'est sans doute sur ce fondement qu'un celebre Moderne avance qu'on peut tres-facilement accommoder

der aux ſyſtemes nouveaux, l'hypotheſe Galenique, touchant les trois eſpeces de cacochymie, ſçavoir la bilieuſe, la pituiteuſe, & la melancolique. Et cet Hipocrate du ſiecle, ( c'eſt ainſi qu'on nomme aujourd'huy ce ſçavant Medecin ) ajoûte que par ce moyen, les experiences des Anciens, qui ne ſe ſont pas trompez à l'égard du fait, mais ſeulement à l'égard de l'explication, ſe trouvent juſtifiées. Du Baillou.

Or bien qu'il ſoit vray que toute la difference qui ſe trouve entre la Doctrine des Galeniſtes & des Modernes, ne conſiſte que dans la differente explication des mauvaiſes qualitez dont la maſſe du ſang eſt ſuſceptible; cependant ſi on le veut,

je conviendrai aiſément, que ces diverſes manieres de parler mettent une difference eſſentielle entre les principes theoriques des uns & des autres, mais je ſoutiendrai toûjours que les partiſans de la frequente ſaignée, ne peuvent rien trouver en cela d'avantageux pour leur methode; au contraire nous tirons de-là une démonſtration évidente contre l'uſage de ſaigner ſouvent.

En effet, quelque ſyſteme que vous ſuiviez, vous trouverez toûjours que la ſaignée n'eſt pas le veritable remede pour détruire la cauſe, ou la matiere de la fiévre. Si vous entrez dans l'hypotheſe Galenique, & que vous ſuppoſiez que la cauſe de la fiévre conſiſte dans la pourriture

de quelque humeur, Galien vous aſſûrera que la ſaignée n'eſt point propre pour corriger la pourriture. Fernel & les autres Galeniſtes vous diront que c'eſt par la purgation qu'il faut guerir la cacochymie, ou les mauvaiſes qualitez de la maſſe du ſang; & qu'aprés la ſaignée elles demeurent telles qu'elles étoient auparavant.

Que ſi l'on étudie les raiſonnemens & les experiences des Modernes, on ſera convaincu que la ſaignée ne ſçauroit adoucir l'acidité ou l'amertume des humeurs, ny temperer les autres qualitez dont on ſuppoſe la maſſe du ſang ſuſceptible.

Si donc ſelon les Anciens & les Modernes, on ne peut

en ſaignant corriger les méchantes qualitez des matieres fiévreuſes, ce ſeul rapport ſuffit pour notre deſſein, & il nous fournit un argument invincible pour prouver l'abus de la frequente ſaignée, quelque difference qu'on puiſſe d'ailleurs trouver entre la Doctrine de Galien ou des anciens Medecins, & celle des Modernes.

Nous ferons le même raiſonnement au regard des mauvais effets que les uns & les autres attribuent à la ſaignée dans la cure des fiévres. Je veux dire qu'encore que dans les écrits de tous nos Auteurs, ces méchans effets ſe trouvent differemment expliquez, cette difference ne peut pas don-

ner aucun lieu pour les contester.

De même que la differente maniere dont les Philosophes anciens & modernes expliquent que l'aiman attire le fer, ne peut pas rendre ce fait douteux, qui est toûjours le même, de quelque hypothese qu'on se serve pour l'expliquer.

Ainsi les observations anciennes & nouvelles convenant ensemble qu'aprés la saignée, la masse du sang devient plus mauvaise qu'elle n'étoit auparavant; qu'importe qu'au jugement des Modernes, la dissipation des esprits qui se fait en saignant, rende le sang plus acide, plus sulphureux, ou plus rempli de matiere heterogene; ou bien que cela

se fasse selon les Anciens, parce que la bile devient plus abondante, & plus acre, parce que les sucs corrompus, & les humeurs excrementeuses sont attirées & succées par les veines, aprés qu'on en a tiré le sang : Ce sera toûjours un fait certain, que quand on saigne souvent, on altere la masse du sang, & qu'elle en devient plus mauvaise.

Pareillement lors que tous nos Docteurs sont tombez d'accord que les saignées reïterées dérangent les operations naturelles, & interrompent les crises : Dites, si vous voulez, avec les uns, pour expliquer ce fait, qu'il n'arrive qu'à cause que la masse du sang étant trop diminuée, & les fibres des tamis par conse-

quent trop relâchez ; les levains fiévreux ne peuvent plus être philtrez, ni chasſez hors des vaiſſeaux : ou bien croyez avec les autres, que cela vient de ce que les facultez alors trop affoiblies ne peuvent plus exercer leurs fonctions ; il ſera toûjours conſtant que le frequent uſage de la ſaignée trouble les mouvemens de la nature.

Demandez encor à ces mêmes Obſervateurs pourquoy aprés la ſaignée les fiévres intermittentes deviennent continues, & pourquoi les continues augmentent & redoublent ? Si les Anciens vous répondent que c'eſt à cauſe que les humeurs pourries paſſent à la place du bon ſang qu'on a tiré : ou ſi les Modernes

vous aſſûrent que la ſaignée rend la maſſe du ſang plus ſuſceptible de l'effervеſcence fiévreuſe, ſoit en la dépoüillant de ſes eſprits, ſoit en faiſant rentrer dans les veines le ferment de la fiévre : à quelque explication que vous vous teniez touchant cette remarque, en ſera-t-elle moins veritable ?

Qui pourroit enfin douter que la ſaignée au lieu de rafraîchir les malades, ne les échauffe ſouvent? un des plus fameux Galeniſtes attribue cette augmentation de chaleur à la bile, qui eſt attirée dans les veines qu'on a deſemplies en ſaignant. D'autres habiles Modernes ſoûtiennent que cela vient de ce qu'aprés la ſaignée le ſang a plus d'eſpace pour

ſe rarefier qu'il n'en avoit auparavant ; ou de ce qu'ayant perdu trop de ſon ſel balſamique, il en devient plus chargé & rempli de ſoulphre. Mais ce fait peut-il rien perdre de ſa verité, pour être expliqué differemment par les Medecins qui l'ont ſi ſouvent obſervé ?

Nous ne nous mettrons donc pas fort en peine de prendre parti dans ces differentes explications, nous laiſſerons les Galeniſtes parler leur langage ordinaire, & les Modernes raiſonner à leur maniere : il ſuffit pour mon ſujet, que tous ces Ecrivains ſe ſont rencontrez dans les Obſervations qu'ils ont faites touchant l'uſage de la ſaignée.

Je veux encore ajoûter un autre rapport qui eſt entr'eux, & qui doit paroître décisif. C'eſt que nos Docteurs ne ſe ſont pas contẽtés d'établir des principes, & de faire des obſervations contraires à la frequẽte ſaignée: ils font plus, les plus diſtinguez d'entr'eux ſe récrient ſouvent contre cet abus; ils ſe raillent de ceux qui le ſuivent, ils ne les ménagent point; & les expreſſions dont ils ſe ſervent à leur égard, ne laiſſent aucunement douter qu'ils n'ayent jugé leur methode tres-pernicieuſe. Que l'on repaſſe icy ſur la maniere dont nos Auteurs anciens & nouveaux ont traité nos adverſaires, on trouvera une entiere conformité dans leurs idées & dans leurs paroles;

ou s'il y a quelque differen-ce entr'eux, c'eſt que les Anciens plus emportez que les Modernes, en faiſant le procés aux partiſans de la frequente ſaignée, en par-lent d'une maniere plus dure & plus inſultante.

Je finis par deux reflexions qu'il eſt naturel de faire ſur tous les faits qu'on a rap-portez.

1°. Ces faits ſont incon-teſtables ; car ſi l'on s'infor-me où ils ont été obſervez, on trouvera que c'eſt en toute ſorte de pays ; ſi l'on veut ſçavoir en quel tems, c'eſt depuis le ſiecle de Ga-lien, juſqu'au notre. Si l'on examine par qui tout cela a été remarqué ; ce ſont les Galiens, les Fernels, les Baillous, les Sennerts,

& tout ce qu'il y a eu de ſain & d'éclairé parmy les Galeniſtes : ce ſont encore les Vuillis, les Etmullers, les Syndenhams, & tous les plus diſtinguez, & les plus experimentez des Modernes.

Enfin ce qui achéve de rendre ces Obſervations infaillibles, c'eſt que les Modernes raiſonnant ſur des ſyſtemes differents de l'hypotheſe Galenique, ils n'auroient pû ſe rencontrer dans les mêmes remarques que les Galeniſtes ont faites, ſi dans la cure des fiévres, ces faits n'arrivoient conſtamment.

Ma ſeconde reflexion eſt, que ſi l'hypotheſe & les Obſervations de Galien, & des plus celebres de ſes

disciples ; si les systemes & les experiences des plus habiles Modernes, nous conduisent également à découvrir les abus de la frequente saignée, comme je l'ai fait voir dans mes Reflexions ; l'amas de tant de principes, & de tant de remarques, dont on voit des rapports essentiels, doit former à cet égard une démonstration tres-claire, & tres-évidente, pour ceux qui n'ont point de préjugez, ou qui conservent du moins encore quelque goût pour la verité. J'avoüe pour moy, que je n'ay pû la rejetter, cette verité; elle est entrée dans mon esprit par trop d'endroits ; & si la raison & l'experience m'ont forcé, pour ainsi

dire, à y consentir ; la conformité qui se trouve entre les Observations anciennes & modernes, a enfin achevé de m'en convaincre.

FIN.

## *APPROBATION de Monsieur* BURLET *de l'Academie des Sciences, Medecin de la Faculté de Paris.*

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce Livre intitulé *De l'Usage de la Saignée dans les Fiévres, par M. Guyard Docteur en Medecine.* Cet Ouvrage n'est à proprement parler, qu'une Critique de la trop frequente Saignée, & de l'excés blâmable où plusieurs Medecins l'ont portée dans ces maladies. L'Auteur, pour prouver l'abus de ce remede, employe plusieurs raisons Physiques, & un grand nombre d'autoritez tirées des écrits des Anciens & des Modernes, qui rendent cet Ouvrage de quelque utilité, & digne d'être donné au Public. A Paris ce 15. Juin 1701.

Signé, BURLET.

# PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Officiers qu'il appartiendra, Salut : Notre bien amé LAURENT D'HOURY Marchand Libraire de notre bonne ville de Paris nous a tres-humblement fait remontrer que le Sieur Guyard Docteur en Medecine lui auroit remis entre les mains un Manuscrit qui a pour titre *De l'Usage de la frequente Saignée dans les Fiévres, examiné suivant les Principes des Anciens & des Modernes*, qu'il désireroit faire imprimer, & donner au Public, ce qu'il ne peut sans nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer en tel volume, marge & caractere que bon lui semblera, sous ledit titre *De l'Usage de la frequente Saignée dans les Fiévres, examiné suivant les principes des Anciens & des Modernes*, durant le tems de quatre années consecutives, à commencer du jour & dattes des Presentes, icelui vendre & distribuer par tout notre Royaume : Faisons deffenses à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer, vendre & distribuer ledit Livre, sous autre titre, ou quelque prétexte que ce soit, même d'impression étrangere, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, deux mille livres d'amende, moitié applicable audit Exposant, ou ceux qui auront droit de lui, & l'autre moitié à l'Hôtel-Dieu de Paris, dépens, dommages & interests; à la charge d'en mettre deux Exemplaires en notre Biblioteque publique, un autre en notre Cabinet des Livres de notre Château du Louvre, & un en celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Comte de

Ponchartrain, avant que de les exposer en vente, à la charge d'imprimer ledit Livre sur bon papier & en bons caracteres, suivant le Reglement de l'année 1618. concernant la Librairie, à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles, Nous mandons & enjoignons faire joüir l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires : Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Presentes, elles soient tenuës pour duement signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'Original. MANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des Presentes tous Exploits necessaires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le douziéme jour de Fevrier l'an de grace mil sept cens deux, & de notre Regne le cinquante-neuf. Par le Roy, en son Conseil CARPOT, & scellé.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires conformément aux Reglemens. A Paris ce 27. jour de Fevrier 1702.*

Signé, P. TRABOUILLET, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 22. jour de Mars 1702.

